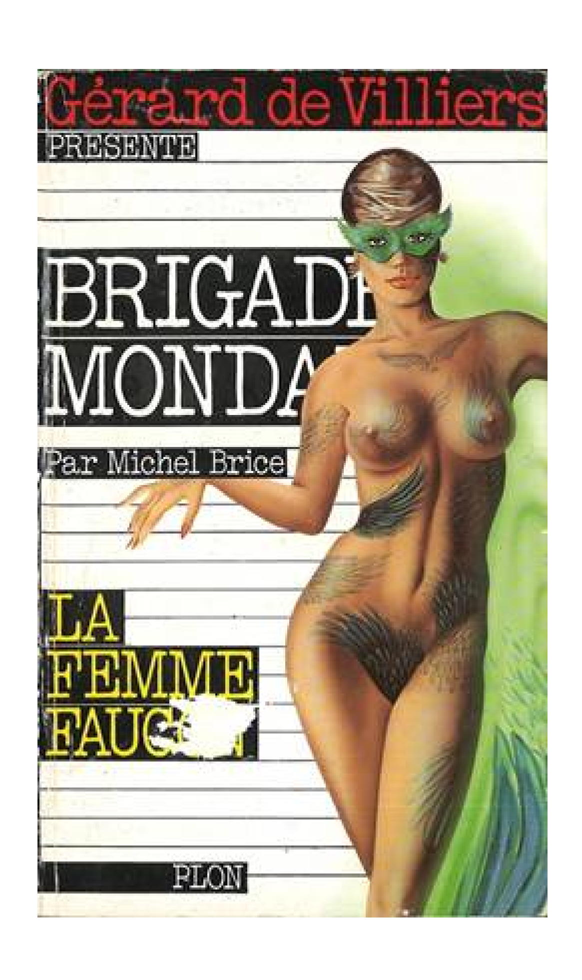

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGAD
MONDA
Par Michel Brice
LA
FEMME
FAUC
PLON

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°79)

LA FEMME-FAUCON



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

 ISBN : 2-259-01599-9

QUATRIEME

Tous les hommes avaient à présent le regard tourné vers la porte. Dans l'encadrement se tenait une femme étrange. Son corps, entièrement nu, était peint, de la tête aux pieds, d'arabesques imitant parfaitement le plumage d'un oiseau.

Une cagoule de cuir brun fermée au cou accentuait encore cette impression irréelle.

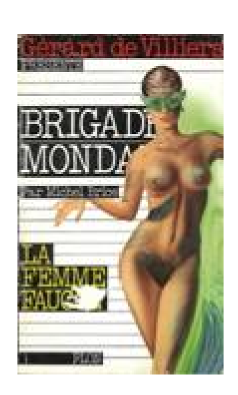
Repliant ses bras, les relevant à l'horizontale, l'inconnue fit quelques pas hésitants. Des battements d'aile !

Soudain, elle sauta, légère, sur l'accoudoir d'un fauteuil et s'accroupit, tel un oiseau qui se pose.

Puis à intervalles réguliers, elle poussait des petits cris, mi-soupirs, mi-plaintes.

Comme un animal...

CHAPITRE PREMIER



La pièce était plongée dans l'obscurité. D'un geste sec et précis, Jeffrey Cobden mit le projecteur en marche. Le pinceau lumineux vint s'écraser sur l'écran d'une blancheur parfaite, déplié contre le mur tendu de velours grenat.

La scène était rigoureusement immobile et silencieuse. Dans ce qui semblait être un fumoir, six hommes étaient assis, un verre à la main. Aucun ne prononçait la moindre parole, tous paraissaient attendre quelque chose d'imminent. Les meubles anglais, les profonds fauteuils de cuir, la décoration du fumoir, ainsi que les costumes impeccables des hommes qui s'y trouvaient : tout sentait le luxe et le raffinement de bon ton. Appuyée au mur, juste à côté de la lourde porte de chêne, une vieille comtoise au balancier d'argent indiquait onze heures. On entendait le vent gémir derrière les deux fenêtres masquées par des tentures ocre.

Seul devant l'écran, Jeffrey Cobden croisa ses jambes avec un rien de nervosité. L'attente était à la fois délicieuse et frustrante. Il sortit un Romeo et Juliette d'une boîte d'acajou et l'alluma après l'avoir humé voluptueusement. Il venait de souffler sur son allumette lorsque, sur l'écran, la scène s'anima soudain.

Tous les hommes avaient à présent le regard tourné vers la porte qui venait de s'ouvrir silencieusement. Dans l'encadrement se tenait une femme, une femme étrange comme jamais ils n'en avaient vue. Elle était grande et très mince. La finesse de sa taille et de ses épaules faisait encore

ressortir la lourdeur de ses seins, d'une fermeté étonnante et qui s'enorgueillissaient de larges aréoles presque brunes.

Mais le plus étrange était que son corps, entièrement nu, était peint de la tête aux pieds. Sa peau s'ornait de motifs en arabesques, imitant parfaitement le plumage d'un oiseau. Pour accentuer cette impression irréelle, son visage et ses cheveux étaient totalement invisibles, dissimulés sous une cagoule de cuir brun, fermée au cou. Seule la bouche de la jeune femme était visible, grâce à une mince fente pratiquée dans le cuir.

L'inconnue masquée s'avança à l'intérieur de la pièce où les hommes l'attendaient, à petits pas hésitants. Sa démarche était surprenante, presque envoûtante. Pour se déplacer, elle repliait ses bras et les relevait à l'horizontale, imitant avec une étonnante vérité le battement d'ailes d'un oiseau.

La jeune femme progressait à l'intérieur du fumoir d'une façon hésitante. Sans doute en raison de la cagoule de cuir qui l'aveuglait totalement. Soudain, elle buta contre un fauteuil, où l'un des hommes était assis, la regardant. Après une seconde d'hésitation, elle sauta, avec une légèreté surprenante, à pieds joints sur l'accoudoir. Puis, elle resta immobile, accroupie, les bras repliés le long de son corps, comme un oiseau qui se pose. À intervalles réguliers, elle poussait de petits cris rauques, presque animaux, qui semblaient être à mi-chemin entre le soupir et la plainte.

L'homme qui était assis dans le fauteuil sur lequel elle était perchée leva lentement son bras et vint poser sa main au bas des reins de la jeune femme. Il la caressait doucement, ou plutôt non : il la flattait, comme on le fait d'un animal que l'on souhaite apprivoiser. La jeune fille avait encore davantage rejeté sa tête en arrière. Tout son corps était en proie à un léger tremblement, à peine un frisson. Quand la main de l'homme, dédaignant sa toison brune, vint se plaquer sur son sein gauche, elle émit un long roucoulement ravi, comblé. Cette main qu'elle ne pouvait voir soupesa longuement son sein comme pour mieux en apprécier le volume et la douceur, puis se saisit de la pointe érigée et la malaxa doucement entre deux doigts.

La jeune femme émit une sorte de feulement de gorge, assez aigu, et se cambra un peu plus pour s'offrir totalement à la caresse impérieuse qui torturait ses sens. Depuis l'entrée de la « victime », aucune parole n'avait

été prononcée et les hommes présents, à l'exception de celui qui la caressait, restaient rigoureusement immobiles…

Jeffrey Cobden avait les yeux fixés sur l'écran, comme hypnotisé. Dans un geste machinal, il triturait son cigare, sans même se rendre compte que celui-ci était éteint depuis plusieurs minutes. Ce n'était pas la première fois, loin de là, qu'il regardait ce film. Il en connaissait les moindres détails, mais à chaque fois, le charme envoûtant de la scène opérait comme s'il le découvrait.

Soudain, un bruit de pas se fit entendre : sur l'écran, l'un des hommes venait de se lever et s'approchait du fauteuil où la jeune femme s'était « posée ». Il paraissait maître de lui, mais la fixité de son regard et le trouble de son sourire démentaient le calme de ses traits. Visiblement, la scène qui se déroulait devant ses yeux ne l'avait pas laissé indifférent.

En deux enjambées, il fut tout contre la jeune femme qui continuait de roucouler. Sans hésiter, l'homme plaqua sa main sur sa touffe de poils bruns qui masquait en partie le sexe offert aux regards. Il se mit à la caresser avec douceur, enfonçant brutalement un doigt, puis deux, dans l'intimité de la femme aveuglée.

Lorsqu'elle sentit ce viol, elle poussa de petits cris, à la fois de peur et de douleur et tenta de s'enfuir de son « perchoir ». Mais celui qui lui malaxait la poitrine l'en empêcha en la retenant fermement par les deux lanières de cuir quelle portait attachées aux chevilles. Dans le même temps il lui posa la main sur la tête et la caressa doucement à travers la cagoule. Alors, comme soumise par cette main invisible pour elle, la jeune femme renversa la tête en arrière et n'esquissa plus aucun mouvement de défense, offerte à ceux qui voudraient bien se servir d'elle.

Pour les hommes présents, ce fut comme un signal : ils se levèrent tous ensemble et vinrent se placer en cercle autour d'elle en riant pour masquer leur trouble. L'un d'eux se pencha sur sa somptueuse poitrine et happa un mamelon qu'il fit rouler entre ses dents en poussant des grognements de volupté.

Comme pris de folie, les autres se bousculaient presque pour s'emparer de ce corps offert, en forcer toutes les issues. La jeune femme eut un léger sursaut lorsque l'un de ses agresseurs enfonça brutalement un doigt dans son anus, mais elle se calma aussitôt, malgré la douleur qu'elle paraissait ressentir.

Deux des hommes avaient dégrafé leur pantalon et promenaient leur membre durci sur sa poitrine, en agaçant les pointes de leur gland turgescent.

Un autre, qui se tenait debout entre les cuisses écartelées de la jeune fille, exhiba à son tour un sexe énorme, presque violet et dur comme de l'acier. Saisissant sa proie par les hanches, il vint placer son pieu de chair contre sa toison bouclée. Les muscles de son visage se durcirent imperceptiblement en prévision de l'effort qu'allait lui demander le coup de reins qu'il s'apprêtait à donner pour transpercer la jeune femme…

La sonnerie fit sursauter Jeffrey Cobden, perdu dans son spectacle érotique. Retenant le juron qui lui montait aux lèvres, il stoppa le projecteur et ralluma la lumière. L'endroit où il se trouvait était en tous points semblable au fumoir qui servait de décor au film, à ceci près que Jeffrey Cobden y était seul et que la comtoise n'indiquait que quatre heures et demie.

Jetant avec humeur son cigare dans le lourd cendrier en onyx, Jeffrey Cobden se leva et alla ouvrir la porte du fumoir. Debout dans le couloir se tenait un homme assez âgé dont la veste d'un blanc immaculé et la mine respectueuse trahissaient son état de domestique. En le voyant, Jeffrey Cobden eut un geste agacé :

— Qu'y a-t-il George ? Je croyais pourtant vous avoir dit que je ne voulais être dérangé sous aucun prétexte !

Le domestique se courba encore davantage et prit sa voix la plus humble pour répondre :

— Excusez-moi, sir, mais on vous demande de Londres au téléphone. Il paraît que c'est très urgent. J'ai pensé que…

Jeffrey Cobden balaya les excuses de son domestique d'un revers de la main :

— C'est parfait George, vous avez bien fait. Passez-moi la communication dans mon bureau, s'il vous plaît.

— *All right, sir.* »

D'un pas rapide, Jeffrey Cobden se dirigea vers la vaste pièce, aux murs recouverts de boiseries, qui lui servait de bureau. Par une large baie vitrée, on voyait les collines verdoyantes du Sussex s'étendre à perte de vue, faiblement éclairées par un soleil pâlissant : même si le 18 septembre était

encore en été, il avait déjà les couleurs de l'automne. Instinctivement, Jeffrey Cobden s'arrêta devant la fenêtre et resta quelques secondes immobile, perdu dans sa contemplation. Il aimait cette campagne tranquille où il était né. Jamais il n'avait pu se résoudre à l'abandonner pour aller s'installer définitivement à Londres. Et puis, la vaste propriété que lui avaient léguée ses parents était propice à la réalisation de ses desseins les moins avouables, les plus secrets…

— Oui, je vous écoute.

À l'autre bout de la ligne, une voix de femme, chaude et assez grave, se fit entendre :

— Monsieur Cobden ? Je tenais à vous annoncer moi-même l'arrivée de Vanessa.

— Ah, c'est parfait ! s'exclama Jeffrey Cobden d'une voix satisfaite. Pouvez-vous me dire quand elle arrivera précisément ?

— Je pense qu'elle devrait être chez vous d'ici une heure environ.

— C'est excellent, vraiment très bien.

La voix de Jeffrey Cobden se fit soudain plus tendue, un peu inquiète :

— Vous êtes sûre que tout se passera bien ? demanda-t-il. Vous n'avez pas commis d'imprudences ?

— N'ayez aucune crainte, monsieur Cobden, répondit la femme d'un ton légèrement ironique, j'ai pris toutes les précautions nécessaires. Et d'ailleurs, un peu de danger ne devrait pas effrayer un homme tel que vous ! De toute façon, cela en vaut la peine : je puis vous assurer que Vanessa vous comblera au-delà de vos espérances.

— Oh, ce n'est pas de vous que je redoute quelque chose, je vous connais suffisamment ! Mais êtes-vous bien certaine que…

La voix, à l'autre bout de la ligne, le coupa assez impatiemment :

— Ecoutez, monsieur Cobden, je me tue à vous dire que tout a été fait pour le mieux ! Je ne peux pas faire davantage pour vous rassurer. Bonsoir Monsieur.

Avant que Jeffrey Cobden ait pu ajouter quoi que ce soit, la communication avait été coupée par son interlocutrice. Il reposa le combiné d'un geste nerveux. En deux enjambées, il vint se poster devant la fenêtre et s'absorba dans la contemplation de la petite route qui conduisait jusqu'à son

manoir. Elle était déserte. Mais bientôt allait arriver celle qu'il attendait. Celle qu'il cherchait en vain depuis des années…

Vanessa poussa un profond soupir et se laissa glisser sur le cuir luxueux de la Bentley qui filait silencieusement sur la petite route déserte. Depuis le départ de Londres, le chauffeur ne lui avait pas adressé une seule fois la parole. Vanessa se demanda, amusée, s'il s'était même rendu compte de sa présence à l'arrière de la voiture !

Ils venaient de quitter la petite ville de Battle et roulaient maintenant en rase campagne. Une campagne faite de collines et de prés ou paissaient, çà et là, de petits troupeaux. Vanessa alluma une Dunhill et entrouvrit sa vitre pour ne pas enfumer la voiture. La température était encore douce, même si le soleil commençait de décliner vers l'ouest.

Soudain, juste après un virage, le manoir apparut. Une bâtisse imposante, typiquement anglaise, flanquée d'une tour majestueuse, à l'angle nord. C'était la première fois que Vanessa allait pénétrer dans une demeure aussi impressionnante. La jeune femme eut un petit sourire de satisfaction. La Bentley et maintenant un authentique château : c'était plus que suffisant pour impressionner une jeune fille de vingt-quatre ans, même si elle exerçait le plus vieux métier du monde… Au moment où la voiture stoppa devant le perron, Vanessa se dit que sa « mission » commençait plutôt agréablement.

À peine fut-elle descendue que la voiture repartit, après un impeccable demi-tour sur le gravier blanc. Vanessa la regarda s'éloigner puis disparaître. Quand elle retourna la tête vers le manoir, un homme se tenait debout devant elle. Son attitude élégante, son costume d'excellente coupe trahissaient le maître de maison, le châtelain de vieille souche. Vanessa le jaugea d'un coup d'œil, habituée qu'elle était aux hommes. Celui qui lui faisait face pouvait avoir dans les quarante-cinq ans. Il était grand, mince, le visage anguleux. Tout en lui donnait l'apparence de la froideur, sauf ses yeux : très clairs, d'une fixité étonnante, ils détaillaient la jeune femme avec une intensité presque insoutenable. Finalement, Vanessa se dit que son « client » était plutôt séduisant, ce qui la soulagea : dans son métier, il lui fallait parfois se montrer gentille et câline avec des individus dont la seule

vue aurait soulevé le cœur de dégoût à n'importe quelle jeune fille de bonne famille…

Jeffrey Cobden s'avança d'un pas et s'inclina d'un léger mouvement du buste :

— Mademoiselle, je suis ravi de vous accueillir dans ma demeure. J'espère que votre séjour ici sera des plus agréables.

— Il faudrait que je sois difficile, répondit Vanessa de sa voix la plus douce : votre château est superbe.

De nouveau, Jeffrey Cobden s'inclina, en signe de remerciement :

— Si vous voulez bien me suivre à l'intérieur…

Vanessa monta les marches de pierre derrière son hôte. Décidément, il lui plaisait : ce n'était pas tous les jours qu'elle avait affaire à un véritable gentleman. Elle se surprit à penser qu'elle n'aurait rien eu contre le fait qu'il la prenne tout de suite là… sans préambule… Malgré elle, le regard clair et intense de cet homme l'excitait. La voix de Jeffrey Cobden la ramena à la réalité :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous confier à George, mon valet. Il va vous conduire à vos appartements où vous aurez tout le loisir de vous reposer. Nous nous verrons au dîner qui a lieu à dix-neuf heures très précises. À tout à l'heure, Mademoiselle.

Et, sans plus se préoccuper d'elle, Jeffrey Cobden tourna les talons et disparut dans le fumoir.

Vaguement déçue, Vanessa se résigna à suivre le domestique qui gravissait déjà l'imposant escalier de marbre.

George sortit de la pièce aussi silencieusement qu'il y était entré, après avoir empli à moitié le verre de son maître et celui de Vanessa d'un Château-Margaux 1958. La jeune femme leva les yeux vers Jeffrey Cobden, absorbé dans la contemplation de son verre. Depuis le début du repas, ils n'avaient échangé que de rares paroles, anodines. Il faut dire que l'ambiance de la salle à manger n'incitait guère au bavardage. Eclairée uniquement par deux chandeliers, la grande pièce était sombre. Et cette semi-obscurité rendait encore plus étranges les armes anciennes et les trophées de chasse accrochés sur les quatre murs. De plus, la table était si grande qu'elle ne facilitait pas l'intimité. D'autant que Vanessa et Jeffrey Cobden étaient installés chacun à l'une de ses extrémités.

Mais le plus étrange était la troisième « personne » qui partageait leur repas. Tout près de son hôte, immobile sur son perchoir, se tenait un faucon, la tête coiffée d'un chaperon[1]. Le terme de « personne » n'était pas trop fort : lorsqu'il lui parlait à voix basse, ou quand il lui tendait quelques miettes de nourriture, Jeffrey Cobden s'adressait au rapace exactement comme à un être humain. Et Vanessa se sentait troublée par cette relation privilégiée qui semblait exister entre l'homme et l'oiseau. Comme si c'était elle l'intruse qui venait troubler un tête-à-tête amoureux.

Après avoir reposé son verre sur la nappe brodée, Jeffrey Cobden leva à son tour les yeux vers son invitée.

— Ne trouvez-vous pas cet oiseau magnifique ? demanda-t-il. Regardez son plumage, admirez la façon dont il rejette la tête en arrière ! C'est un animal empreint de noblesse. Une noblesse que peu d'humains sont capables d'avoir.

Vanessa observait attentivement son hôte, perdu dans la contemplation de son faucon. Il l'intriguait. À vingt-quatre ans, elle avait déjà une longue expérience des hommes, elle en avait connus de toutes sortes. Malgré cela, en dépit de cette habitude qu'elle avait de pouvoir les juger d'un seul coup d'œil, elle sentait que Jeffrey Cobden lui échappait. Elle ne parvenait pas à le saisir, à comprendre ce qu'il attendait d'elle. Et cela, ajouté à l'étrange décor de cette salle à manger, finissait par la mettre mal à l'aise. Et puis, elle n'était guère habituée à passer d'aussi longues heures avec ses clients sans qu'ils ne manifestent aucun désir pour elle, pour son corps parfait qui semblait avoir été créé pour l'amour.

« Peut-être est-il déçu, songea-t-elle. Je ne lui plais peut-être pas et il ne sait comment me le dire. »

Pourtant, en principe, avec elle, les hommes ne poussaient pas la délicatesse aussi loin. Surtout lorsqu'ils avaient payé le prix fort…

Comme s'il avait deviné le cours des pensées de Vanessa, Jeffrey Cobden s'approcha d'elle :

— Vanessa… vous permettez que je vous appelle ainsi, n'est-ce pas ? Vanessa, vous êtes exactement telle que je vous espérais. Vous avez un corps magnifique. Mais c'est surtout votre visage, vos yeux immenses qui me séduisent. Et puis, je peux bien vous l'avouer : jamais encore je n'ai

connu de femmes ayant un port de tête aussi noble, aussi fin, aussi racé que le vôtre. Votre cou est presque aussi beau que celui d'un oiseau.

Tandis qu'il débitait ces étranges compliments, Jeffrey Cobden caressait doucement les cheveux courts et bruns de la jeune femme. Quand sa main atteignit sa nuque, Vanessa frissonna imperceptiblement. Ces doigts qui la frôlaient avaient quelque chose de tendre et de possessif à la fois qui lui fit fermer les yeux de plaisir.

Lorsque la main de Jeffrey Cobden descendit sur ses épaules, laissées nues par la robe de lamé bleu, Vanessa réprima un sourire.

« Allons, se dit-elle, celui-là est comme les autres, finalement. Les choses sérieuses commencent et, ma foi, je n'en suis pas fâchée : si cet homme se sert aussi bien de son corps que de ses mains, cette soirée ne sera pas la plus pénible que j'aurai connue ! »

Mais Vanessa dut déchanter aussitôt. Brusquement, Jeffrey Cobden retira sa main du cou de la jeune femme et s'inclina devant elle.

— Je dois vous abandonner maintenant, prononça-t-il d'une voix respectueuse. Je vous souhaite une excellente nuit. Nous ferons plus ample connaissance demain.

Et sans lui adresser un regard de plus, Jeffrey Cobden sortit de la pièce, après que son faucon se fut perché sur son poing tendu. Aussitôt, George apparut sur le seuil :

— Si Mademoiselle veut bien me suivre…

À regret, Vanessa se leva et suivit le domestique jusqu'à sa chambre. Quand elle fut seule, la jeune femme ne put retenir un geste de dépit : elle ne s'attendait pas à ce que la soirée s'achève ainsi ! Cet homme avait si bien fait naître le désir au creux de ses reins, il n'avait pas le droit de la laisser seule.

Et soudain, elle comprit : Jeffrey Cobden avait agi ainsi par pure délicatesse. Il voulait lui laisser le temps de se parer pour la nuit et, dans quelques instants, il allait venir la rejoindre ici !

Rapidement, Vanessa prit un bain parfumé et revêtit une chemise de nuit rose pâle, entièrement transparente, qui ne cachait rien de son orgueilleuse poitrine et s'ouvrait très haut sur ses jambes admirablement fuselées. Puis, elle s'allongea sur le lit à baldaquin et attendit.

Le manoir était à présent entièrement silencieux. Vanessa, énervée, tournait dans son lit, guettant le moindre bruit de pas en direction de sa chambre. Mais rien ne vint et, peu avant minuit, elle finit par s'endormir.

CHAPITRE II



Malgré l'heure relativement matinale, l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin grimpa d'un pas alerte l'escalier du 36, quai des Orfèvres, le siège parisien de la Police Judiciaire. Au deuxième étage se trouvaient les locaux de la Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme, plus connue sous le nom de « Brigade Mondaine ».

Lorsqu'il poussa la porte de son bureau, l'inspecteur principal, Aimé Brichot, avec qui il faisait équipe depuis une quinzaine d'années, était en train de remuer machinalement le café qu'il avait posé devant lui.

— Alors, Mémé, c'est la forme ce matin ? demanda Boris d'une voix enjouée.

— Ça va, ça va. Je suis content que tu arrives : le patron nous réclame depuis dix minutes. J'étais prêt à téléphoner chez toi pour savoir si tu étais bien réveillé.

— Tu te serais cassé le nez, mon vieux, répondit Boris en souriant. Je n'ai pas passé la nuit chez moi. »

Aimé Brichot regarda sa flèche avec une mimique faussement dégoûtée :

— Cela ne m'étonne pas de toi. Encore à te vautrer dans les bras de quelque créature ! Décidément tu ne changeras donc jamais ?

— Je n'en ai pas l'intention, figure-toi ! Allez, viens : ne faisons pas attendre Baba plus longtemps.

Le bureau du commissaire divisionnaire, Charlie Badolini, le patron de la Brigade Mondaine, était déjà une véritable tabagie. Car non content de fumer plus de deux paquets de Celtiques par jour, Charlie Badolini, un peu frileux, refusait obstinément que l'on ouvrît les fenêtres de son bureau.

Lorsque Boris et Aimé entrèrent, Charlie Badolini était assis derrière son bureau. Dans l'un des fauteuils de cuir qui lui faisaient face était installé un homme d'une quarantaine d'années, assez grand et le cheveu coupé très court.

— Messieurs, dit Badolini de sa voix éraillée, je vous présente Alain Pringent, le chef de l'antenne de la DST à Lyon. Monsieur Pringent, voici l'inspecteur divisionnaire Corentin et l'inspecteur principal Brichot… Ma meilleure équipe.

Aimé Brichot baissa les yeux modestement, tandis que Boris détaillait le nouveau venu avec intérêt : son instinct lui soufflait que pour que le chef de la DST lyonnaise se soit déplacé en personne, il fallait qu'il ait un motif vraiment important.

— Messieurs, reprit Badolini, la DST a besoin de nous pour une affaire qui peut se révéler très grave. Mais je laisse à monsieur Pringent le soin de vous l'expliquer lui-même.

Alain Pringent croisa ses longues jambes et regarda les deux inspecteurs d'un air embarrassé.

— C'est assez délicat, commença-t-il. Et j'espère que vous pourrez nous être utiles.

Il sortit une photo de sa poche et la tendit à Boris qui s'en saisit. Elle représentait une jeune femme, brune, les cheveux coupés court et à la silhouette, fine. Le cliché était d'assez mauvaise qualité, visiblement pris au téléobjectif.

— Elle s'appelle Vanessa, reprit Pringent. Il s'agit d'une call-girl qui, d'après ce que nous savons, travaille probablement dans la capitale. C'est tout ce que nous savons d'elle.

Alain Pringent marqua un temps d'arrêt et regarda Boris droit dans les yeux.

— Et il est absolument vital que nous la retrouvions dans les plus brefs délais, ajouta-t-il avec force.

Boris passa la photo à Brichot et se tourna vers Alain Pringent :

— Peut-on savoir pourquoi cette jeune femme vous intéresse à ce point ? demanda-t-il.

Alain Pringent se tourna vers Charlie Badolini qui lui fit un signe discret de la main. Le chef de la DST lyonnaise reporta son regard vers Boris Corentin :

— En principe, dit-il, embarrassé, moins il y aura de personnes au courant de cette affaire, mieux cela vaudra. Mais je présume que je peux vous faire une absolue confiance.

Boris, que les manières du policier lyonnais commençaient d'agacer, alluma une Gallia et chassa la fumée d'un geste impatient. S'il y avait bien une chose qu'il n'aimait guère, c'est que l'on ne joue pas cartes sur table avec lui. Enfin, Alain Pringent prit une profonde inspiration et se décida à parler :

— Nous suivons un homme d'affaires, en provenance du Maghreb, depuis son arrivée en France. Cet homme est arrivé à Lyon, samedi dernier, il y a donc six jours.

— Vous savez ce qu'il venait faire dans votre ville ? demanda Boris.

— Apparemment rien. Promenades, bons restaurants : le parfait touriste. Le lundi après-midi, une fille l'a rejoint à son hôtel. Ils n'en ont pas bougé, passant leur temps à…

— À s'envoyer en l'air, compléta Boris, amusé par la tête gênée d'Alain Pringent.

— Bref, reprit celui-ci, ils ne sont ressortis que le mardi matin et se sont rendus, en taxi, à Satolas. Et c'est là que les choses se sont gâtées. La fille est allée prendre un billet pour Paris et est allée ensuite s'enfermer dans une cabine téléphonique. Et pendant ce temps…

— Votre client vous a filé sous le nez, conclut Boris, un brin sarcastique.

Alain Pringent baissa la tête, penaud comme un écolier pris en flagrant délit de tricherie à un examen.

— C’est malheureusement exact, avoua-t-il. Dès que mes gars se sont aperçus qu’ils s’étaient fait rouler, ils se sont précipités vers la cabine téléphonique pour mettre le grappin sur la fille : il n’y avait plus qu’elle qui pouvait éventuellement nous remettre sur la piste.

— Je suppose qu’elle avait également disparu, suggéra Brichot.

— Encore exact, dit Pringent de plus en plus mal à l’aise. Tout ce que l’on sait est qu’elle n’a finalement pas pris l’avion pour Paris.

Alain Pringent avança le buste vers Boris et posa sur lui un regard intense.

— Messieurs, il est absolument vital que vous nous aidiez à retrouver cette fille dans les plus brefs délais, dit-il d’une voix contenue. C’est notre unique chance de remettre la main sur l’homme que nous recherchons.

Charlie Badolini se leva en même temps que son visiteur et vint vers lui, la main tendue :

— Nous la retrouverons, soyez sans crainte. La prostitution est un petit monde clos que nous connaissons bien.

— Je l’espère, soupira le Lyonnais avant de prendre congé.

— Bien ! maintenant que nous sommes entre nous, au travail, dit Badolini après avoir refermé la porte derrière Alain Pringent.

— Je trouve que notre ami a été plutôt laconique, attaqua Boris, il serait peut-être bon que nous en sachions un peu plus.

— J’allais y venir, répondit Badolini, en se rasseyant dans son fauteuil. L’homme que la DST surveillait s’appelle Karim Amsellah. C’est en tout cas ce que prétend son passeport marocain. Comment ils l’ont su, peu importe, toujours est-il que les gars de la DST sont persuadés que ce Karim Amsellah est en France pour tout autre chose que ses affaires…

— Une opération terroriste ? suggéra Boris.

— C’est fort probable, acquiesça Charlie Badolini. Tout s’est compliqué à Lyon. Le gars a dû s’apercevoir qu’il était filé et, depuis, il se cache. Inutile de vous dire que les planques ne manquent pas, en France, pour les individus de cette espèce. Le problème maintenant est de savoir où et quand il va réapparaître et surtout pour quoi faire. Une seule personne peut, peut-être, nous fournir la réponse, ou en tout cas, certains éléments de réponse.

— La fille qui a passé la nuit avec lui, dit Boris. Et c'est là que nous intervenons, je suppose.

— Vous supposez bien, dit Badolini avec un sourire satisfait. Apparemment, Karim Amsellah, avant de la quitter, lui a donné un rendez-vous à Paris.

— Comment le sait-on ? questionna Brichot.

— La DST avait tout de même pris la précaution d'installer un micro dans sa chambre d'hôtel, répondit malicieusement Badolini. Je vais même vous faire écouter la bande.

Charlie Badolini sortit de son tiroir un magnétophone à cassettes et le mit en marche. Aussitôt, une voix de femme, très sensuelle et une voix d'homme à l'accent maghrébin à peine perceptible, se firent entendre.

— Pour le prix que tu me demandes, j'espère en avoir pour mon argent, disait l'homme.

— Ne t'inquiète pas, répondait la femme avec un petit rire de gorge. Vanessa va s'occuper de toi, tu ne seras pas déçu.

— Je te le souhaite. Ceux pour qui tu travailles, à Paris, m'ont été signalés par un ami et si tu es bien salope, je pourrai moi aussi te recommander. J'ai beaucoup de relations, tu sais.

Il y eut quelques secondes de silence sur la bande, puis la conversation reprit. Sur un autre registre :

— Oui, comme ça, soupira l'homme d'une voix rauque. Suce-la bien. Elle est grosse, hein ? Tu aimes ça, non ?

Manifestement, la jeune femme était hors d'état de répondre. Ou alors en interrompant son travail… Ce qu'une vraie professionnelle ne s'autorise pas.

— Vas-y, ne t'arrête pas, continuait l'homme d'une voix de plus en plus saccadée. Prends-la : bien à fond. Avec ta langue, oui ! Retourne-toi maintenant, je vais te…

— Le reste n'a que peu d'intérêt, déclara Badolini en faisant défiler la bande à grande vitesse. Cela a duré comme cela tout l'après-midi et toute la nuit.

— Belle santé, apprécia Boris en connaisseur.

— Là n'est pas la question, le coupa Badolini d'un ton faussement sévère. Ecoutez plutôt la fin de la bande, enregistrée mardi matin, juste

avant qu'ils ne partent pour l'aéroport.

Le patron de la Brigade Mondaine remit le magnétophone en marche.

— Oui, c'est tout à fait possible, disait Vanessa. Puisque tu viens à Paris, on peut se donner un rendez-vous tout de suite.

— Sans problème, répondit Karim Amsellah. Le mieux serait que l'on se retrouve…

Boris ne put masquer sa déception : claquement de porte, bruit de douche qui coule, la fin de la conversation était parfaitement inaudible.

— Nos amis de la DST n'ont vraiment pas de chance, ironisa Badolini. Ils n'avaient pas pensé à poser un micro dans la salle de bains.

— Or, n'a vraiment rien pu reconstituer de ce qu'ils se sont dit ensuite ? demanda Boris.

— Si, en partie, répondit Badolini. D'après nos spécialistes, les bribes de phrases qu'ils ont pu saisir laisseraient supposer un rendez-vous à Paris, le 1er octobre. Karim Amsellah aurait même parlé de dernier délai.

— C'est un peu maigre, fit observer Brichot. Nous n'avons ni l'heure ni le lieu de cet hypothétique rendez-vous.

— Il faudra vous contenter de cela, répliqua Badolini. Nous sommes le 19 septembre. Si le rendez-vous a lieu le premier octobre, cela veut dire qu'il vous reste dix jours maximum pour retrouver cette Vanessa.

— Eh bien, au boulot, soupira Boris en se levant.

Boris Corentin pénétra d'un pas souple dans le bar du célèbre *Hôtel Crillon,* place de la Concorde. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Il réprima un sourire de triomphe. Vêtue d'un tailleur assez strict mais très chic, Nadia était assise devant une petite table, un peu en retrait des autres.

Boris se doutait qu'il la trouverait là. Nadia était une prostituée de luxe qui avait déjà aidé Boris lors d'une précédente affaire. L'inspecteur divisionnaire Corentin comptait bien la mettre une fois encore à contribution. D'autant que l'intérêt que Nadia lui portait n'avait aucun rapport avec son métier…

Boris, sans paraître la voir, alla s'installer à la table la plus proche de celle de Nadia : celle-ci étant une vraie professionnelle, elle ne pouvait

manquer de s'intéresser à cet homme seul et apparemment désœuvré. Ce qui prit moins d'une minute.

— Boris ! s'exclama-t-elle d'une voix joyeuse, quelle surprise !

Corentin joua l'étonnement avec beaucoup de naturel.

— Nadia ! Je ne m'attendais pas à te trouver ici. Mais tu m'en vois ravi. Je te paie un verre ?

Boris laissa le garçon apporter le whisky-Coca de Nadia et sa bière, avant d'attaquer les choses sérieuses.

— Dis-moi, puisque je te rencontre, je vais profiter de cet heureux hasard : Est-ce que cette fille te dit quelque chose ? demanda-t-il d'un ton dégagé, en montrant à Nadia la photo de Vanessa.

La prostituée regarda le cliché et eut une moue dubitative :

— Jamais vue, dit-elle. Comment s'appelle-t-elle ?

— Vanessa.

— Ça ne me dit rien du tout. Tu veux que j'essaie d'en savoir un peu plus ?

— Cela m'arrangerait bien, soupira Boris en posant sa main sur celle de Nadia qui ne la retira pas.

La jeune femme se rapprocha de Boris jusqu'à ce que sa lourde poitrine vienne s'écraser contre son bras :

— Je te préviens, je ne fais rien sans rien, susurra-t-elle : si tu veux des renseignements, tu as intérêt à avoir une soirée libre pour moi.

— Cela peut se faire, répondit Boris sans se compromettre. Je peux te joindre où, ce soir ?

— Ici, mais plutôt en fin de soirée, répondit-elle d'une voix rauque.

— Très bien, je te remercie à l'avance. Excuse-moi, mais je dois me sauver maintenant.

— Dis-moi, Boris, l'arrêta Nadia alors qu'il se levait, tu n'espères pas me faire croire que tu es entré ici « par hasard » ?

Boris sourit sans répondre et se dirigea vers le téléphone du bar. Rapidement il composa le numéro de la Brigade Mondaine.

— Allô, Mémé ? C'est moi. Tu en es où ?

— Nulle part, répondit Brichot, à l'autre bout du fil. J'ai consulté les fichiers, Courtat a interrogé nos indics habituels, rien à faire : apparemment,

cette Vanessa est inconnue au bataillon.

— À mon avis, elle doit être nouvelle sur le marché, dit Boris. Ce qui expliquerait que personne n'en a jamais entendu parler.

— Ça ne va pas nous faciliter la tâche, soupira Brichot avant de raccrocher.

CHAPITRE III



— Regardez, regardez comme il est haut, comme il monte vite dans le ciel !

Jeffrey Cobden ne pouvait détacher ses yeux de l'oiseau qu'il avait lâché quelques instants auparavant. Vanessa s'efforçait de distinguer ce point minuscule dans l'azur. Et surtout de reprendre son souffle : cela faisait plus d'une heure qu'elle s'épuisait à suivre Jeffrey Cobden dans la campagne entourant le manoir.

Drôle de client, en vérité : depuis la veille au soir où elle était arrivée chez lui, il ne l'avait pas touchée. Jamais une seule fois la conversation n'avait été érotique, ni même sensuelle. Vanessa avait passé la matinée seule, attendant Jeffrey, qui n'avait paru qu'au moment du déjeuner.

Et maintenant, il lui faisait gravir une colline, à la poursuite d'un oiseau qui semblait le fasciner beaucoup plus que les charmes de la jeune femme !

— Regardez-le : il tourne à la recherche de sa proie, reprit Jeffrey Cobden. C'est un faucon pèlerin, l'un des plus beaux oiseaux qui soient. Celui-ci est une femelle, elle peut mesurer jusqu'à cinquante centimètres et peser plus de deux kilos. Elle est beaucoup plus imposante que le mâle. Regardez les cercles qu'elle effectue pour monter dans le ciel. Quand elle aura repéré sa proie, elle fondra dessus à plus de deux cents kilomètres à l'heure ! Venez, grimpons jusqu'au sommet de la colline, le spectacle n'en sera que plus impressionnant. »

À peine furent-ils arrivés en haut que Jeffrey Cobden saisit avec violence le bras de Vanessa.

— Regardez, lui dit-il d'une voix vibrante d'excitation, il a repéré sa proie.

En effet, Jeffrey Cobden avait tout juste fini de parler que le faucon plongea vers le sol à une vitesse stupéfiante. Arrivé à quelques mètres de la terre, il effectua un quart de tour sur lui-même et détendit ses pattes, avant de refermer ses griffes sur le lapin qu'il avait repéré du haut du ciel.

Vanessa était fascinée par la beauté sauvage du spectacle qui s'offrait à elle. Sans pouvoir s'en défendre, elle se sentait troublée à la vue du rapace déchiquetant sa proie. Mais plus encore, la jeune femme était stupéfaite de l'attitude de Jeffrey Cobden. La bouche entrouverte, les yeux exorbités et brillants d'un éclat dément, il semblait avoir complètement oublié sa présence. Il était littéralement subjugué par la scène qui se déroulait au bas de la colline. La mise à mort paraissait le plonger dans une sorte d'extase physique, très proche, par ses manifestations extérieures, du plaisir sexuel le plus intense. Malgré elle, Vanessa frissonna à cette évocation et ne put s'empêcher de ressentir une vague de chaleur au creux de ses reins.

Mais déjà, le spectacle était terminé. Volant lentement, le faucon revint vers eux et se posa en douceur, docile, sur le poing ganté de Jeffrey Cobden. Aussitôt, celui-ci l'aveugla avec le chaperon et enroula autour de son poignet les lanières de cuir fixées aux pattes de l'animal.

— À quoi servent ces lanières ? demanda soudain Vanessa, tandis qu'ils redescendaient vers le manoir et que Jeffrey Cobden semblait avoir retrouvé son calme.

— On les appelle des jets, répondit-il d'une voix encore un peu saccadée. Elles servent, comme maintenant, à retenir l'animal sur le poing de son maître. Pendant le dressage, on y fixe une laisse et deux clochettes qui

permettent de repérer l'oiseau une fois qu'il s'est envolé. Mais les jets sont aussi beaucoup plus que cela.

Jeffrey Cobden avait tourné son visage vers Vanessa et la regardait d'un air étrange.

— Les jets, reprit-il d'une voix sourde, c'est surtout le symbole qui unit le rapace à son maître. Le signe de l'esclavage de l'oiseau, soumis sans réserve à la volonté de l'homme. C'est le lien le plus fort, le plus beau, entre sa férocité et ma volonté. Les jets sont là pour rappeler que la créature qui les porte ne pourra plus jamais se soustraire à mon autorité. Elle est l'esclave de mon bon plaisir.

À mesure qu'il parlait, Jeffrey Cobden s'était animé. À présent, il ne se préoccupait plus de Vanessa, semblant se parler à lui-même, d'un ton de plus en plus exalté. La jeune femme ne put retenir un certain sentiment d'appréhension devant cette passion, incompréhensible pour elle, de cet homme vis-à-vis de l'oiseau de proie. Mais déjà, alors qu'ils approchaient du manoir, Jeffrey Cobden s'était remis à parler en désignant de sa main libre un long bâtiment qui jouxtait le château :

— Vous voyez cet endroit ? C'est là que vivent mes faucons. J'en ai de toutes les races : des émouchets, des pèlerins, des sacrés, des gerfauts… C'est là aussi que se trouvent les chambres d'élevage et les chambres d'amour. Ah, je vois que ces termes vous étonnent ! La chambre d'élevage est l'endroit où ils vivent. Elle doit toujours être plongée dans l'obscurité. Il y a juste une lucarne sans tain, afin que le maître puisse les observer et un petit guichet pour leur passer la nourriture. Quant à la chambre d'amour…

Jeffrey Cobden se tut un instant, le regard perdu dans le lointain. Un étrange sourire flottait sur son visage.

— La chambre d'amour, reprit-il, est, comme son nom l'indique, le lieu où les faucons se reproduisent. Elle doit être assez grande pour que le couple puisse se livrer à l'indispensable, vol nuptial. Il y a une ouverture qui permet à la lumière d'entrer, de façon à simuler les conditions normales de l'accouplement à l'état naturel. Mais il est inutile que je vous explique tout cela : vous le découvrirez par vous-même.

Jeffrey Cobden s'arrêta brusquement de marcher et saisit Vanessa par les épaules avec force.

— Je vous promets de vous initier à toutes ces beautés, souffla-t-il en la regardant droit dans les yeux. Comme jamais aucune femme ne l'a été.

Vanessa détourna les yeux, incapable de soutenir l’éclat du regard de cet homme. Elle se demandait en quoi pouvait bien consister cette « initiation ». Elle avait l’impression d’être plongée dans un univers bizarre où les règles de vie étaient différentes de celles qu’elle connaissait. Déjà, en début d’après-midi, elle avait été fort impressionnée par la bibliothèque que son hôte lui avait fait visiter. Il n’y avait, sur les rayons, que des ouvrages de vénerie.

— Celui-là est plus précieux, à mes yeux, que la Bible, lui avait-il dit en lui désignant un vieux livre relié de cuir fauve[2].

Et puis, il y avait toutes ces gravures, accrochées aux murs. Certaines représentaient des faucons, sur leur perchoir ou en vol, mais d’autres étaient plus étranges, beaucoup plus étranges…

Vanessa frissonna malgré la douceur de l’air. Ils étaient arrivés en bas du perron. Jeffrey Cobden avait toujours son faucon au poing et s’était replongé dans un mutisme que Vanessa n’osait pas troubler. Arrivé en haut des marches, il parut soudain se souvenir de sa présence et se tourna vers la jeune femme.

— Nous nous verrons pour le dîner, dit-il simplement. Et il laissa Vanessa seule au milieu du grand hall.

— Puis-je servir le café, Sir ?

Jeffrey Cobden fit un signe d’assentiment et George disparut de la vaste salle à manger, aussi silencieusement qu’il y était entré.

La scène était la même que la veille : Vanessa et son hôte avaient dîné en tête à tête dans la salle chichement éclairée. Mais ce qui, hier, amusait plutôt la jeune femme, l’emplissait aujourd’hui d’une vague sensation de malaise. Plus le temps passait et moins elle comprenait les raisons de sa présence ici.

« Même si tous les gentlemen anglais sont un peu fous, se disait-elle avec une logique toute française, celui-là ne m’a tout de même pas fait traverser la Manche uniquement pour me faire admirer ses oiseaux. Surtout au prix que cela lui coûte ! »

Pourtant, Jeffrey Cobden ne semblait pas pressé de faire basculer leurs relations sur un plan plus « charnel ». Même si, depuis leur promenade de

l’après-midi, il regardait Vanessa avec des yeux nettement plus intéressés. N’y tenant plus, la jeune femme prit son courage à deux mains et se résolut à poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis la veille.

— Me permettez-vous de vous demander quelque chose ? questionna-t-elle d’une voix incertaine.

— Mais je vous en prie chère amie, faites !

— Pourquoi m’avez-vous fait venir ici ? Cela fait deux jours que je passe chez vous et… il ne s’est rien passé, je veux dire…

Embarrassée, Vanessa n’alla pas au bout de sa phrase. Le regard de Jeffrey Cobden, fixement posé sur elle, lui faisait perdre une grande partie de ses moyens. Frileusement elle croisa ses bras devant sa poitrine et attendit. Les yeux de Jeffrey Cobden étaient maintenant fixés sur le faucon. Enfin, il observa de nouveau la jeune femme :

— C’est à cause de l’oiseau, articula-t-il posément. C’est parce que vous ressemblez au faucon. Vous avez sa grâce et sa noblesse, le même port de tête altier et fier. Le même mélange dans le regard de soumission et d’exaltation. C’est pour cela que je vous ai voulue vous, et personne d’autre.

Vanessa resta interdite face à cet étrange compliment. C’était trop pour elle, elle ne savait plus que penser. Cet homme ne ressemblait à aucun de ceux qu’elle avait connus, il n’entrait dans aucun de ses schémas mentaux. Elle décroisa nerveusement ses bras et alluma une Dunhill pour tenter de se calmer.

— Mais ne vous en faites pas, reprit Jeffrey Cobden d’une voix plus tendue, je ne vous délaisse pas, bien au contraire ; vous n’allez pas tarder à être comblée au-delà de vos espérances. Mais avant cela, je vais vous abandonner aux bons soins de George : avant de vous traiter comme vous le méritez, je dois encore m’occuper de quelques préparatifs.

Jeffrey Cobden se leva silencieusement, prit son faucon sur son poing et sortit de la pièce sans un regard pour la jeune femme. Restée seule dans la grande pièce qui résonnait encore des paroles de Jeffrey Cobden, Vanessa se sentit envahie par un sentiment qu’aucun homme encore ne lui avait fait éprouver : la peur.

Vanessa prenait garde de ne pas trébucher sur les marches inégales qui montaient en colimaçon jusqu'au sommet de la tour d'angle du manoir. Jeffrey Cobden était venu la chercher dans sa chambre peu avant vingt-trois heures et lui avait fait signe de la suivre. Sans lui dire un seul mot. À présent, il gravissait devant elle l'escalier qui semblait interminable à Vanessa.

La jeune femme espérait qu'enfin il allait s'occuper d'elle de façon plus « normale ». Malgré la sourde appréhension qui ne la quittait pas, Vanessa avait envie que cet homme lui fasse l'amour, ne serait-ce que pour apaiser sa tension et la rassurer sur les raisons de sa présence dans ce manoir anglais.

Lorsqu'ils parvinrent au sommet de la tour, Jeffrey Cobden ouvrit une petite porte et fit signe à Vanessa d'entrer. Celle-ci resta muette de saisissement : la pièce dans laquelle elle venait de pénétrer s'ouvrait sur le vide par une seule meurtrière. Pour unique mobilier, Vanessa distingua, dans la quasi-obscurité, un lit et un perchoir de grandes dimensions.

Elle se retourna vers Jeffrey Cobden qui l'avait suivie à l'intérieur. Mais déjà, il avait refermé la porte et se tenait debout devant elle. D'un simple geste, il lui fit signe d'ôter ses vêtements. Cela soulagea Vanessa : là, au moins, elle se retrouvait en terrain connu…

Elle fit glisser sa robe sur ses épaules et la laissa tomber à terre. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Sa poitrine, bien que volumineuse, était d'une fermeté telle que cette pièce de lingerie lui était parfaitement inutile. Elle resta un instant immobile, consciente de son pouvoir érotique sur tout homme normalement constitué. Ce qui, apparemment, n'était pas le cas de Jeffrey Cobden : sans se préoccuper d'elle, il lui tournait carrément le dos et fouillait dans un coffre de bois que Vanessa n'avait pas vu en entrant. Réprimant un soupir déçu, la jeune femme fit glisser son minuscule slip de dentelle le long de ses cuisses admirablement fuselées, laissant apparaître le buisson noir qui protégeait son intimité.

Lorsque Jeffrey se retourna vers elle, Vanessa comprit quelles étaient ses intentions : il tenait à la main un chaperon, des jets et une cape.

« Après tout, songea Vanessa un peu soulagée, si son fantasme est de me déguiser en faucon avant de me sauter, je ne vois pas pourquoi cela me dérangerait. J'en ai vu d'autres ! »

Docilement, elle laissa Jeffrey lui mettre le chaperon sur la tête, lui nouer la cape autour du cou et lui attacher les jets autour des chevilles. Lorsqu'elle fut ainsi harnachée, Jeffrey Cobden se mit à lui parler d'une voix à la fois douce et autoritaire :

— Si tu savais comme tu es belle ainsi ! Tu verras, je t'apprendrai tout ce que tu dois savoir pour me plaire. Nous n'en sommes qu'au tout début de ton dressage, mais bientôt tu ne pourras plus te passer de moi, mon bel oiseau !

D'un seul coup, Jeffrey Cobden avait abandonné le vouvoiement qu'il utilisait depuis deux jours avec Vanessa. Il la tutoyait, à présent, comme on le fait avec sa maîtresse. Ou avec une esclave.

— Tu vas avancer vers moi, lentement, poursuivit-il. En levant les genoux et en posant tes pieds bien à plat sur le sol. Comme tu as vu le faucon le faire cet après-midi. Voilà, c'est presque cela, tu y arriveras très vite. Tu es très douée. Fais lentement le tour de la pièce, maintenant.

Vanessa s'exécuta docilement, s'appliquant à marcher comme Cobden venait de le lui expliquer. Elle se sentait un peu ridicule, mais elle savait que dans ce métier, on ne discutait jamais les désirs du client. Aussi saugrenus soient-ils.

Soudain, elle sentit les mains de Jeffrey Cobden se glisser sous la cape et emprisonner ses seins. Sa tension nerveuse était telle que ce contact masculin la fit frissonner et qu'immédiatement ses pointes s'érigèrent.

— C'est bien, murmura Cobden, le souffle court, tu es une bonne femelle, bien obéissante. Dangereuse et sensuelle. Je t'apprendrai à te servir de tes instincts, que tu ignores toi-même. Viens maintenant, tu as droit à la récompense de ton maître.

Jeffrey Cobden bascula Vanessa sur le lit. Dans le mouvement, la cape s'écarta, dévoilant le ventre plat et bronzé de la jeune femme. Lorsqu'elle sentit Cobden s'allonger sur elle, elle écarta les jambes et releva les genoux. Elle sentait le sexe dur de l'homme buter maladroitement contre les replis de sa chair. Enfin, le membre trouva sa voie et, d'une seule poussée, pénétra jusqu'au fond de son sexe humide et brûlant. À chaque coup de reins que donnait Cobden, Vanessa poussait un profond soupir. Elle ne feignait qu'à demi : elle avait besoin de faire l'amour. Sentir cet homme au fond de son ventre la rassurait et l'apaisait à la fois.

Au bout de quelques minutes, les mouvements de Cobden devinrent plus rapides et son souffle se fit plus rauque. Il donna un coup plus violent et, dans un long gémissement déversa sa semence dans le ventre de Vanessa.

D'un seul coup, la tension de Vanessa tomba. Elle ne sentait plus qu'une grande lassitude, une invincible envie de dormir, ainsi qu'une douce chaleur entre ses cuisses refermées. Dans une semi-inconscience, elle se dit qu'après tout, Jeffrey Cobden n'était qu'un pervers inoffensif. Et s'il avait besoin d'un peu de mise en scène pour se sentir homme, c'était parfaitement son droit.

— À demain, mon bel oiseau femelle, lui murmura Cobden avant de quitter la pièce.

Mais Vanessa ne l'entendit pas : elle avait déjà basculé dans un sommeil profond.

Elle s'éveilla brusquement, en proie à un inexplicable sentiment d'angoisse. Elle n'avait aucune notion de l'heure qu'il pouvait être. Mais comme l'obscurité était totale, Vanessa se dit que ce devait être encore la pleine nuit.

Elle essaya de se redresser pour se lever, mais en vain. Elle s'aperçut alors que ses poignets étaient entravés et reliés par une laisse au perchoir métallique qui se trouvait au centre de la pièce et qu'elle distinguait par les ouvertures du chaperon.

Car Vanessa était seule, mais elle était toujours déguisée en oiseau femelle : la cape était encore attachée autour de son cou et les jets continuaient d'entraver ses chevilles.

Soudain, la jeune femme sentit la panique l'envahir, une panique viscérale. Sans réfléchir, elle se mit à hurler :

— Au secours ! Je vous en prie, délivrez-moi ! Venez me détacher, j'ai peur. Par pitié !

Mais seul le silence du manoir fit écho à ses supplications. Vanessa se laissa retomber sur le lit, le corps secoué de sanglots qu'elle ne pouvait maîtriser. Les explications de Cobden lui revinrent brutalement en mémoire : elle était maintenant comme les faucons, prisonnière. Prise au piège dans la « chambre d'amour » !

CHAPITRE IV



Boris referma derrière lui la porte de son studio. Lorsqu'il se retourna, Nadia lui souriait, assise sur le lit. Comme convenu entre eux, Corentin avait téléphoné au bar de l'*Hôtel Crillon* vers vingt heures, pour savoir si la jeune prostituée avait pu obtenir des renseignements intéressants sur la mystérieuse Vanessa.

— J'ai deux ou trois petites choses qui pourraient éventuellement t'intéresser, lui avait-elle répondu. Je te les échange contre un bon dîner en tête à tête.

Boris pouvait difficilement dire non : il avait besoin du moindre tuyau et, de plus, Nadia avec ses longs cheveux blonds et sa bouche sensuelle, était loin d'être une compagne désagréable. Malicieuse, elle avait précisée :

— Un dîner « et plus, si entente », comme disent les annonces spécialisées !

On a beau exercer le plus vieux métier du monde, quand on a la chance de rencontrer le sosie d'Alain Delon, avec dix ans de moins et les cheveux bouclés en plus, il est difficile de résister à son charme ravageur !

Boris s'approcha du lit à son tour. Il grillait d'envie d'en savoir plus sur Vanessa, mais à voir le sourire carnassier de Nadia et la manière dont elle

avait retroussé sa jupe fendue sur ses cuisses bronzées, il comprit qu'il n'obtiendrait rien d'elle avant d'avoir donné une preuve tangible de ses « bonnes intentions ».

Au passage, Boris mit son tuner en marche, branché sur l'une des multiples radios dites « libres » qui émettaient sur Paris. La voix chaude et un peu rauque de Johnny Hallyday emplit la pièce : *On a tous en nous quelque chose de Tennessee.* Vu la façon dont Nadia vint se plaquer contre lui de tout son corps, Boris se dit que la jeune femme avait tout d'une Messaline et pas grand-chose de l'écrivain américain ![3]

Il la prit doucement par les épaules et fit glisser ses mains le long de son dos. Quand elles atteignirent sa croupe rebondie, Nadia plaqua son pubis contre lui et imprima à son bassin un mouvement de rotation irrésistible. Elle émit un léger roucoulement lorsqu'elle sentit que son petit manège produisait chez son partenaire l'effet recherché. D'un geste sûr, elle plaqua sa main contre le pantalon de Boris et se mit à masser avec douceur la bosse qui le déformait. Puis, faisant glisser la fermeture, elle sortit le membre dur avec un petit gémissement de gorge.

Sous la caresse experte, Boris sentit une poussée de désir monter de ses reins. Le sourire de Nadia semblait le provoquer. Elle ne résista pas lorsqu'il la poussa contre le mur. Boris, fébrilement, passa ses mains par l'ouverture de la jupe fendue et poussa un grognement de satisfaction : Nadia ne portait pas de culotte. Sa chair était chaude et humide. Offerte. Boris souleva Nadia par les hanches. Aussitôt, comme si elle n'attendait que cela, elle noua ses jambes autour de lui et se laissa tomber d'un coup sur son sexe tendu. Sans faire un seul mouvement, elle se mit à contracter, puis à relâcher ses muscles intimes, de plus en plus vite. Boris avait l'impression extraordinaire qu'une main invisible était en train de le masturber à l'intérieur du ventre de la jeune femme. Au moment où il se répandit violemment en elle, Nadia poussa un long cri qui mourut en une plainte amoureuse.

Lorsque le sexe de Boris glissa hors du ventre de Nadia, Hallyday venait d'achever le dernier couplet…

— Tu veux bien me passer une cigarette, s'il te plaît ?

Boris tâtonna sur la table de chevet et sortit une Winston du paquet presque vide. Il alluma la cigarette à sa propre Gallia et la tendit à Nadia.

Après leur furieuse et rapide étreinte, Boris et elle s'étaient déshabillés et étaient venus s'allonger sur le lit. Pour récupérer. Nadia s'était lovée contre lui en ronronnant comme une chatte comblée. Mais Boris gardait la tête froide. En vrai professionnel, il ne perdait pas de vue la raison pour laquelle Nadia se trouvait chez lui. Sur l'instant, il redevint l'inspecteur divisionnaire Corentin, le fleuron de la Brigade Mondaine.

— Et si nous parlions un peu de Vanessa…, dit-il doucement.

Nadia lui sourit tendrement et l'embrassa au coin des lèvres :

— Bravo, inspecteur : vous avez de la suite dans les idées !

Puis, elle se fit instantanément sérieuse :

— D'après ce que j'ai pu savoir, ta Vanessa est dans le circuit depuis très peu de temps. Personne ne sait au juste qui elle est, ni d'où elle sort. Mais j'ai tout de même pu savoir quelques trucs…

— Je t'écoute, dit Boris, faisant effort pour masquer son impatience.

— J'ai une amie qui la connaît un peu. Elle m'a dit qu'elle travaillait pour Carole Bollard.

Boris ne put réprimer un tressaillement de surprise :

— Carole Bollard ? Tu es sûre ?

— Oui, pourquoi ?

Carole Bollard avait été une maquerelle « haut de gamme », quelques années auparavant. Boris Corentin se souvenait très bien avoir eu plusieurs fois affaire à elle, dans différentes enquêtes. Mais, à sa connaissance, elle avait « décroché » et était partie vivre à l'étranger. Apparemment, elle venait de se remettre dans le circuit. Même s'il se concentrait surtout sur Vanessa, l'information était loin d'être inintéressante. Boris se promit de mettre à jour le dossier de Carole Bollard, dès le lendemain matin.

— Est-ce que, par hasard, tu aurais également la nouvelle adresse parisienne de madame Bollard ? demanda-t-il.

— C'est rue de Turenne. Je te donnerai le numéro exact tout à l'heure, il est dans mon sac.

La jeune femme se dressa sur les coudes et vint poser sa tête sur la poitrine de Boris :

— Mais pour l'instant, j'ai envie d'autre chose, affirma-t-elle d'une voix changée.

Boris referma ses bras sur la jeune femme : il lui devait bien cela. Et en plus, il n'avait vraiment pas à se forcer.

— Tu crois qu'elle sera chez elle ? demanda Brichot.

Boris répondit par un vague grognement. Pas encore assez bien réveillé pour émettre des paroles distinctes. Nadia avait fait preuve d'un tempérament de feu jusqu'à une heure avancée de la nuit, extirpant à Boris la moindre parcelle d'érotisme. Insatiable ; lorsque Boris s'était éveillé peu après sept heures du matin, elle avait tenté de le retenir par un début de fellation. Mais Boris, héroïque, l'avait gentiment repoussée et s'était levé.

À présent, il se trouvait, avec son coéquipier, dans une discrète arrière-cour de la rue de Turenne, là où habitait Carole Bollard, d'après les renseignements de Nadia. Boris appuya sur la sonnette. Des pas se firent entendre dans le vestibule et la porte s'ouvrit sur un domestique d'âge presque canonique.

— Nous désirerions parler à Mme Bollard, dit Corentin poliment.

Le domestique prit un air ennuyé :

— C'est que… J'ai peur que cela soit impossible. Mme Bollard est encore dans sa chambre et…

— Eh bien, allez la réveiller, coupa Boris d'une voix plus sèche en exhibant sa carte tricolore. Mon collègue et moi sommes assez pressés.

Le domestique s'effaça sans mot dire pour les laisser entrer et disparut.

— J'ai l'impression que nous ne sommes pas précisément les bienvenus, souffla Brichot, tandis qu'ils pénétraient dans le petit salon que le domestique leur avait indiqué.

Ils eurent à peine le temps d'inspecter le décor de la pièce qu'une femme fit son apparition. Elle devait avoir une bonne quarantaine d'années, une épaisse chevelure blonde décolorée encadrait son visage aux traits tirés par le manque de sommeil. À voir le volume respectable de ses charmes, on comprenait pourquoi elle avait abandonné son métier de call-girl pour celui, au moins aussi lucratif, d'entremetteuse.

Dès qu'elle eut posé les yeux sur les deux inspecteurs, Carole Bollard eut un haut-le-corps :

— Inspecteur Corentin ! s'exclama-t-elle.

— Eh oui, madame Bollard, fit Boris avec un sourire candide, comme on se retrouve, n'est-ce pas ?

Carole Bollard se laissa tomber dans un fauteuil. Ses traits s'étaient brutalement affaissés : visiblement, elle accusait le coup.

— Mais comment… Comment avez-vous fait ?… Si vite… Il y a à peine six mois que je me suis remise dans le circuit !

Immédiatement, Boris comprit tout l'avantage qu'il pouvait tirer de la déconvenue de l'entremetteuse :

— Madame Bollard, dit-il d'une voix conciliante, nous ne sommes pas venus mettre notre nez dans votre petit commerce. En revanche, nous nous intéressons beaucoup à l'une de vos protégées : Vanessa…

Carole Bollard soupira, résignée : elle connaissait trop bien les inspecteurs de la Brigade Mondaine, et particulièrement celui-ci, pour savoir qu'ils pouvaient lui faire les pires ennuis si elle ne se montrait pas suffisamment « coopérante ».

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle d'une voix morne.

— Tout, répondit Brichot du tac au tac.

— Vanessa Moret travaille pour moi depuis environ trois mois, commença l'entremetteuse.

Boris l'interrompit d'un geste et lui montra la photo qu'il possédait :

— Il s'agit bien de cette personne, demanda-t-il.

Carole fit un signe de tête affirmatif.

— Parfait, poursuivez.

— Vanessa a vingt-quatre ans et je l'ai connue par une amie à elle, plus âgée, qui avait travaillé pour moi, dans le temps.

— Quelles ont été ses activités, ces derniers jours, demanda Boris ?

— Elle est partie pour Lyon, lundi dernier. Un client la demandait.

— Qui ?

— Là, vous m'en demandez trop ! Tout ce que je peux vous dire c'est qu'elle a appelé ici le lendemain matin pour dire qu'elle rentrait sur Paris.

— Et ensuite, où est-elle passée ? questionna Boris à brûle-pourpoint.

— Ensuite, elle est repartie presque aussitôt. Justement, je venais de recevoir un appel d'une amie anglaise. Elle avait une demande urgente qui,

précisément, concernait Vanessa. Elle est partie pour Londres immédiatement.

L'entremetteuse se leva brusquement et alla ouvrir le tiroir d'un secrétaire :

— Tenez, dit-elle aux deux inspecteurs en brandissant une carte postale, j'ai même reçu ça hier. Vanessa m'annonce qu'elle restera un peu plus longtemps que prévu en Angleterre.

Boris s'empara de la carte postale. D'après le cachet londonien, elle avait été postée le mercredi soir. Elle représentait le marché aux oiseaux exotiques qui se tenait sur le port de Londres à la fin du siècle dernier. Boris la tendit à Brichot.

— Tout cela est très bien, fit Corentin en se tournant vers Carole Bollard. Mais nous aimerions en savoir un peu plus. Par exemple, l'adresse parisienne de mademoiselle Vanessa Moret. Et aussi des précisions sur votre amie anglaise qui vous l'a réclamée.

Instantanément, le visage de la maquerelle se ferma.

— Ne comptez pas sur moi pour trahir mes contacts, dit-elle d'une voix sèche. Si je le fais, plus personne ne voudra travailler encore avec moi.

— Madame Bollard, répliqua Boris d'une voix doucereuse, si nous rouvrons votre dossier, je peux vous garantir que personne n'aura jamais plus l'occasion de travailler avec vous…

Carole Bollard se passa la main dans les cheveux et soupira :

— C'est bon, c'est bon. Vanessa habite rue de l'Université, au 36. Quant à mon amie londonienne, elle s'appelle Jennifer Helder. Elle dirige un cercle sur Shaftesbury Avenue. Mais je vous en prie : essayez au moins que mon nom ne soit mêlé en rien à cette affaire ! Mais au fait : qu'est-ce que vous lui voulez donc à Vanessa ?

Corentin et Brichot se levèrent en même temps et se dirigèrent vers la porte. Avant de sortir, Brichot se retourna vers Carole Bollard :

— Si on vous le demande…, commença-t-il ironiquement.

— Ça va, ça va, j'ai compris ! soupira la maquerelle en refermant la porte.

Il y avait peu de monde dans les bureaux de la Brigade Mondaine. Normal pour un samedi midi. Pourtant, la matinée n'avait pas été inactive :

Aimé Brichot, dès leur retour de chez Carole Bollard, avait fait parvenir à la police anglaise un avis de recherche concernant Vanessa Moret, aux fins de témoignages.

D’autre part, les renseignements communiqués à la Brigade Mondaine, concernant Jennifer Helder, dite « Jenny », étaient édifiants. Très riche, habitant un superbe immeuble de Russell Square, dans le quartier chic de Londres, Jenny était actuellement l’une des maquerelles les plus en vue de la capitale britannique. Au moins la moitié de la bonne société d’outre Manche était passée un jour ou l’autre par ses services !

Boris entra en coup de vent dans le bureau où Aimé Brichot était en train de relire les notes concernant Jennifer Helder.

— Mon vieux Mémé, annonça Corentin d’un ton joyeux, je viens de discuter de notre affaire avec Baba et nous sommes tombés d’accord : nous partons pour Londres. Notre avion décolle dans trois heures. Tu as juste le temps de passer chez toi récupérer ta brosse à dents !

Un sourire extatique illumina les traits de Brichot :

— En route vers l’Angleterre, murmura-t-il d’une voix tremblante de bonheur.

Il faut dire que pour un anglophile passionné comme lui, Londres, c’était encore mieux que la Mecque pour un musulman fanatique !

CHAPITRE V



Elle tournait dans le ciel, très haut. Il lui semblait que d'un coup d'ailes, elle pourrait toucher les nuages. Elle était libre et heureuse, plus rien ne pouvait l'atteindre, plus rien ne pouvait lui arriver. Soudain, très bas en dessous d'elle, elle aperçut, grâce à sa vue perçante, un lapin. Sans hésiter, elle se laissa fondre sur lui pour le tuer et le dévorer. Mais au moment où elle déployait ses serres, l'animal leva la tête vers elle : le lapin qu'elle s'apprêtait à tuer avait le visage ricanant de Jeffrey Cobden…

Vanessa se dressa d'un bond, réveillée en sursaut par cet étrange cauchemar. Son corps était ruisselant de sueur, malgré la relative fraîcheur qui régnait dans la pièce où elle se trouvait. Encore tremblante de la vision née durant son sommeil, Vanessa voulut se lever. Ce n'est que lorsqu'elle se rendit compte que ses chevilles étaient entravées, qu'elle se souvint de l'endroit où elle était : la pièce obscure de la tour, où Jeffrey Cobden l'avait prise, il y a… Mais il y avait combien de temps, au fait ? Vanessa essaya d'évaluer le nombre d'heures qu'elle venait de passer sur ce lit, enchaînée. Malgré ses efforts, elle n'y parvint pas. La pièce était toujours plongée dans l'obscurité et il lui était même impossible de savoir si elle avait dormi toute la nuit ou seulement quelques heures.

Vanessa tendit l'oreille pour essayer de percevoir un bruit quelconque, capable de lui donner une indication. Mais le château était entièrement silencieux. Vanessa eut l'angoissante impression qu'elle était seule dans l'immense demeure, abandonnée à jamais, et que cette tour sinistre allait devenir son tombeau. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais elle ne parvint à émettre qu'un son faible, dérisoire : sa gorge était desséchée par la soif. Au même moment, comme par une association d'idées, Vanessa prit conscience qu'elle avait aussi très faim. Elle eut le temps de se dire que ces deux sensations prouvaient qu'elle était là depuis longtemps déjà.

Puis, elle sombra de nouveau dans un sommeil lourd.

… Et le lapin leva vers elle son visage ricanant et terriblement humain…

Vanessa s'éveilla tremblante du même rêve obsédant. Sa gorge la brûlait, elle avait l'impression qu'elle n'avait rien bu depuis un siècle…

Soudain, sans qu'aucun bruit n'ait trahi son arrivée, Jeffrey Cobden entra dans la pièce. Malgré elle, Vanessa poussa un soupir de soulagement en

voyant sa silhouette se découper dans l'encadrement de la porte.

— Soif…, murmura-t-elle d'une voix suppliante, donnez-moi à boire !

Jeffrey Cobden s'approcha et s'assit à côté d'elle, sur le lit, avec précaution. Il tenait un grand bol de faïence blanche dans la main. Après avoir rabattu l'ouverture du chaperon sur les yeux de Vanessa, il lui souleva doucement la tête et approcha le bol de ses lèvres. La jeune femme se mit à boire avidement, à longs traits. Sans qu'elle pût s'en défendre, elle se sentit pleine de reconnaissance et de gratitude pour cet homme qui venait apaiser sa soif. Sans même se dire que c'était à cause de lui qu'elle souffrait depuis des heures, seule dans le noir.

Lorsqu'elle eut entièrement vidé le bol d'eau fraîche, Jeffrey Cobden posa le récipient à terre et se mit à lui caresser la nuque, à petits gestes précautionneux. Instinctivement, Vanessa se mit à ronronner : ce contact d'une chair masculine, après la douceur bienfaisante de l'eau, la remplissait de bonheur. Il lui semblait que jamais, elle n'avait connu pareille sensation, Soudain, la voix grave de Cobden s'éleva dans la pièce silencieuse.

— Là, c'est ça ! Cambre bien ta tête, mon bel oiseau, lui murmurait-il tout contre l'oreille. Tu vois bien que je suis revenu te voir. N'aie pas peur : tant que je serai là, personne ne pourra te faire de mal.

Inexplicablement, Vanessa se sentit rassurée par ces paroles. Alors qu'une partie de son cerveau lui ordonnait de réagir, de protester contre le traitement qu'on lui infligeait, une petite voix, au fond d'elle-même lui soufflait de se laisser aller, de s'abandonner totalement à la volonté de cet homme qui continuait de lui parler :

— Tu es à moi Vanessa, je t'ai choisie entre toutes car tu es la seule à posséder la grâce et la noblesse des grands oiseaux de proie. Tu seras le plus bel animal que l'homme ait jamais dompté. Grâce à moi, tu vas devenir un vrai faucon : amoureuse de ton maître, mais impitoyable pour les autres. Mais avant, il faut que je t'apprenne à devenir ce que je veux que tu sois, ce que tu es déjà au fond de toi-même sans le savoir : un rapace femelle !

Soudain, comme épuisé par sa tirade, Cobden se tut et le silence s'installa. Vanessa ouvrit la bouche pour parler. Elle voulut dire à Cobden qu'il était fou, que jamais elle ne se plierait à ses effrayants caprices, elle voulut le supplier de la détacher et de la laisser retourner à Londres.

Mais elle ne put articuler un mot. Sous le regard fixe de Cobden, elle était comme privée de toute volonté et, malgré elle, elle se leva sans

résistance, lorsque Jeffrey Cobden tira sur sa laisse pour la forcer à se mettre debout…

— Voilà, c'est bien ! Tu es très douée. C'est cela ! Lève tes bras plus haut, il faut que ton mouvement soit plus ample, qu'il ait plus de puissance aussi.

Depuis combien de temps Vanessa tournait-elle ainsi en rond dans la pièce, au bout de la laisse que tenait Cobden d'une main souple et ferme à la fois ? Elle aurait été incapable de le dire. Peu à peu, elle perdait la notion du temps, uniquement préoccupée à marcher comme Cobden le lui enseignait : en levant haut les genoux et en reposant les pieds bien à plat sur le sol.

Et puis, surtout, il y avait ces clochettes que Cobden avait fixées à ses chevilles. Elles sonnaient sur deux tons, suivant que la marche était rapide ou lente. Et petit à petit, l'esprit de la jeune femme se laissait envahir par ces tintinnabulements, tantôt criards, tantôt plus sourds…

Maintenant, Cobden ne parlait plus. De nouveau, le silence prenait possession de la « chambre d'amour ». Parfois, pour rectifier un geste de la jeune femme, il s'approchait d'elle et posait sa main à la base de son cou, pour qu'elle se cambre davantage. Ou bien, il tirait légèrement sur la laisse pour lui faire comprendre qu'elle devait marcher plus vite. Ou encore, il glissait doucement ses doigts sous ses cuisses, afin qu'elle lève plus haut ses genoux.

Au fil du temps, Vanessa guettait ces attouchements, elle les attendait comme une délivrance. Ses nerfs à fleur de peau, le moindre contact la faisait frissonner. Lorsque Cobden plaqua ses deux paumes contre sa somptueuse poitrine, Vanessa ne put s'empêcher d'émettre un bruit de gorge rauque, une sorte de plainte semblable à celle du faucon qui avait présidé à leur dîner de la veille.

— Tu es une bonne femelle, murmura Cobden, le souffle court. Ton maître est content de toi et il va te donner la récompense que tu mérites.

Lorsque les mains de l'homme descendirent le long de son ventre plat, Vanessa retint sa respiration, uniquement attentive à cette caresse qu'elle espérait depuis des heures. Les doigts nerveux de Cobden atteignirent la fourrure soyeuse de la jeune femme et en écartèrent les intimes replis. Sans aucun effort. Vanessa était humide et ouverte, prête à recevoir le mâle. Elle rejeta la tête en arrière en sentant cette main la fouiller au plus profond

d'elle-même. À l'instant où le plaisir s'emparait d'elle, Vanessa se dit, dans son cerveau embrumé, que la prochaine fois, elle s'appliquerait davantage à l'exercice pour que son maître soit content et que la caresse soit encore plus profonde.

Le plaisir offert par Cobden coupa littéralement les jambes à Vanessa. Pourtant, son maître ne lui laissa aucun instant de répit.

— Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, mon bel oiseau. Le moment du repos n'est pas encore venu, lui dit-il d'une voix tranchante.

Comme une automate, Vanessa se remit à marcher en rond dans la pièce, au rythme obsédant des clochettes fixées à ses chevilles. À intervalles réguliers, elle poussait de petits gémissements craintifs et tendait ses mains en avant à la recherche de Cobden qui continuait de la diriger avec la laisse, sans prononcer une parole.

Au bout de quelques minutes, il lui fit signe de s'arrêter et s'approcha d'elle.

— Maintenant, lui dit-il d'une voix rauque, c'est toi qui vas donner du plaisir à ton maître !

Docile, Vanessa sentit que Cobden lui prenait la main et la dirigeait vers le bas de son corps. Avec un gémissement de désir, elle referma ses doigts autour du membre dressé que Cobden avait sorti de son pantalon. D'un geste souple du poignet, elle se mit à le masturber lentement. Vanessa prenait un plaisir presque physique à caresser ce sexe dur qu'elle ne pouvait voir. Les halètements de plus en plus intenses <le Cobden lui prouvaient qu'il était au bord de l'éjaculation.

Vanessa se dit qu'elle allait recueillir son sperme dans sa main et elle en ressentit un trouble intense.

Mais elle se trompait. Brusquement, Cobden arracha sa main de son sexe qui continua d'osciller dans le vide, au bord du plaisir. Par des attouchements précis, il fit comprendre à Vanessa, frustrée qu'on lui ait retiré le membre dur, qu'elle devait plier son corps vers l'avant et agiter ses bras repliés, comme si elle allait s'envoler.

Docilement, la jeune femme exécuta ce que Cobden lui demandait et attendit, vibrante de désir. Elle ne put retenir un cri de gorge lorsqu'elle sentit le sexe de l'homme venir se frotter contre sa féminité impatiente.

D'instinct elle se cambra encore davantage en sentant le pieu de chair commencer de pénétrer son intimité brûlante.

Vanessa n'en pouvait plus de désir inassouvi : le sexe de Cobden entrait en elle avec une lenteur désespérante, millimètre par millimètre. Vanessa voulait s'ouvrir encore plus pour aspirer ce membre récalcitrant. Enfin, d'une seule poussée, Cobden acheva de prendre possession de son ventre, lui arrachant un feulement de plaisir.

Il se mit à la besogner à grands coups de reins. À mesure que son plaisir approchait, Cobden se mit à pousser des cris à la fois sauvages et doux qui portèrent l'excitation de Vanessa à son comble. Achevant de perdre la tête, elle agita ses bras encore plus vite, libérant elle aussi les cris qui l'étouffaient, pour se mettre à l'unisson du mâle qui la couvrait.

Lorsque sur son ultime coup de reins, il se déversa en elle, elle accueillit les jets de sperme qui lui inondaient le ventre comme une délivrance inespérée. Puis, lourdement, elle s'écroula sur le sol, les jambes brisées, à demi-inconsciente.

Quand Vanessa reprit ses esprits, elle était de nouveau seule et aveuglée par le chaperon. Mais le souvenir de cette étreinte l'emplissait d'un bonheur qu'elle n'avait jamais connu auparavant.

Avant de sortir de la « chambre d'amour », Cobden avait rattaché la laisse au perchoir. Alors, dans les brumes qui encombraient son cerveau, Vanessa se dit qu'elle devait faire plaisir à son maître, si elle voulait encore connaître une extase aussi parfaite.

Avec des gestes de somnambule, elle se leva et se remit à tourner en rond, uniquement guidée par la musique lancinante des clochettes…

Vanessa marchait, s'appliquant à bien assimiler l'allure de l'oiseau de proie, comme Cobden la lui avait enseignée. Soudain, elle sentit qu'il était là, tout près d'elle. Elle ne l'avait pas entendu, mais son instinct lui disait qu'il était là, lui : son maître.

Prise d'un fol espoir, Vanessa se mit à tourner dans la pièce de façon désordonnée pour aller à sa rencontre. Tournoyant en tous sens, butant contre les murs, elle finit par tomber lourdement sur le sol rugueux. Les mains entravées par la laisse, Vanessa faisait de vains efforts pour se

relever, poussant de petits cris plaintifs pour inciter Cobden à venir l'aider. Mais quand elle put enfin se mettre sur ses genoux, elle comprit que son maître était reparti. Sans lui porter secours.

Vanessa était de nouveau sur ses pieds, tournant inlassablement en rond, lorsque Cobden revint. Toujours sans prononcer une parole, il tira d'un coup sec sur la laisse pour que la jeune femme s'immobilise.

Après lui avoir doucement flatté l'encolure et caressé les épaules, il approcha de ses lèvres le bol que Vanessa connaissait déjà, empli d'eau fraîche. Puis, quand la jeune femme eut vidé le récipient, elle sentit que l'on approchait de son visage, tout contre son nez et sa bouche, une masse de chair tiède. Avec un frémissement des narines qu'elle ne put contenir, Vanessa respira avidement l'odeur forte du sang qui se dégageait de la viande.

Ce parfum entêtant réveilla douloureusement son appétit, mais aussitôt, Cobden fit disparaître cette chair et l'odeur disparut brutalement.

Vanessa sentit la main de l'homme effleurer son cou et sa gorge à petits gestes furtifs. C'était à peine une caresse humaine, plutôt le chatouillis d'une plume. La main la quitta pour descendre se poser dans le bas de son dos, puis au creux de ses genoux, avant de remonter caresser la saignée de ses bras.

Ces attouchements furtifs rendaient Vanessa littéralement folle de désir, lui faisant découvrir sur son propre corps des zones érogènes dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. La main de Cobden descendit à nouveau vers ses reins et Vanessa tendit vers lui sa croupe offerte.

Elle sentit que Cobden s'agrippait à ses hanches, enfonçant ses ongles dans la chair élastique. Le sexe raide la pénétra d'une seule poussée et la jeune femme l'accueillit avec de petits cris perçants. Malgré elle, elle se mit à battre des bras, mimant le plaisir de l'oiseau femelle.

Vanessa grogna de frustration lorsqu'elle sentit le membre palpitant quitter son ventre. Mais aussitôt, une douleur fulgurante lui déchira les reins : Cobden venait de la sodomiser sans ménagement. Vanessa eut, l'espace d'une seconde, l'idée de se soustraire à cette brûlure, mais aussitôt, elle s'abandonna encore plus complètement : cette souffrance aussi était un délice, puisqu'elle venait de son maître…

Cobden jouit rapidement dans les reins de son esclave et se retira aussitôt. Il lui passa la main dans les cheveux :

— Vanessa, mon bel oiseau, murmura-t-il d'une voix apaisée, tu me combles au-delà de mes espérances. Je t'ai cherchée longtemps, tu sais, mais cela valait la peine d'attendre. Tu es parfaite, la plus belle femme-faucon dont j'aie jamais osé rêver. Désormais, tu es toute à moi et nous ne nous quitterons plus jamais, je te le promets. Cette chambre sera la tienne jusqu'à la fin de tes jours !

Doucement, Cobden guida Vanessa jusqu'au lit et la força à s'y allonger. Puis, après avoir une dernière fois caressé tendrement ses épaules, il sortit de la pièce en silence.

Vanessa se retrouva seule dans le noir. Elle ne sentait même plus la faim. Les marches en rond, le bruit infernal des clochettes, les étreintes que lui avait imposées Cobden et qui l'avaient fait jouir avec une force incroyable : tout cela se brouillait dans son esprit qui tentait encore de lutter pour sortir de ce cauchemar.

Un instant, Vanessa se dit que Cobden l'avait certainement droguée pour abuser d'elle plus facilement. Et soudain, sa raison cessa de fonctionner et Vanessa sombra dans un sommeil aussi profond que la mort.

CHAPITRE VI



— Allons, Mémé, redescends sur terre ! Après tout, ce n’est jamais qu’un hôtel comme un autre.

Effectivement, l’*Hôtel Scotland,* non loin de Hyde Park, où Corentin et Brichot étaient descendus sitôt leur arrivée à Londres, n’avait rien de véritablement extraordinaire. Mais pour l’inspecteur principal Aimé Brichot, il était paré d’une vertu irremplaçable : il était situé en plein cœur de Londres. Ce qui, pour un anglophile passionné comme lui, le classait nettement au-dessus de tous les palais des mille et une nuits !

Sa rêverie extasiée fut de nouveau interrompue par Boris qui lui posa la main sur l’épaule et lui désigna du menton l’entrée du bar où ils se trouvaient :

— Je te parie n’importe quoi contre ce que tu veux que le grand moustachu en imperméable qui vient d’entrer est l’homme que nous attendons.

Comme pour donner raison à Boris, l’homme en question se dirigea vers leur table, après avoir jeté un rapide coup d’œil dans la salle. Lorsqu’il fut devant eux, il inclina légèrement le buste en avant :

— Inspecteur Corentin ? Inspecteur Brichot ? Je suis le sergent Wilkins, de Scotland Yard, à votre service.

Boris se leva pour accueillir son homologue britannique et fit un signe discret au barman. Dès leur arrivée à Londres, en début d’après-midi, Boris et Aimé avaient immédiatement contacté la police anglaise. Le sergent Wilkins était absent. Il avait téléphoné à Boris dès son retour et lui avait fixé rendez-vous au bar de leur hôtel, vers 21 heures.

Dès que le barman eut déposé un whisky sans glace devant l’homme de Scotland Yard, Boris attaqua dans le vif du sujet :

— Vous êtes, je présume, au courant des motifs de notre visite à Londres, commença-t-il.

— Bien sûr, répondit aussitôt Wilkins. D’ailleurs, en attendant votre arrivée, nous ne sommes pas restés inactifs.

— Vous avez appris des choses intéressantes ?

— Oui et non, soupira l’Anglais. D’après nos vérifications, Mlle Vanessa Moret a bien débarqué à Heathrow, mardi dernier en fin d’après-midi. Elle venait de Lyon. Malheureusement, les premières recherches effectuées à Londres auprès de nos indicateurs habituels n’ont rien donné.

Corentin et Brichot se regardèrent, sans pouvoir masquer leur désappointement.

— Mais vous savez, Londres est une grande ville, tenta de les rassurer Wilkins. Et nous n’avons pas dit notre dernier mot. Cependant…

Une petite lumière rouge s’alluma dans le cerveau de Boris. Visiblement, quelque chose contrariait le policier anglais, quelque chose qu’il avait du mal à exprimer.

— Vous disiez, Sergent ? reprit-il d’une voix tranquille.

— Cependant, il y a une chose que je ne comprends pas, c’est ce qui vous pousse à vous intéresser à Mme Jenny Helder. J’avoue que je ne vois pas bien le rapport…

Calmement, Boris lui expliqua que, d’après leurs informations, « Vanessa Moret pourrait être venue à Londres à la demande de Jenny Helder. Sans toutefois préciser comment ils avaient eu ce tuyau : on a beau coopérer, ce n’est pas une raison pour se dévoiler entièrement…

— Oui, je comprends, fit Wilkins d’une voix embarrassée. Seulement, voyez-vous, Mme Helder possède… Comment dire ?… Un certain nombre de relations… Il serait ennuyeux de l’inquiéter pour des peccadilles…

— Voulez-vous dire par hasard que Mme Helder est intouchable ? demanda Boris avec un peu d’ironie.

— Non, non, bien sûr, se hâta de répondre le sergent. Mais enfin, avant de s’en prendre à elle, il vaudrait mieux être sûr de notre coup.

Boris voyait très bien ! Il se tourna vers Brichot qui, lui aussi, avait parfaitement compris à quelle genre de femme ils avaient affaire.

— Néanmoins, reprit Boris d’une voix onctueuse, vous accepteriez peut-être de nous conduire auprès de cette Mme Helder afin que nous puissions avoir un entretien avec elle ?

L’homme de Scotland Yard hésita imperceptiblement, puis dit :

— Oui, cela est possible… À titre privé ! Je vous rappelle que nous n’avons aucun motif officiel d’inquiéter Jenny Helder.

Boris retint un soupir exaspéré : le sergent Wilkins avait beau avoir les apparences d’un parfait gentleman, courtois et bien élevé, il n’en demeurait pas moins qu’il entendait rester maître du jeu. En tout état de cause, il

n’était pas du tout décidé à se mouiller pour aider deux policiers français. Ce qui ne faisait pas du tout les affaires de la Brigade Mondaine.

On se serait cru à Pigalle. Des néons clignotants, aux couleurs criardes, se succédaient sans interruption, faisant ressembler le quartier à un gigantesque incendie multicolore. C’était Soho, le quartier chaud de Londres, avec ses boîtes, ses cinémas, ses sex-shops, sans oublier l’inévitable cortège de putes attendant le client éventuel.

Au volant de sa Rover 2600, le sergent Wilkins conduisait lentement. Peu à peu, à mesure qu’ils avançaient, Boris comprenait mieux les hésitations de l’Anglais au sujet de Jenny Helder : la moitié des établissements devant lesquels ils passaient lui appartenaient ! À la longue, l’énumération du sergent finissait par prendre les allures du célèbre inventaire de Prévert :

— Ce cinéma, sur votre droite, appartient à Mme Helder… Ce bar aussi est à elle, ainsi que les deux boîtes que vous voyez là-bas…

Par expérience, Boris savait qu’on ne peut posséder tranquillement autant de lieux de plaisir sans avoir de très solides « amitiés ». L’envergure du personnage inquiétait Boris : Jenny Helder ne devait pas être du genre à se laisser facilement impressionner. Ce qui n’allait pas leur rendre la tâche aisée.

Wilkins arrêta en douceur sa voiture, le long du trottoir de Shaftesbury Avenue, en bordure du quartier de Soho. Boris sortit le premier de la Rover. Ils étaient garés devant un pub d’apparence assez banale et Corentin crut un instant que le sergent s’était trompé d’endroit.

Mais sans hésiter, celui-ci les entraîna à l’intérieur. Les consommateurs étaient assez nombreux, certains attablés devant leur verre, d’autres simplement accoudés au bar. Dès qu’il vit entrer le sergent Wilkins, le barman lui adressa un petit signe respectueux.

— Notre ami est en terrain de connaissance, songea Boris.

Sans plus s’attarder, l’homme de Scotland Yard les entraîna vers un escalier de bois. À l’étage, le spectacle était différent : la salle était

beaucoup plus chic, du genre « club privé » et l'on sentait, à l'habillement des clients et au feutré de leurs conversations, que le commun des mortels n'y était pas systématiquement admis.

Brichot dévorait le spectacle des yeux. Pour lui, cet endroit cossu et presque silencieux était le symbole de l'art de vivre britannique !

Sa rêverie fut interrompue par Wilkins qui entraîna les deux inspecteurs vers une salle contiguë. En y entrant, Boris se dit que cette fois, ils étaient au cœur du « sanctuaire » : l'endroit où ils se trouvaient était une véritable salle de jeux dans le sens le plus classique du terme. Ici, comble de raffinement, on ne buvait que du champagne qui coulait à flots aussi impétueux que l'argent sur les tables de jeux et autour des roulettes.

Wilkins saisit le coude de Corentin et lui désigna un coin de la salle :

— Voici Mme Helder » souffla-t-il, avec beaucoup de respect dans la voix.

Boris regarda dans la direction que lui indiquait l'Anglais et vit une femme d'une quarantaine d'années, aux formes pleines et aux cheveux blonds cendrés. Elle aurait pu être très belle s'il ne s'était dégagé de ses traits une dureté impressionnante.

— Une maîtresse femme, chuchota Brichot dont les pensées avaient suivi le cours de celles de sa flèche.

Boris ne répondit pas. Il observait Wilkins et il était stupéfait par son attitude. Au lieu d'aller franchement vers Jenny Helder pour lui exposer le motif de sa présence chez elle, le sergent attendait sagement, debout contre le mur, que la propriétaire des lieux daigne s'apercevoir qu'il était là ! Celle-ci était debout derrière l'un de ses croupiers et s'absorbait dans la contemplation de la petite boule qui tournait à l'intérieur de la roulette. Enfin, la bille s'immobilisa et Jenny Helder releva la tête dans la direction des trois inspecteurs.

Dès qu'elle aperçut Wilkins, elle esquissa un sourire et courba légèrement la tête en signe de politesse. Comme s'il n'attendait que ce signal, Wilkins se dirigea vers elle d'un pas empressé.

— J'ai l'impression que notre sergent n'a aucune envie de tracasser cette pauvre Mme Helder, fit Brichot, sarcastique.

— Tu as raison, Mémé, je crois qu'il ne faut pas nous attendre à des prouesses de sa part.

Déjà, le policier anglais revenait vers eux, arborant un sourire réjoui.

— Mme Helder accepte de vous recevoir dans quelques instants, dit-il d'un ton satisfait. Elle en a pour quelques minutes. En attendant, elle vous prie d'accepter une coupe de champagne.

Boris avait du mal à réprimer son agacement, face à l'obséquiosité de Wilkins. En quinze ans de bons et loyaux services à la Brigade Mondaine, l'inspecteur divisionnaire Corentin n'avait jamais eu l'habitude d'être traité comme un domestique ! Mais pour l'heure, ils étaient en pays étranger et il valait mieux faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Un maître d'hôtel s'approcha d'eux et les invita à le suivre jusqu'à une petite table un peu en retrait. Lorsqu'ils s'installèrent, la bouteille de Dom Pérignon les attendait dans son seau à champagne : Jenny Helder ne faisait pas les choses à moitié…

Pour tromper sa mauvaise humeur, Boris s'absorba dans la contemplation de la jeune croupière qui leur tournait le dos. Elle était vêtue d'une robe en lamé noir qui la moulait comme un fourreau. Visiblement, elle ne portait ni slip ni soutien-gorge. Boris se dit qu'il serait bien allé faire un doigt de cour à cette croupe rebondie, presque mutine, et chuchoter des propositions malhonnêtes dans cette oreille finement ourlée que masquait en partie une abondante chevelure rousse.

Mais il était en service commandé et c'est Jenny Helder qu'il était venu voir. En soupirant, il se versa une seconde coupe de champagne.

— Eh bien, Messieurs, que puis-je pour votre service ?

Jenny Helder croisa ses jambes en faisant crisser la soie de ses bas. Elle avait introduit Corentin et Brichot dans son somptueux bureau, quelques instants auparavant. Visiblement, elle semblait très à son aise. Un brin charmeuse, même. Le sergent Wilkins avait préféré attendre dans la salle de jeux.

« Une façon comme une autre de nous montrer que tout ceci ne le concerne pas », avait songé Boris, un peu amer.

Il attendit que Jenny Helder ait allumé sa cigarette avant de répondre à sa question :

— Nous venons de Paris, au sujet d'une jeune femme, nommée Vanessa Moret, attaqua Boris. D'après ce que nous savons, c'est vous qui avez

demandé à Carole Bollard de la faire venir à Londres…

Jenny Helder souffla un nuage de fumée bleutée qu'elle dissipa d'un léger revers de main.

— Effectivement, c'est moi, dit-elle, d'une voix grave. Mais je crains de ne pouvoir vous être que d'une piètre utilité : je n'ai même pas vu cette… Vanessa.

— Mais comment se fait-il alors, que vous l'ayez fait venir ici ? interrompit Brichot.

— C'est un client à moi qui voulait la rencontrer, elle et personne d'autre. Je n'ai fait que transmettre à Mlle Moret un rendez-vous par téléphone. Après je me suis désintéressée de la question. De toute façon je n'ai absolument rien à cacher à la police… même française, ajouta-t-elle avec un sourire charmeur. Mais dites-moi, si ce n'est pas indiscret, pourquoi la recherchez-vous ?

Boris se fendit d'un sourire angélique :

— Oh, rassurez-vous, rien de grave, dit-il d'une voix apaisante. En fait, nous ne la recherchons pas vraiment. Nous aimerions simplement lui poser quelques questions. C'est juste pour cela que nous souhaiterions la rencontrer rapidement. Si vous nous disiez qui elle est venue rencontrer à Londres, vous nous faciliteriez grandement la tâche, madame Helder.

Jenny fit semblant d'hésiter une seconde :

— Vous comprenez, dit-elle d'une voix faussement ennuyée, je n'ai pas l'habitude de dévoiler l'identité de mes bons clients.

Boris ne répondit rien, se contentant de fixer Jenny Helder droit dans les yeux. Au bout de quelques secondes, celle-ci sourit :

— Ecoutez, pour vous prouver ma bonne foi, je vais vous le dire. Il s'agit d'un certain Arthur Ashford. Il a vu une photo de Vanessa et aussitôt il a ressenti un véritable coup de foudre. Il m'a suppliée de lui arranger un rendez-vous le plus vite possible. Ce que j'ai fait.

Boris jeta un coup d'œil discret vers son coéquipier. Ils s'étaient compris : le conte de fées que leur servait Jenny Helder était édifiant, mais il ne devait recouvrir qu'une mince partie de la vérité.

Comme si elle avait senti la réticence des deux inspecteurs, Jenny Helder se pencha vers Boris :

— Ecoutez, pour dissiper tout malentendu entre nous, je vais appeler Ashford tout de suite et nous lui demanderons des nouvelles de mademoiselle Moret.

Sans attendre de réponse, elle composa immédiatement le numéro. Boris l'observait avec attention : grâce à sa fantastique mémoire, il était sûr de retenir les sept chiffres !

— Oui, bonjour, Jennifer Helder à l'appareil. Je voudrais parler à monsieur Ashford, s'il vous plaît. J'ai à côté de moi deux policiers français qui souhaiteraient le voir… Ah bien… Oui, je vois… Je vous remercie.

Jenny Helder raccrocha et releva la tête vers les deux inspecteurs :

— Je suis désolée, Messieurs, mais M. Ashford n'est pas chez lui pour le moment.

Coincés, Boris et son coéquipier n'avaient plus aucune raison de s'attarder dans ce bureau. Ils prirent congé de Jenny Helder, plus souriante que jamais, et sortirent du bureau, dépités. Wilkins les attendait à la même place.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-il avec empressement.

— On ne peut mieux, grommela Boris.

— Vous voyez, je vous l'avais dit : Mme Helder n'a rien à voir là-dedans !

Sans prendre la peine de répondre, Boris passa devant le sergent et sortit à grandes enjambées.

CHAPITRE VII



La Rover du sergent Wilkins retraversait en sens inverse le quartier chaud de Soho. À mesure que l’heure avançait, les rues se peuplaient de plus en plus. Une foule bigarrée, des hommes en majorité, venus là se donner l’illusion de la luxure.

Boris Corentin, morose, regardait défiler les façades violemment éclairées, se disant que, quel que soit le pays dans lequel on se trouvait, les quartiers de plaisir se ressemblaient tous.

Depuis le départ de chez Jenny Helder, il n’avait pas desserré les dents, remâchant sa déconvenue. Leur entrevue avec la maquerelle de luxe était un échec. Enfin presque. Et l’attitude faussement coopérative du policier anglais lui disait clairement qu’ils s’étaient attaqués à un gros morceau. Ceci sans aucun des recours que les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine auraient eu s’ils avaient opéré à Paris.

— Je suis sûr que Mme Helder s’est montrée très coopérative, dit soudain Wilkins, rompant ce silence pesant.

— Si on veut, grommela Boris, sans faire d’effort excessif pour paraître aimable.

— Que vous a-t-elle dit, au juste ?

Boris esquissa un vague geste de la main et laissa passer quelques secondes avant de répondre. Il n’avait guère envie de mettre le policier anglais dans la confidence, mais d’un autre côté, il valait mieux se concilier ses bonnes grâces. On ne sait jamais.

— Elle m’a expliqué qu’elle n’avait pas vu la jeune femme que nous recherchons. Qu’elle avait juste servi d’intermédiaire pour l’un de ses clients.

— J’en étais sûr, fit le sergent d’un air satisfait.

Boris réprima un mouvement d’humeur. Il brûlait de dire son fait à Wilkins, mais il se retint : il avait encore besoin de ses services.

— Dites-moi, Sergent, fit-il d’une voix dégagée, pourriez-vous nous fournir rapidement tous les renseignements possibles sur un certain Arthur Ashford ?

— Bien sûr, répondit Wilkins avec empressement, je vais m’en occuper dès demain matin.

Arrivé à proximité de *l’Hôtel Scotland,* Wilkins rompit de nouveau le silence.

— Est-ce que je peux vous offrir un verre ? demanda-t-il.

— Non merci, vous êtes gentil, répondit Boris en réussissant à s’extirper un sourire. Nous sommes assez fatigués et la journée de demain risque d’être longue.

— Comme vous voudrez, fit Wilkins, visiblement soulagé de se débarrasser à bon compte de ses encombrants Français. Ce sera pour une autre fois, ajouta-t-il en stoppant la voiture devant l’hôtel.

— C’est cela : une autre fois, fit Boris avec un rien d’ironie dans la voix. Bonne nuit, Sergent !

— Alors, Mémé, que penses-tu de tout cela ?

— Je pense que ce whisky est excellent et que l’Angleterre est vraiment un grand pays.

— Allons, Mémé, sois sérieux, fit Boris en riant, je te parle de notre entrevue avec Jenny Helder.

— Eh bien, je crois que la seule chose à faire pour le moment est d’essayer de retrouver cet Arthur Ashford. Mais cela ne va pas être facile car…

— Cela va être enfantin au contraire, coupa Boris, car le numéro de M. Ashford, il est là, dit-il en se frappant le front du plat de la main.

— C’est vrai, j’oubliais la prodigieuse mémoire de l’inspecteur Corentin, ironisa Brichot.

Sans se donner la peine de répondre, Corentin se saisit de l’annuaire qui traînait au bout du bar et l’ouvrit à la lettre A.

Il ne put retenir un petit sourire de triomphe :

— Moque-toi de ma mémoire, dit-il, en attendant il y a bien un Ashford Arthur correspondant au numéro que j'ai retenu !

— Et où habite ce monsieur ? demanda Brichot, redevenu sérieux.

— À Southwark, de l'autre côté de la Tamise.

— Et je suppose que tu vas m'y entraîner sans même me laisser le temps de finir mon verre ?

— Gagné, Mémé !

Boris et Aimé n'eurent aucun mal à trouver un taxi : au moment où ils sortaient de leur hôtel, un *cab*[4] était en train de déposer un jeune couple croulant sous les bagages. À voir leur sourire extasié et leurs regards énamourés, ce devaient être des « just married ». Brichot, tout attendri, les regarda s'engouffrer dans le hall de l'hôtel.

— Alors, Mémé, tu viens ? le héla Boris, déjà installé dans le taxi.

Après avoir traversé la Tamise, le taxi s'immobilisa sur les ordres de Boris, dans une petite rue tranquille, située non loin du fleuve.

— Mémé, tu vas m'attendre ici, je vais aller jeter un coup d'œil à la maison de ce cher Ashford.

D'un pas souple, Boris sauta du taxi et se dirigea vers le numéro 12 de la rue. Arrivé à quelques mètres de la maison à un étage, Boris put lire la plaque de cuivre qui était apposée près de la porte : « Arthur Ashford – Import-Export ».

Il n'eut pas le loisir de s'approcher davantage : il n'était plus qu'à deux pas de la porte lorsqu'il entendit une clé tourner dans la serrure. De l'intérieur. Boris n'eut que le temps de se dissimuler dans l'ombre de l'entrée voisine, avant de voir sortir un homme, petit et assez maigre, apparemment, et qui portait une valise à la main.

— Arthur Ashford, se dit Boris, avec une sorte de certitude instinctive.

Le présumé Ashford regarda soigneusement à droite et à gauche avant de filer à pas pressés vers une voiture de l'autre côté de la rue. Intérieurement, Boris se félicita d'avoir fait stopper le taxi un peu plus loin. Le problème c'est que, si cela leur évitait de se faire repérer par Ashford, ils risquaient du

même coup de le perdre. En effet, l'homme à la valise venait de démarrer en trombe et tournait déjà le coin de la rue.

Boris n'eut même pas le temps de pester contre la malchance : Brichot qui avait vu l'homme partir, avait aussitôt ordonné au chauffeur de taxi de démarrer. Boris sauta dans la voiture en marche et commanda au conducteur de suivre la voiture qui venait de disparaître. Celui-ci, en bon Britannique, ne s'autorisa aucun commentaire…

Ils n'eurent aucun mal à repérer la voiture d'Ashford et à la suivre à bonne distance.

— On dirait qu'il se dirige vers le sud, murmura Brichot. Si mon sens de l'orientation est bon.

— Je crois que tu as raison, répondit Corentin. Espérons qu'il ne va pas nous entraîner trop loin.

Pourtant, Ashford ne semblait pas décidé à stopper sa course. Bientôt, les lumières de la ville devinrent plus rares, les rues plus désertes : ils étaient en train de quitter Londres et roulaient à présent dans la banlieue sud.

Au bout de deux ou trois kilomètres dans des avenues vides et rectilignes, le chauffeur s'arrêta brusquement le long du trottoir. Il se tourna vers Corentin :

— Désolé, Sir, dit-il, d'une voix égale, mais je ne peux pas aller plus loin. Je ne veux pas risquer de tomber en panne sèche dans cette banlieue où toutes les stations sont fermées à cette heure. *Excuse me, Sir.*

Boris poussa un profond soupir : il ne pouvait pas forcer cet homme à continuer. Cette fois encore, leur piste se terminait en cul-de-sac !

La mort dans l'âme, il se pencha vers le chauffeur :

— Ramenez-nous à *l'Hôtel Scotland* », soupira-t-il.

— On va se prendre un dernier verre au bar ? proposa Brichot, après que le taxi les eut déposés devant l'hôtel.

— Mémé, fais attention, répondit Boris d'une voix comiquement sentencieuse : si nous restons quelque temps en Angleterre, tu vas finir par devenir alcoolique !

— Ça te va bien, à toi de me faire la morale, espèce de dépravé ! grommela Brichot en se dirigeant vers le bar presque désert.

— De toute façon, tu as raison, reprit Boris d'un ton subitement las : à part boire, je ne vois pas ce que nous pouvons faire d'autre. Cette enquête ressemble à de l'eau que l'on essaierait de saisir à mains nues.

— Tu crois que le type que nous avons filé était vraiment Ashford ? demanda Brichot en faisant tinter les glaçons contre son verre.

— J'en suis convaincu, répondit Boris. À mon avis, il a été alerté par Jenny Helder après notre départ de chez elle et il a pris le large.

— Et va le retrouver, maintenant, soupira Brichot, gagné par la lassitude de sa flèche. Il ne nous reste plus que le sergent Wilkins. Il peut encore nous aider.

— N'y compte pas trop, Mémé. Tu as vu comme moi l'empressement qu'il mettait à nous faciliter le travail.

— Alors, on fait quoi ?

— Pour le moment, on va se coucher, décida Boris. Mais dès demain, il va falloir s'intéresser sérieusement à cette chère Mme Helder. Et tâcher de découvrir ce qu'elle nous a caché.

Au moment où il allait se lever, Boris sentit une présence à sa droite. Il tourna légèrement la tête pour se trouver nez à nez avec une paire de jambes fuselées et merveilleusement bronzées.

Il leva les yeux et rencontra le regard rieur d'une superbe blonde, le visage constellé de taches de rousseur. Sa respiration faisait se soulever une poitrine menue mais que l'on devinait très ferme et libre de toute entrave, sous le chemisier vert.

— Vous êtes français ? demanda-t-elle avec un épouvantable accent. *Wow, wonderful !* Il y a très longtemps que je ne pas parler votre langage. J'adôôôre la France !

Boris se fendit d'un sourire charmeur :

— Eh bien, voulez-vous prendre un verre avec nous ? Ce sera un excellent moyen de reprendre contact.

La jeune blonde – elle ne devait pas avoir plus de vingt ans – eut une moue désolée :

— Malheureusement, c'est impossible. Je suis à l'hôtel avec *my mother*. Et j'ai dit à elle que je remonter tout de suite.

— Eh bien, dans ce cas, laissez-moi vous raccompagner jusqu'à votre chambre. Les couloirs d'hôtel sont particulièrement dangereux à cette

heure-ci.

Et, avant qu'elle ait pu dire un mot, Boris la saisit par le bras et l'entraîna vers les ascenseurs, sous l'œil réprobateur de Brichot.

À peine la cabine était-elle parvenue au premier étage que la jeune fille avait plaqué son corps élastique contre Boris et qu'elle l'embrassait à en perdre le souffle. Les mouvements ondulatoires de son pubis ne tardèrent pas à produire leur effet, effet dont elle s'assura d'une main câline.

Arrivé au troisième étage, l'Anglaise bloqua posément l'ascenseur et se laissa glisser à genoux. Avec une dextérité louable, elle dégrafa le pantalon de Boris et mit à jour un membre impressionnant de raideur. Avec un petit soupir ravi, elle fit glisser sa bouche autour de la hampe frémissante. Rendu fou d'excitation par l'insolite de la situation, Boris ne tarda pas à sentir au creux de ses reins les picotements annonciateurs d'un plaisir imminent.

Lorsqu'il se déversa dans sa gorge, la jeune fille s'agrippa très fort à ses hanches, comme si l'éjaculation de son partenaire avait suffi à déclencher son propre orgasme.

Elle se releva, le visage aussi innocent que s'il ne s'était rien passé. Tranquillement, elle débloqua les portes et sortit dans le couloir sombre. Au moment où l'ascenseur allait se refermer elle se retourna vers Boris.

— Je m'appelle Fiona, murmura-t-elle avant de disparaître.

Lorsqu'il sortit à son tour de l'ascenseur, au cinquième, Boris, encore essoufflé, se dit que si la gentille Fiona passait tous ses cours de français de cette façon, il n'était pas très étonnant qu'elle eût un accent aussi déplorable…

CHAPITRE VIII



Jennifer Helder écrasa rageusement dans le lourd cendrier de marbre sa cigarette à peine entamée. Elle se frotta les mains l'une contre l'autre, lissa ses cheveux d'un geste machinal et alluma une autre cigarette. Qu'elle éteignit presque aussitôt.

Cette visite des deux policiers français, à son club, ne lui disait rien qui vaille. Ils avaient été très corrects, courtois même, mais Jenny exerçait depuis suffisamment longtemps son métier de maquerelle de haut vol pour savoir que le proverbe « il n'y a pas de fumée sans feu » se vérifiait souvent. Du côté de la police anglaise, elle se sentait tranquille : elle avait assez d'amis « bien placés » pour que Scotland Yard ne lui fasse pas d'ennui. Mais les Français, c'était autre chose…

Jenny se leva du profond canapé de cuir crème où elle s'était laissée tomber et se mit à arpenter le salon à grandes enjambées. Toutes les trente secondes, elle jetait un regard furtif vers le téléphone, obstinément muet. Elle se dirigea vers la chaîne hi-fi, installée dans un angle de la grande pièce, puis se ravisa : elle n'avait même pas envie d'écouter de musique, aussi « cool » soit-elle. Le luxueux appartement de Russell Square était presque totalement plongé dans le silence. Le seul bruit perceptible était celui d'un bain en train de couler dans la pièce voisine. Et même cela suffisait à l'agacer.

Enfin, Jennifer Helder se décida brusquement : d'un pas décidé, elle se dirigea vers le téléphone et décrocha le combiné d'une main ferme.

— Espérons qu'Ashford sera enfin rentré, grommela-t-elle pour elle-même en composant le numéro.

Son espoir fut vite déçu : au bout de la sixième sonnerie, Jenny raccrocha. Sa mauvaise humeur s'était encore accrue : décidément, on ne

pouvait faire confiance à personne. Les amis, c'était bien joli, mais au moindre soupçon de coup dur, ils s'évanouissaient comme par enchantement !

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-elle. Ashford est tellement lâche que mon coup de téléphone de tout à l'heure a dû le terroriser. Et maintenant, il se planque, comme un rat dans son trou ! Il ne se rend donc pas compte, cet imbécile, qu'il risque de mettre la puce à l'oreille de ces maudits flics français ! C'est bien la dernière fois que je…

Jennifer Helder fut interrompue dans son monologue grinçant par la sonnerie du téléphone, qui la fit sursauter. D'un bond, elle fut près de l'appareil et décrocha avec hâte.

— Oui, j'écoute, dit-elle d'une voix un peu trop empressée. Ah, c'est vous, Terry ! Alors, où en êtes-vous ?

Au fur et à mesure que son correspondant parlait, le teint de Jenny pâlissait et ses traits se durcissaient.

— Je m'en doutais, siffla-t-elle avec rage. Cet imbécile a pris peur et il doit se terrer Dieu sait où. Cela fait deux fois que j'essaie de le joindre chez lui. Vous êtes allé jeter un coup d'œil dans les endroits qu'il fréquente habituellement ?… Bon, continuez quand même de chercher, Terry, je vais voir ce que je peux faire de mon côté. Rappelez-moi si vous avez du nouveau. Et quelle que soit l'heure.

Jennifer Helder raccrocha avec brusquerie. Elle resta un long moment immobile, les yeux fixés obstinément sur le téléphone, comme si elle cherchait, par pouvoir hypnotique, à le décider de sonner. Enfin, mue par une soudaine inspiration, elle décrocha de nouveau le combiné et composa un numéro. Elle allait abandonner au bout de la dixième sonnerie, quand une voix masculine se fit entendre à l'autre bout du fil.

— Monsieur Cobden ? demanda Jenny d'une voix rapide.

— Non, Madame, c'est George, son valet de chambre, à l'appareil. Monsieur Cobden est occupé.

— Ecoutez George, il faut absolument que je lui parle, c'est extrêmement important.

— C'est impossible, Madame, répondit le domestique d'un ton respectueux, mais très ferme. Monsieur Cobden m'a bien recommandé de ne le déranger sous aucun prétexte.

— Mais puisque je vous dis que c'est pour une affaire très urgente ! explosa Jenny. Allez le chercher tout de suite !

— Je regrette, Madame…

Ivre de colère, Jennifer comprit qu'elle ne tirerait rien d'autre de ce serviteur buté. Elle raccrocha violemment, et se laissa tomber dans le fauteuil qui se trouvait près d'elle.

Le bruit d'eau avait cessé et l'appartement était plongé dans le silence. Soudain, Jennifer crut entendre comme un frôlement derrière la porte qui débouchait sur le vestibule. Elle se leva et s'approcha à pas silencieux. D'un geste brusque, elle ouvrit le lourd battant… pour découvrir Audrey, sa jolie croupière rousse. La lueur d'affolement qui passa dans les yeux de la jeune femme disait assez clairement qu'elle n'était pas derrière la porte par pur hasard.

Jennifer Helder sentit sa colère se cristalliser instantanément sur la jeune femme. Elle la saisit brutalement par les revers de sa robe de chambre en soie chamarrée et l'attira au centre du salon.

— Et depuis quand écoutes-tu aux portes, petite salope ?, gronda-t-elle.

Sans que rien eût laissé prévoir son geste, elle gifla violemment la jeune femme qui, sous le choc, s'effondra lourdement dans le canapé. Sans prononcer une parole, elle se frotta la joue gauche, écarlate. Par expérience, Audrey savait qu'il valait mieux ne pas répliquer, quand Jenny était dans cet état de fureur. Et puis, sans même qu'elle ose se l'avouer franchement, un peu de brutalité n'avait jamais été pour lui déplaire…

En deux enjambées, Jennifer Helder l'avait rejointe. Ses yeux lançaient des éclairs de fureur. Audrey, avec son air soumis et son regard trouble, tombait à pic pour lui calmer les nerfs.

— Je t'ai déjà dit que tu n'étais rien ici, gronda-t-elle. Tu es mon esclave, tu es là pour obéir, un point c'est tout ! Est-ce bien clair, cette fois ?

Pour ponctuer sa question, Jennifer assena une autre gifle à la jeune femme, qui la renversa sur le canapé où elle était assise. Dans le mouvement, la robe de chambre s'entrouvrit, laissant apparaître un sein ferme, d'un blanc presque laiteux.

Les yeux fixés sur le globe de chair qui semblait la fasciner, Jenny se laissa tomber près d'Audrey et la força à se redresser en la tirant sans ménagement par les cheveux. Sa colère n'était pas encore apaisée, mais elle

se teintait rapidement d'un autre sentiment beaucoup plus trouble qui montait du plus profond d'elle-même.

Pourtant, Jenny parvint à maîtriser le désir qu'elle sentait naître au creux de ses reins. Dans la situation où elle était, elle ne devait rien laisser au hasard.

— Tu te souviens de ces deux hommes qui sont venus ce soir au cercle, avec le sergent Wilkins ? demanda-t-elle à Audrey, d'une voix qu'elle essaya de rendre plus calme.

La jeune femme leva vers sa maîtresse des yeux étonnés :

— Oui… Je crois… Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce qu'ils risquent de revenir, répondit Jenny, et peut-être même de t'interroger… Ce sont des policiers français.

— Des Français ! s'exclama la jolie rousse. Mais que viennent-ils faire à Londres ? Et pourquoi diable s'intéressent-ils à vous ?

— Cela, ma petite, ce sont mes affaires ! Tout ce que je te demande c'est d'être prudente. Et surtout discrète. Moins tu en sauras, mieux cela vaudra. Compris ?

Attirant la tête d'Audrey vers elle, Jenny plongea son regard dans le sien. La lueur de soumission qu'elle y lut acheva de l'exciter. Elle plongea une main impatiente dans le décolleté provocant de la rousse. Elle pinça violemment la pointe entre son pouce et son index.

Audrey se cambra sous la douleur et poussa un sourd gémissement. Mais elle ne put empêcher ses mamelons de s'ériger sous le contact des doigts brûlants de Jennifer.

— Tu aimes ça, hein, petite putain ! dit la maquerelle d'une voix rauque. Tu aimes quand je m'occupe bien de toi !

— Oui… Oh oui, encore, souffla Audrey, à qui le mélange, savamment dosé, de plaisir et de douleur, faisait littéralement perdre la tête.

Se levant brusquement, Jennifer entraîna sans douceur son amie vers sa chambre, contiguë au salon. D'un geste impatient, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête et fit glisser sa culotte de dentelle noire qui vint, comme un papillon se poser sur l'épaisse moquette. Puis, elle s'allongea sur le lit, les jambes pendant à l'extérieur et les cuisses écartelées.

— Viens me faire jouir maintenant, murmura-t-elle d'une voix plus douce. J'en ai tellement besoin !

Docile, Audrey vint s'agenouiller aux pieds de sa maîtresse dont le désir emperlait de rosée la luxuriante toison fauve…

Vanessa émit un roucoulement de bonheur, montant du plus profond de sa gorge. Son maître était là, près d'elle, et malgré elle, elle se sentait envahie par la gratitude. Il venait de la faire boire, apaisant le feu qui dévorait son corps…

Jeffrey Cobden posa délicatement sa main sur la nuque de la jeune femme et la caressa délicatement du bout de ses ongles. Instantanément, Vanessa rejeta la tête en arrière en poussant un petit cri aigu. Elle se mit, sous l'effet du plaisir, à agiter légèrement ses bras, comme les ailes d'un oiseau. De l'oiseau qu'elle était en train de devenir. Rapidement, l'obscurité totale dans laquelle elle était continuellement plongée, la faim qui la tenaillait sans cesse, le plaisir que lui dispensait son maître, tout cela avait progressivement raison de son esprit. Elle ne vivait plus que dans l'attente de celui qui savait si bien la combler.

Jeffrey Cobden poussa un long soupir de satisfaction : enfin, il l'avait trouvée ! Celle qu'il appelait de ses vœux depuis des années, celle qu'il avait si longtemps cherchée en vain, elle était là, à sa merci, roucoulant de plaisir sous ses caresses de plus en plus précises.

Lentement, il fit descendre sa main le long du dos cambré de Vanessa. Il caressa un moment sa croupe ferme et rebondie, dont la peau frémissait au moindre de ses contacts. Brusquement, il plongea ses doigts dans la féminité offerte et ruisselante de désir. À cette intrusion au plus intime d'elle-même, la jeune femme poussa un cri de surprise. Mais elle ne fit rien pour se défendre : même si une petite partie de son cerveau lui disait encore faiblement qu'elle devait réagir, elle ne s'en sentait plus la force. Tout son corps appartenait à cet homme qui savait si bien la faire vibrer.

Jeffrey Cobden eut un sourire triomphal, dans l'ombre : il comprenait que désormais, le processus était irréversible. La jeune prostituée était en train de devenir sa femelle, soumise et docile, et rien ni personne ne pourrait jamais la lui reprendre..

Il plaqua ses deux mains sur le ventre de la jeune femme et remonta lentement, sous la cape, jusqu'à emprisonner ses seins aux pointes douloureusement érigées. Son sexe dur et brûlant venait buter sans cesse

contre la croupe de Vanessa qui se tendait vers lui avec des gémissements de désir. Des gémissements qui n'avaient plus grand-chose d'humain…

D'un seul coup de reins, Jeffrey s'enfonça jusqu'à la garde dans le vagin soyeux. Vanessa poussa un long soupir de désir enfin assouvi. Un soupir de femelle heureuse. Crispant ses mains sur la poitrine ferme, Jeffrey Cobden se mit à aller et venir de plus en plus vite, essayant de retenir le plaisir qu'il sentait monter rapidement de ses reins.

Il ne put se retenir très longtemps. Il éjacula longuement, enfonçant ses ongles sans douceur dans la chair délicate des deux globes marmoréens…

Au bout de quelques instants, sentant glisser son sexe hors du doux fourreau, Jeffrey Cobden fit pivoter la jeune femme et la tint serrée contre lui.

— Tu es une bonne femelle, lui murmura-t-il, d'une voix encore essoufflée par l'amour. Mon bel oiseau, tu es totalement à moi, en mon pouvoir absolu. Tu trouveras le plus grand bonheur dans cette soumission au mâle !

D'un geste précis, Jeffrey Cobden ôta le chaperon qui aveuglait son « faucon ». Le regard de la jeune femme emplit totalement son champ visuel. Il y lut une soumission sans partage, une dépendance pleinement acceptée, rehaussée par un éclat sauvage qui lui fit passer un frisson de bonheur dans la colonne vertébrale.

Sans la quitter des yeux, il se mit à lui caresser les épaules et la nuque, comme s'il lui lissait les plumes. Sous la caresse, Vanessa plaqua son pubis contre le sexe de son « mâle ». Mais Jeffrey Cobden ne pensait plus à l'érotisme : pour que sa femme-faucon soit parfaite, elle avait d'autres choses à apprendre. Beaucoup d'autres choses.

— Ma belle femelle, lui souffla-t-il, d'une voix étrange, tu es très douée pour l'amour, mais cela ne suffit pas ! Je t'apprendrai tout. Je t'enseignerai le plaisir incomparable de la chasse. Grâce à moi, tu connaîtras le suprême bonheur : prendre un être vivant dans tes serres et t'emparer de sa vie. Tu sentiras son souffle s'amenuiser, puis cesser tout à fait…

À mesure qu'il parlait, Jeffrey Cobden était en proie à une agitation grandissante. Ses yeux brillaient d'un éclat dément et ses lèvres se retroussaient sur ses gencives en un sourire meurtrier. Comme s'il s'assimilait lui-même au chasseur de proie. À cette évocation, il sentit son excitation sexuelle renaître. De nouveau, son membre était tendu à se

rompre. Il pesa sur le cou de la jeune femme pour la forcer à s’agenouiller devant lui.

Vanessa contempla un instant, avec une lueur d’adoration dans le regard, le sexe monstrueux qui oscillait devant elle, comme animé d’une vie autonome.

Puis, avec un petit soupir, elle l’engloutit dans sa bouche. D’un coup de reins, Cobden plongea jusqu’au fond de la gorge offerte. Sous l’intrusion brutale, des larmes perlèrent aux yeux de Vanessa. Mais, soumise, elle accueillit avec docilité le membre qui violait ses lèvres.

— Tu verras, mon amour, tu prendras goût à la chasse, dit Cobden, d’une voix entrecoupée de soupirs convulsifs. Tu aimeras le sang, son parfum âcre, sa douce tiédeur. Tu ne pourras plus t’en passer. Tu ne vivras plus que pour sentir son flot se répandre dans ta bouche et te rassasier. Comme tu vas te rassasier de mon sperme. Oh oui, suce-moi bien, je vais te le donner !

Jeffrey Cobden se tut, renversa la tête en arrière et jouit à longs traits dans la bouche soumise. Puis, il releva la jeune femme sans douceur excessive. Un peu de sperme coulait le long de son menton qu’elle ne songeait pas à essuyer.

— Cette fois, tu m’appartiens totalement, cria-t-il d’une voix démente. Je peux faire de toi ce qu’il me plaira !

Jeffrey Cobden ne se maîtrisait plus. Balbutiant des mots sans suite, il enserra le cou gracile de Vanessa et se mit à serrer progressivement.

— À moi… Esclave… Ton souffle m’appartient… Ta vie est à moi… Rien qu’à moi…

Emporté par sa folie, Cobden serrait de plus en plus fort. Le visage de Vanessa vira au violet. Ses yeux étaient exorbités, semblaient prêts à jaillir de sa tête. Pourtant, elle ne se défendait pas. Elle poussait de petits cris étranglés, où se mêlaient la douleur et la frayeur.

Au moment où Cobden sentit le corps de Vanessa se relâcher, il entendit un bruit de moteur tout proche. Instantanément, il reprit ses esprits, comme s’il s’éveillait en sursaut d’un horrible cauchemar.

— Mon Dieu, balbutia-t-il, j’aurais pu la tuer. Qu’est-ce qui m’arrive ?

Déposant le corps de Vanessa évanouie sur l’étroite couche, il se précipita à la meurtrière. À côté d’une voiture dont les phares venaient de

s’éteindre, il vit une petite silhouette, portant une valise. Une silhouette qu’il reconnut aussitôt : citait celle d’Arthur Ashford !

Etouffant un juron, Cobden se précipita dans l’escalier, abandonnant Vanessa, toujours sans connaissance.

CHAPITRE IX



— Entrez ! dit Boris d’une voix un peu trop forte.

Il venait de prendre une douche glacée pour se réveiller et il en avait les oreilles bourdonnantes !

Aimé Brichot fit son entrée dans la chambre de sa flèche, le sourire épanoui, vêtu d’un costume plus britannique que nature. Pour un anglophile comme lui, cette mission était une véritable bénédiction.

— Salut Boris, tu es prêt ? claironna-t-il d’une voix pleine d’entrain.

— Presque, Mémé, presque, répondit Boris. Le problème c’est que je ne sais pas à quoi je suis prêt !

Brichot leva vers lui des yeux agrandis par l’incompréhension et la surprise :

— Je ne saisis pas bien…, hasarda-t-il.

— Allons, Mémé, ce n'est pas à toi que je vais apprendre qu'il est pratiquement impossible de faire quoi que ce soit en Angleterre, un dimanche matin : *Sunday closed,* mon vieux !

Brichot haussa les épaules, légèrement agacé : c'était plus fort que lui, il détestait que l'on critiquât, aussi peu que ce fût, le royaume de sa très Gracieuse Majesté !

— Tu ne crois pas que tu exagères tout de même un brin ? bougonna-t-il, en arpentant la chambre.

— Allons, Mémé, ne boude pas, fit Boris en riant. Je disais cela pour blaguer… Il n'empêche que j'ai un mauvais pressentiment, ajouta-t-il en redevenant sérieux.

— Ah oui ? Et lequel ?

— J'ai l'impression que Vanessa Moret est en danger…

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Rien de précis. Mais j'ai de « mauvaises vibrations », comme disent tes filles.

Brichot resta silencieux un instant. En quinze ans de collaboration étroite, il avait appris à ne jamais négliger les intuitions de Corentin qui semblait jouir d'un étonnant sixième sens. Un sens destiné à renifler les coups fourrés.

— On peut toujours essayer de joindre Scotland Yard, suggéra Aimé. Ils ne sont tout de même pas fermé le dimanche, eux !

— Essayons, soupira Boris.

Il décrocha le combiné et composa le numéro de la police londonienne. Dès la deuxième sonnerie, quelqu'un répondit, à l'autre bout du fil.

— Je souhaiterais parler au sergent Wilkins, demanda Boris.

Un court silence s'établit, pendant que l'on recherchait le policier qui, la veille, les avait accompagnés de si mauvaise grâce au club de Jennifer Helder.

— Ah bon, fit soudain Boris. Vous savez s'il sera là dans le courant de la journée ?… Oui, je vois… Bien, je vous remercie tout de même. Au revoir.

Boris raccrocha en soupirant :

— Notre ami Wilkins est injoignable avant demain, fit-il à l'adresse de Brichot. Mais il nous a tout de même préparé un dossier sur Arthur

Ashford.

— Alors, on fait quoi ? demanda Aimé.

— Je vais aller consulter ce dossier sur place, au cas où il renfermerait quelque chose d'intéressant. Quant à toi, je suggère que tu ailles te mettre en planque à Russell Square, histoire de voir comment Mme Helder occupe ses dimanches.

— OK, allons-y, fit Brichot. Tu me rejoins là-bas ?

Boris referma le dossier, un peu découragé. Il était bien mince et les pièces qu'il contenait n'avaient rien de sensationnel.

Outre son adresse à Southwark, que Boris connaissait déjà, le dossier d'Arthur Ashford mentionnait qu'il était spécialisé dans le commerce des denrées exotiques. Ce qui, effectivement, n'est pas le métier de tout le monde, mais n'a quand même pas grand-chose d'extraordinaire.

Le seul petit fait intéressant relevé par Corentin était une condamnation dont Ashford avait fait l'objet, plusieurs années auparavant. Il avait eu à payer une lourde amende pour avoir fait entrer clandestinement en Angleterre des oiseaux en provenance des Indes. Malgré l'insistance de la police, Ashford avait refusé de révéler les noms de ses clients britanniques. La surveillance, exercée sur lui par les policiers durant quelques mois, n'avait strictement rien donné.

Là encore, pas de quoi fouetter un chat. Rien en tout cas, qui puisse se rapporter à ce qui intéressait les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine. Pourtant, Boris ne parvenait pas à se dessaisir du dossier. Il avait l'impression, furtive mais tenace, qu'il était en train de passer à côté de quelque chose. Sans parvenir à comprendre quoi.

— Bonjour, cher collègue ! Déjà au travail, un dimanche matin ?

Boris Corentin leva les yeux vers la porte du bureau où on l'avait installé. Le lieutenant Mc Leod s'avançait vers lui la main tendue. C'est lui qui, la veille les avait accueillis, Brichot et lui, à Scotland Yard. Boris se leva pour sacrifier au rite du « shake-hand ».

— Votre enquête progresse ? s'enquit le lieutenant, après s'être assis à califourchon sur une chaise de bois verni.

— Pas aussi vite que je le voudrais, soupira Boris. Pour l'instant, je suis en train de piétiner sur le dossier d'un certain Ashford, Arthur Ashford.

Vous le connaissez ?

Le lieutenant se frotta pensivement le menton :

— Le nom me dit quelque chose, fit-il. Mais du diable si…

— C’est un commerçant, précisa Boris. Spécialisé dans les produits exotiques.

— C’est cela ! s’écria Mc Leod. Cela me revient. Il a été condamné il y a pas mal d’années, non ?

Boris acquiesça et garda le silence pour inviter le lieutenant à poursuivre.

— Le trafic clandestin n’est pas une chose rare, reprit celui-ci. Mais il comporte des risques. D’abord parce que le contrôle sanitaire concernant les animaux est très sévère chez nous…

— Et ensuite ? fit Boris négligemment.

— Ensuite, la raréfaction de certaines espèces, notamment des rapaces, a entraîné la création d’un marché noir extrêmement lucratif. Savez-vous, par exemple, combien certains passionnés sont prêts à payer pour acquérir un gerfaut ou un faucon ?

Boris Corentin eut une moue signifiant qu’il ignorait tout du « cours » clandestin du faucon !

— Un seul oiseau peut aller jusqu’à quarante-cinq mille livres sterling !

Boris fit un calcul mental rapide et retint un sifflement : cela approchait les cinquante millions de centimes !

— À notre connaissance, reprit Mc Leod, Arthur Ashford s’en tenait à un commerce beaucoup plus modeste. Et s’il s’occupait effectivement d’oiseaux, cela ne dépassait guère le perroquet asiatique dont le cours n’a rien à voir avec celui des grands rapaces. Cela étant, il n’est pas impossible qu’il se soit laissé tenter par des opérations plus… lucratives. Mais du diable si je comprends le rapport entre Ashford et votre prostituée disparue !

Boris Corentin, depuis un moment, observait le lieutenant. La quarantaine énergique, le regard clair et le sourire chaleureux : a priori, il inspirait confiance. Boris décida de lui raconter où il en était. Et puis, il pouvait toujours avoir besoin de lui par la suite.

— Arthur Ashford a disparu depuis hier soir, annonça-t-il posément.

Les yeux du lieutenant s’arrondirent de surprise :

— Comment cela, disparu ?

— Disons, si vous préférez, qu'il est introuvable, précisa Boris avec un brin d'ironie. Nous sommes allés voir Mme Helder à son club, hier soir, accompagnés par le sergent Wilkins. Le sergent, qui d'ailleurs n'a pas fait montre d'un zèle débordant à notre égard…

Le lieutenant Mc Leod fit comme s'il n'avait pas entendu cette remarque perfide et Boris poursuivit :

— C'est Mme Helder qui nous a appris que Vanessa Moret lui avait été « commandée » par Arthur Ashford. Elle lui a même téléphoné devant nous, soi-disant pour prendre des nouvelles de Vanessa.

— Et alors, qu'a-t-il dit ?

— Il n'a rien dit, répondit Boris en souriant à demi. Il a simplement fait répondre qu'il n'était pas là.

— Il était peut-être réellement absent, suggéra Mc Leod, assez mollement.

— Impossible, trancha Boris. Nous sommes arrivés un peu plus tard à son domicile de Southwark, juste pour le voir nous filer sous le nez. Et depuis, plus de nouvelles du bonhomme ! *Strange, isn't it ?*

Le lieutenant n'hésita que quelques secondes. Puis il se leva et se dirigea vers la porte du bureau :

— Vous avez raison, dit-il d'une voix ferme, tout cela n'est pas très clair. Je me charge de faire rechercher Ashford. À mon avis, on devrait le retrouver assez vite.

Quand l'homme de Scotland Yard fut sorti de la pièce, Boris resta un long moment immobile. Mais son cerveau, lui, tournait à plein régime. C'est en écoutant le lieutenant lui parler du trafic d'oiseaux que le déclic s'était fait. Grâce à sa fabuleuse mémoire, la carte postale reçue par Carole Bollard, la maquerelle parisienne de Vanessa, lui était soudain passée devant les yeux. Cette carte représentait un marché aux oiseaux exotiques. D'ailleurs, il lui serait facile de le vérifier puisqu'il avait eu la présence d'esprit de subtiliser la carte.

Le problème c'est que Boris Corentin avait beau retourner la question dans tous les sens, il ne voyait pas quel rapport il pouvait exister entre Vanessa et le trafic d'oiseaux.

Et pourtant, quelque chose lui disait que ce rapport n'était pas une simple vue de l'esprit.

En arrivant à Russell Square, Boris repéra immédiatement son coéquipier qui lisait négligemment le *Sunday Mirror* sur un banc de bois, à l'ombre d'un platane.

— Les nouvelles sont bonnes, gentleman ? fit-il en lui tapant sur l'épaule.

— C'est malin, grommela Brichot en sursautant.

— Quoi de neuf ?

— Rien, absolument rien ! Personne n'est sorti, personne n'est entré. Sauf une brave dame d'âge canonique qui a promené son chien durant dix minutes et qui me lorgnait comme si j'allais me précipiter sur son sac à main ! Et toi ?

Boris Corentin mit son coéquipier au courant de sa visite à Scotland Yard. Pourtant, au dernier moment, il se retint de lui parler de son pressentiment concernant les liens entre Vanessa et le trafic des oiseaux : son impression était si ténue, si floue…

— Et maintenant, fit Brichot, quelle est la suite du programme ? On passe la journée sur ce banc ? Dis-le, parce qu'il va falloir que j'aille acheter d'autres journaux si on veut tenir le coup…

Boris allait répondre à la remarque ironique de Brichot, lorsqu'il s'immobilisa : la porte de l'immeuble où habitait Jennifer Helder venait de s'ouvrir.

— Regarde, Mémé, souffla Boris, je crois qu'il y a du nouveau !

La jeune femme qui était en train de sortir du bâtiment marchait à pas pressés. Boris la reconnut instantanément grâce à son opulente chevelure rousse : c'était la croupière dont il avait admiré la-silhouette, la veille, au club de Jennifer Helder !

— Tu restes là, Mémé, tu continues à surveiller l'immeuble. Moi, je vais suivre cette jeune personne. Elle me mènera bien quelque part. On se retrouve à l'hôtel.

— Toujours les mêmes qui ont le beau rôle grogna Brichot en se replongeant dans son journal.

CHAPITRE X



Boris se plaqua dans l’encoignure d’une porte, par simple précaution. La jolie rousse venait de s’immobiliser au milieu du trottoir. Rassuré, Boris la vit sortir une cigarette de son sac à main, l’allumer d’un geste nerveux et reprendre sa marche. À grandes enjambées.

Cela faisait dix bonnes minutes que Boris Corentin suivait la croupière de Jennifer Helder dans les rues de Londres. Ensemble, ils arrivèrent à Regent’s Park dont l’ambiance typiquement londonienne aurait fait la joie de Brichot si c’était lui qui avait assuré la filature. Fanfares traditionnelles, groupes de rock aux connaissances musicales souvent approximatives, vieilles *ladies* dignes et un peu compassées, bandes de punks aux cheveux bariolés, avachis sur les trottoirs : tout cela se croisait, se mêlait sans que personne ne trouve à y redire. La vieille Angleterre côtoyait la nouvelle sans qu’aucune des deux ne s’en offusquât. Tout juste si elles ne se saluaient pas ! Boris se divertissait du spectacle, un spectacle qui n’aurait pu se concevoir nulle part ailleurs qu’en Grande-Bretagne. Mais il ne se divertissait que d’un œil : de l’autre, il continuait de suivre la jeune femme qui arpentait les allées de son même pas pressé. Visiblement, elle était furieuse. Furieuse et humiliée.

Insensiblement, avec toujours Boris sur ses talons, elle s’était éloignée des allées principales. La filature devenait plus délicate : il n’y avait plus qu’eux deux.

Soudain, Boris s'arrêta : à quelque dizaines de mètres devant lui, la jeune femme venait de se faire arrêter par quatre « skinheads ». L'un d'eux l'avait attrapée par la taille et la jolie rousse tentait vainement de se dégager de cette emprise. À pas rapides, Boris s'approcha du petit groupe. En un éclair il venait de se décider : c'était le moment ou jamais d'entrer en contact avec la jeune femme.

— Lâchez-moi, vous me faites mal ! gémissait-elle d'une voix apeurée.

Celui des quatre qui était resté assis à terre rota bruyamment et jeta sa canette de bière vide dans les fourrés.

— Eh bien, ma jolie, on n'est pas contente d'être tombée sur quatre beaux mâles ? Tu sais que j'en connais beaucoup qui seraient vachement contentes d'être à ta place. Pas vrai les mecs ?

Boris vint se planter devant celui qui avait parlé.

— Vous allez laisser cette jeune femme tranquille, immédiatement, dit-il d'une voix glaciale dans son meilleur anglais. Sinon, c'est moi qui vais vous faire un petit câlin !

Immédiatement trois voyous s'approchèrent de lui, l'air menaçant.

— Dis donc, mec, fit le plus âgé des trois. T'as pas compris qu'on avait envie d'être tranquilles avec la demoiselle ? Alors si tu veux pas d'emmerdes, dégage. Et vite !

Il en fallait plus pour impressionner l'inspecteur divisionnaire Corentin ! Vif comme l'éclair, Boris attrapa le bras de celui qui venait de le menacer et le lui retourna dans le dos violemment. Simultanément, il lui balança un coup de genoux sur le côté de la cuisse pour le forcer à tomber à genoux. Avant que le *skinhead* ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, le pied de Boris était appuyé sur sa nuque, plaquant son visage au sol :

— Maintenant, siffla Boris, tu dis à tes copains de déguerpir, sinon je te casse le bras et je t'écrase la gueule !

Comprenant à qui ils avaient affaire, les trois autres filèrent et disparurent au détour de l'allée. Boris relâcha le bras du chef de la bande et lui envoya un coup de pied au bas des reins qui le fit bouler sur plusieurs mètres. Il se releva aussitôt et fila à son tour, sans demander son reste.

Boris se retourna vers la jeune femme et lui adressa un sourire charmeur :

— Ces brutes ne vous ont pas fait trop mal, mademoiselle…

— Sandwick, Audrey Sandwick, répondit-elle d'une voix tremblante. Non, je vous remercie, ça va à peu près. Mais j'ai eu très peur. On ne sait jamais, avec ces types-là.

Venez, dit Boris, saisissant la balle au bond, je vais vous raccompagner. Il vaut mieux être prudent : ils seraient capables de vous suivre si je vous laissais seule. Je m'appelle Boris Corentin, je suis…

— Je sais qui vous êtes, l'interrompit Audrey. Vous êtes l'un de ces deux policiers français qui sont venus voir Mme Helder, hier soir.

Boris ne répondit pas. Après tout, si la jeune croupière était déjà renseignée à son sujet, cela voulait dire que ses liens avec Jenny étaient un peu plus que strictement professionnels. De ce fait, elle pouvait peut-être lui apprendre des choses intéressantes.

Audrey Sandwick semblait à cran. Quand elle avait prononcé le nom de sa patronne, un mauvais sourire s'était dessiné sur ses lèvres, qui n'avait pas échappé à la sagacité de Boris. Depuis quinze ans qu'il traquait les maniaques sexuels, Corentin avait acquis un sixième sens en ce domaine. Et là, il devinait des rapports plus intimes que la normale, entre l'employée et sa patronne. Des rapports qui ne devaient pas être que douceur et volupté…

Tout en remontant vers la sortie du parc, Boris ne cessait de parler à Audrey d'une voix calme et douce. Il connaissait le charme de sa voix grave et profonde, ainsi que le pouvoir qu'elle avait sur les femmes.

Lorsqu'ils atteignirent ensemble la sortie, il se tourna vers elle et lui saisit doucement les épaules :

— Vous habitez loin ? Voulez-vous que je vous raccompagne jusqu'à votre porte ?

Boris lut un instant d'hésitation dans le regard d'Audrey. Mais très vite, ses traits se détendirent imperceptiblement :

— J'habite à Notting Hill Gate. Mais si vous voulez, je peux vous offrir un verre chez moi. Je vous dois bien cela, après tout.

Boris réprima un sourire de triomphe et emboîta le pas à la jeune femme.

Notting Hill gate était situé tout près des puces de Porto Bello. À peine furent-ils entrés dans le petit studio que le téléphone se mit à sonner. Audrey sursauta et regarda l'appareil d'un air apeuré, comme si elle craignait qu'il ne lui sautât à la figure.

Boris était à peu près sûr qu'il s'agissait de Jenny qui voulait s'assurer qu'Audrey était bien rentrée chez elle. Comme pour lui donner raison, la jeune femme s'approcha du téléphone. Mais, se ravisant, elle le laissa sonner et se tourna en souriant vers Boris.

— Je peux vous offrir un whisky ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Boris avait du mal à détacher ses yeux d'Audrey. Elle était vraiment très désirable, avec ses grands yeux verts et sa bouche charnue, naturellement rouge et brillante, sans aucun artifice de maquillage. Le pull de laine blanche, très étroit, moulait sa lourde poitrine avec une précision quasi anatomique. Visiblement, elle ignorait tout de l'usage du soutien-gorge. Et vu comme le pantalon de cuir brun adhérait à sa croupe, le slip ne devait pas non plus être l'une de ses pièces de lingerie favorites !

Boris fit un effort pour s'arracher à sa contemplation :

— Je vous remercie, Audrey, je ne prendrai pas de whisky…

— Vous désirez autre chose, demanda-t-elle, avec un regard trouble, en s'avançant vers lui.

— Oui, vous, répondit simplement Boris en se levant de son fauteuil.

La jeune femme ne parut ni surprise ni choquée de cette réponse. Elle s'avança encore d'un pas et attendit, les bras ballants le long du corps.

Boris n'eut qu'à tendre le bras pour la saisir par la taille et l'attirer contre lui. Elle ne résista pas et son corps ferme et soyeux vint se plaquer contre Boris. Ils échangèrent un long baiser. La jeune femme s'agrippait aux épaules puissantes de Boris avec l'énergie du désespoir. Elle l'embrassait avec une telle violence que leurs dents s'entrechoquaient. C'est elle qui se laissa basculer sur le côté, entraînant Boris dans sa chute. Les deux corps roulèrent sur le lit, enchevêtrés.

Boris sentit le mamelon s'ériger au contact de ses lèvres. Sans ouvrir les yeux, la jeune femme se mit à gémir doucement, en ondulant des hanches. Lentement, Boris laissa sa bouche descendre le long du ventre plat et ferme d'Audrey. Elle eut un petit sursaut de plaisir quand il lui caressa l'intérieur du nombril de la langue. Puis, trouvant qu'il avançait trop lentement, elle prit la tête de son amant entre ses mains et le guida impatiemment, avec des gestes maladroits, vers ses cuisses écartelées…

Cela faisait plus d'une heure que Boris était dans le studio d'Audrey Sandwick. Ils avaient fait l'amour pour la première fois, très vite. La jeune femme semblait animée d'une sorte de fureur. Elle s'accrochait à Boris comme un naufragé à une bouée. Son corps s'était totalement arqué lorsque le membre impressionnant de son amant avait pénétré son ventre. Elle venait au-devant de lui par saccades, avec une telle force que leurs pubis s'entrechoquaient.

Sentant l'orgasme puissant monter de ses reins, elle avait crié :

— Prends-moi plus fort, je t'en prie ! Fais-moi mal, maintenant !

À présent, elle recommençait de haleter, sous les coups de langue experts de Boris. Mais celui-ci sentait que la rage qui l'animait tout à l'heure l'avait quittée. Maintenant, elle faisait l'amour pour le simple plaisir de jouir. Pas pour se venger de quelqu'un…

Sentant qu'elle n'allait pas tarder à prendre son plaisir, Boris releva la tête. Audrey eut un grognement de femelle frustrée, aussitôt suivi d'un long soupir de satisfaction : Boris venait de pénétrer en elle et la martelait de son sexe tendu, à grands coups de reins puissants.

Boris sentit qu'il ne tiendrait pas longtemps à ce rythme. Déjà, les picotements annonciateurs du plaisir imminent lui embrasaient les reins. Il accéléra ses va-et-vient et, dans un ultime sursaut, se déversa longuement dans le ventre offert, tandis que les cris de la jeune femme s'en venaient mourir en une plainte amoureuse.

Boris caressait les superbes cheveux roux de la jolie croupière, blottie contre lui. Maintenant que son désir s'était apaisé, elle culpabilisait, vis-à-vis de sa patronne, Jenny.

— Que va-t-elle dire ? murmura-t-elle d'une voix de petite fille prise en faute. Que va-t-elle penser de moi ? Je n'ai qu'elle, toute ma vie dépend de Jenny.

Boris la rassura de son mieux.

— Tu n'as rien à craindre, dit-il d'une voix douce. Et d'abord, si tu gardes le silence, elle ne saura jamais ce qui s'est passé entre nous.

— Mais tu ne la connais pas, s'exclama Audrey, elle peut être terrible ! Regarde ce qu'elle m'a fait, hier soir.

Audrey écarta les cuisses pour montrer à Boris les traces de coups et de morsures qu'il avait déjà remarquées lorsqu'ils faisaient l'amour.

— Je t'assure que tu n'as rien à craindre de moi, lui dit-il en lui caressant les cheveux. Au contraire. Je ne suis pas venu en Angleterre pour vous causer des ennuis, mais simplement pour retrouver une jeune Française. Peut-être la connais-tu d'ailleurs. Elle s'appelle Vanessa, Vanessa Moret…

La jeune femme fit la moue après avoir réfléchi quelques secondes :

— Non, ce nom-là ne me dit rien…

— Normalement elle devrait se trouver quelque part à Londres, avec un compatriote à toi, Arthur Ashford. Tu le connais ?

Audrey fit non de la tête. Boris sentit le découragement le gagner : la jolie croupière risquait de ne lui être d'aucun secours. Malgré tout, il décida de pousser les choses un peu plus loin. À tout hasard.

— C'est vrai qu'elle n'a pas l'air commode, Mme Helder, fit-il d'une voix dégagée.

— Ça tu peux le dire ! s'exclama Audrey. Surtout en ce moment.

— Ah bon ? Pourquoi en ce moment ?

— D'abord à cause de toi, mon chéri, répondit Audrey d'une voix tendre. Elle m'a mise en garde contre toi et ton collègue. Elle m'a fait jurer de ne pas vous parler… Et puis, hier soir elle était furieuse après quelqu'un. Je ne sais pas qui : un ami à elle, sans doute, qui a disparu sans la prévenir, je n'ai pas bien compris…

Boris, lui, comprit tout de suite : il ne pouvait s'agir que d'Arthur Ashford ! Brusquement, il sentit son espoir renaître.

— Effectivement, cela fait beaucoup pour un seul soir, dit-il.

— Et ce n'est pas tout, reprit Audrey. Jenny était furieuse aussi après un autre homme qui devait la rappeler d'urgence et qui ne l'a pas fait. Elle n'a pas arrêté de le maudire !

Tentant le tout pour le tout, Boris sauta du lit et alla extraire de sa poche la photo de Vanessa. Il fallait qu'Audrey dise tout ce qu'elle savait maintenant : une fois retombée sous la coupe de Jennifer Helder, il y avait gros à parier qu'elle se montrerait beaucoup moins coopérative.

— Regarde cette photo, dit-il en la tendant à la jeune femme, elle ne te dit rien ?

Audrey examina attentivement le cliché durant une seconde.

— Non, fit-elle, je suis désolée, je ne l'ai jamais vue. Tu sais, Jenny s'occupe de tellement de filles… Elle a même un gros catalogue avec toutes celles qui sont disponibles ! Elle travaille avec du beau linge, des gens très haut placés. Et pas seulement en Angleterre : elle est en relation avec d'autres femmes, à l'étranger, qui font le même boulot qu'elle. C'est obligé : il y a des clients tellement bizarres qu'elle ne trouve pas facilement ce qui leur convient ici. Alors, elle s'adresse dans d'autres pays. Tiens, l'autre jour, elle a reçu une photo d'une fille qui…

Brutalement, la jeune femme s'interrompit et se tourna vers Boris :

— Tu veux bien me remontrer ta photo ?

Intrigué, Boris la lui tendit.

— Mais oui, c'est elle ! s'exclama Audrey. Cela m'est revenu au moment où j'allais t'en parler.

— Me parler de quoi ? demanda Boris, en essayant de maîtriser son impatience.

— De cette fille… Vanessa. L'autre jour, Jenny a reçu des photos de Paris. Parmi elles, il y en avait une de cette fille, je la reconnais très bien maintenant. Je m'en souviens parce que Jenny s'est arrêtée longuement sur elle. Elle a dit que cette fois, « il » serait peut-être enfin satisfait.

— Qui ça : « il » ? questionna Boris à brûle-pourpoint.

— Elle ne me l'a pas dit. Tout ce dont je me souviens c'est que la photo représentait la fille nue derrière les barreaux d'une cage. « Un bel oiseau en cage », a dit Jenny avec un drôle de sourire…

Boris Corentin comprit qu'il ne tirerait rien de plus de la jeune femme. Il s'apprêtait à se lever pour s'en aller lorsque le téléphone sonna de nouveau.

Comme la première fois, Audrey sursauta :

— Mon Dieu, je suis sûre que c'est encore Jenny ! Elle va me tuer si elle apprend que je t'ai parlé !

Boris lui prit le visage entre ses mains.

— Elle n'en saura rien, je te le promets, dit-il tendrement. Tiens : voici le téléphone de mon hôtel. Si tu as le moindre problème, appelle-moi.

Boris se dirigea vers la porte du studio. Au moment où il allait l'ouvrir, la jeune femme bondit hors du lit. Elle colla son corps contre le sien et

l'embrassa avec fougue. Presque avec désespoir.

CHAPITRE XI



Jeffrey Cobden était heureux. Assis seul dans sa luxueuse bibliothèque, tout entière consacrée aux faucons, à la vénerie, un verre de grand cognac dans la main, le maître de céans savourait cette fin de dimanche après-midi. Le jour tombait très lentement sur cette campagne anglaise qu'il aimait tant.

Jeffrey Cobden était heureux. Il avait enfin trouvé la compagne, la « femelle » idéale, celle qu'il espérait depuis tant d'années. Encore quelque temps d'apprentissage et elle serait parfaite, entièrement soumise à sa volonté. Un oiseau de proie totalement pur…

Pourtant, une ombre ternissait son bonheur. Une ombre qui, pour l'instant, était retirée dans sa chambre : Arthur Ashford ! Son fournisseur qui avait débarqué la nuit précédente, terrorisé.

Cobden tendit la main et agita la clochette d'argent qui reposait sur le guéridon d'acajou. Presque aussitôt, George apparut de sa démarche silencieuse.

— George, savez-vous si monsieur Ashford est descendu ?

— *No, Sir,* répondit le domestique en s'inclinant respectueusement. Monsieur Ashford est toujours dans ses appartements. Il m'a dit qu'il

voulait faire la sieste.

— C'est parfait, fit Cobden d'une voix satisfaite. Dans ce cas, vous allez profiter de son sommeil pour faire disparaître sa voiture.

Très stylé, flegmatique comme seul un Anglais sait l'être, George ne marqua aucune surprise devant l'étrange requête de son maître.

— Puis-je demander à Monsieur comment je dois m'y prendre ? demanda-t-il simplement.

— Eh bien, je ne sais pas mon ami ! Voyons… Vous n'avez qu'à la plonger dans l'un des étangs qui bordent la propriété, au nord. Personne n'ira la rechercher là-bas !

George s'inclina sans répondre. Au moment de sortir de la bibliothèque, il se retourna vers son maître :

— Je me permets de rappeler à Monsieur qu'il doit absolument téléphoner à Mme Helder, à Londres. Cette dame vient encore de demander après Monsieur…

Cobden laissa échapper un mouvement d'humeur : décidément, le monde entier semblait se liguer pour l'empêcher de savourer pleinement son bonheur.

Jennifer Helder ne tenait plus en place : cela faisait trois fois qu'elle tentait de joindre Jeffrey Cobden. À chaque appel, le même serviteur buté lui répondait que Mr Cobden ne pouvait absolument pas être dérangé ! Elle alluma sa vingtième cigarette de la journée. Au moment où elle reposait le lourd briquet en or, le téléphone sonna. Avec un grand soulagement, Jenny reconnut la voix de Jeffrey Cobden. Un soulagement mêlé de colère :

— Ah, c'est vous, attaqua-t-elle d'une voix sèche. Savez-vous qu'il y a près de vingt-quatre heures que j'essaie de vous joindre ? Je vous signale que cet imbécile d'Ashford a disparu et que…

— Je sais, je sais, l'interrompit Cobden d'une voix impatiente. Inutile de paniquer comme cela : Arthur Ashford est chez moi depuis hier soir. »

— Contente de l'apprendre, grinça Jenny. Mais ce que vous ne savez pas c'est que deux policiers français sont à sa recherche. Ils sont même venus me questionner !

— Ne vous affolez pas ! Arthur Ashford est venu directement de chez lui à chez moi et il m'a assuré que personne ne l'avait vu partir. Je vous assure qu'il n'y a vraiment rien à craindre.

La voix de Jeffrey Cobden s'adoucit :

— En ce qui concerne votre, euh… livraison, je tiens à vous assurer de mon entière satisfaction. Et je peux même vous affirmer que le contrat de cette jeune personne risque de durer plus longtemps que prévu… Beaucoup plus longtemps, même !

Jennifer Helder marqua un temps de silence avant de laisser sa voix exploser :

— Mais vous êtes fou, Cobden ! hurla-t-elle. Je viens de vous dire que ces policiers français sont à sa recherche !

— Oh, je vous fais confiance pour arranger cela, fit Cobden d'une voix insouciante.

— Mais vous êtes complètement inconscient ! Il ne s'agit plus du sergent Wilkins. Ces deux-là ne se laisseront pas endormir par quelques bonnes paroles. Et ce ne sont pas deux ou trois milliers de livres qui les décideront à reprendre le ferry-boat pour Calais ! Non, je vous assure qu'il faut au contraire que vous laissiez partir Vanessa au plus vite.

Jeffrey Cobden perdit brusquement patience. Il sentait un début de panique le gagner : comment, on prétendait lui enlever sa femelle, qu'il avait eu tant de mal à trouver ?

— Il n'en est pas question ! Vous m'entendez ? cria-t-il d'une voix trop haut perchée. Vanessa restera avec moi et je me fous de vos deux flics français. Débrouillez-vous avec eux ! Bonsoir.

Avant que Jennifer Helder ait eu le temps de répliquer, Cobden avait reposé le combiné sur son support.

— Personne ne me prendra Vanessa, grommela-t-il pour lui-même en quittant la bibliothèque.

Jeffrey Cobden entra dans le petit salon, un plateau d'argent à la main. Il déposa la tasse devant Arthur Ashford et y versa lentement le thé.

— Merci beaucoup, fit Ashford, sans paraître s'étonner de l'absence de George.

Le marchand d'oiseaux exotiques avait un peu récupéré de ses frayeurs nocturnes, mais son teint pâle et ses yeux sans cesse aux aguets prouvaient qu'il n'était pas encore totalement délivré de la peur qui l'habitait.

Depuis la veille, il avait l'impression que le monde s'écroulait autour de lui. Le coup de téléphone de Jennifer Helder l'avait quasiment mis en transes : il se voyait emprisonné, déshonoré. Mais surtout, il se disait que c'en était fini de son petit trafic d'oiseau, si lucratif. Et, en bon commerçant, c'était cela qui lui faisait le plus peur : l'honneur, on pouvait toujours s'arranger avec, mais le profit, c'était sacré…

Depuis douze heures, il retournait sans cesse dans sa tête la même question : est-ce que les policiers allaient fourrer le nez dans ses affaires, ou bien passerait-il à travers les mailles du filet ? Il avait beau réfléchir à se faire éclater la cervelle, il ne parvenait jamais à une réponse satisfaisante.

Pourtant, depuis qu'il s'était réveillé dans le manoir de Jeffrey Cobden, il se sentait un peu mieux.

— Après tout, se disait-il, c'est à cause de lui que je suis dans ce foutu pétrin. Cela fait longtemps qu'il m'achète des oiseaux. Et cette Vanessa, c'est encore grâce à moi s'il l'a rencontrée. Le moins qu'il puisse faire c'est de m'aider à me sortir de ce mauvais pas. D'autant que c'est dans son propre intérêt : cela pourrait bien l'éclabousser aussi.

Mais ces arguments ne parvenaient pas tout à fait à le rassurer. Il fallait en avoir le cœur net :

— Monsieur Cobden, attaqua-t-il d'une voix un peu tremblotante, j'espère que j'ai eu raison de compter sur vous, sur votre aide. Car voyez-vous, je ne tiens pas à…

Jeffrey Cobden l'interrompit d'un sourire qui se voulait rassurant :

— Ne soyez pas inquiet, mon ami : j'ai tout prévu. D'ailleurs, je vais vous montrer. Si vous voulez bien venir avec moi…

Intrigué, Arthur Ashford se leva et suivit Cobden hors de la pièce.

Arthur Ashford ne parvenait pas à vaincre l'impression de malaise qui s'emparait de lui de façon grandissante. En sortant du salon où il avait pris son thé, Jeffrey Cobden l'avait entraîné à l'extérieur du manoir, dans un grand bâtiment rectangulaire.

— Voici mon véritable royaume, lui avait-il dit d'une voix étrange, en s'effaçant pour le laisser entrer.

Tout d'abord, Ashford ne vit rien car l'endroit était très sombre. Mais il percevait des frôlements, comme des bruissements d'ailes. Et parfois, un cri un peu rauque, presque humain. Un peu effrayé, il fit un pas en arrière, vers la sortie. Mais Cobden qui le suivait, le retint.

— Non, non, dit-il d'une voix doucereuse, attendez un peu. Vos yeux vont s'habituer à l'obscurité qui règne ici. Et le spectacle en vaut la peine.

Effectivement, au bout d'une minute, Ashford parvint à distinguer de grandes cages, entièrement closes. À l'exception d'une petite vitre carrée, d'environ trente centimètres de côté.

— Ce sont des glaces sans tain, expliqua Cobden, comme s'il avait deviné les pensées d'Ashford. Mais approchez-vous et dites-moi ce que vous pensez de cela…

Arthur Ashford plaqua son visage contre l'une des glaces.

À l'intérieur, deux rapaces, dont les pattes étaient entravées par les jets.

— Vous reconnaissez deux faucons pèlerins, n'est-ce pas ? murmura Cobden d'une voix passionnée. L'un des plus beaux oiseaux qui soient. Si facile à reconnaître à ses plumes gris ardoise, à ses yeux très sombres et à son regard, très perçant. J'ai ici de toutes les variétés de rapaces, poursuivit-il avec fierté : des émouchets, des sacrés, des gerfauts…

Cobden se tourna brusquement vers Ashford. Ses yeux brillaient d'un éclat dément. Il lui saisit le bras et le pressa avec force :

— Croyez-moi, Monsieur Ashford, pour moi ces oiseaux valent beaucoup plus que l'homme !

Arthur Ashford se sentait de plus en plus mal à l'aise. Les cris des oiseaux, joints à l'exaltation de Cobden, lui mettaient les nerfs à cran. Il n'avait plus qu'une idée : sortir de ce lieu sombre et étouffant pour retrouver l'air libre.

— Attendez, lui dit Cobden, comme s'il avait suivi la pensée d'Ashford, vous n'avez pas vu le plus intéressant : la chambre d'amour !

Dans la chambre d'amour, il n'y avait qu'une cage, plus grande que celles qu'Ashford venait de voir. Un peu de lumière filtrait, celle du jour déclinant.

— Vous allez avoir la plus belle surprise de votre vie, lui dit Cobden avec un drôle de sourire.

Et doucement, mais fermement, il le poussa à l'intérieur de la cage.

Tout d'abord, Ashford fut étonné de ne voir aucun oiseau. Mais bientôt, il en vit un et resta immobile de stupéfaction : l'oiseau qu'il voyait était aveuglé par le chaperon, il se tenait replié sur lui-même dans un coin de la cage. Une lourde cape dévoilait son corps aux regards. Mais le plus étrange c'est que cet oiseau avait des bras et des jambes. Cet oiseau était une femme !

— Je vous avais dit que vous seriez surpris, chuchota Cobden d'une voix rauque. Eh oui, il s'agit bien de Vanessa, cette superbe créature que vous avez eu la gentillesse d'obtenir pour moi. Son dressage n'est pas encore terminé, mais elle sait déjà faire beaucoup de choses, vous allez voir.

Ce disant, Cobden prit Ashford par le bras et le força à s'approcher de Vanessa. Sentant son maître venir à elle, la jeune femme se mit à pousser des petits cris, absolument semblables à ceux des autres oiseaux.

Cobden prit la main d'Ashford et lui fit apprécier la souplesse et la fermeté du corps de sa captive. Le marchand d'oiseaux commençait à ne plus très bien savoir où il en était. Il posa ses doigts sur les seins volumineux et fermes et en pinça doucement les pointes. La passivité totale de la jeune femme le mettait dans tous ses états. Il était à la fois terrorisé par le côté lugubre de la scène et excité par le corps sans réaction de Vanessa.

Cobden fit lever la jeune femme. Doucement, il lui caressa la nuque et les épaules. La prisonnière poussait de petits cris rauques dans lesquels Ashford crut discerner du plaisir. Cobden la saisit par sa laisse et la fit lentement tourner autour d'eux. À chaque pas de la jeune femme, la cape, en s'écartant, dévoilait une partie ou une autre de son anatomie. Malgré lui, Ashford ne parvenait plus à détacher ses yeux de cette croupe rebondie, de ce ventre plat, dont il entrevoyait parfois, au hasard des mouvements, la sombre toison.

Cobden s'approcha de l'oreille de Vanessa et lui murmura quelques mots. Aussitôt, docile, la jeune femme vint se plaquer de tout son corps contre Ashford et se mit à masser doucement son sexe à travers la toile du pantalon. Au bout de quelques secondes, elle sortit habilement le membre raidi et commença un lent mouvement de va-et-vient.

Tandis qu'elle le masturbait, Vanessa avait laissé s'écarter les pans de sa cape sur son corps parfait. Renversant la tête en arrière, elle ondulait lascivement du bassin, balançant son pubis à la rencontre d'un sexe imaginaire.

C'en était trop pour Ashford. Il sentait qu'il ne pouvait plus résister au désir qui s'était emparé brutalement de lui. Saisissant Vanessa par les hanches, il la plaqua violemment contre lui, son sexe venant maladroitement buter contre la douce fourrure de la jeune femme.

Avec un sourire cruel, Cobden quitta silencieusement la cage : il faisait confiance à sa femelle…

Jeffrey Cobden ne pouvait détacher son regard de la glace sans tain. Le spectacle qui s'offrait à lui le fascinait plus qu'aucun autre. À demi dévêtu, le pantalon aux chevilles, Arthur Ashford s'agrippait aux hanches de Vanessa. Son membre violacé allait et venait dans le sexe humide de la jeune femme. Sans pouvoir attendre davantage, il s'était enfoncé en elle, debout dans l'un des angles de la cage. Vanessa avait replié l'une de ses jambes autour de la taille de l'homme et l'ample cape les recouvrait tous deux presque entièrement.

Les clochettes fixées aux pieds de la captive tintaient au rythme des coups de boutoir assenés par Ashford. À chaque fois que le sexe de l'homme s'enfonçait en elle, Vanessa poussait un cri rauque, de plus en plus fort.

Soudain, elle vint poser ses mains sur les épaules de celui qui la forçait. À ses doigts étaient fixés de longs ongles factices qui semblaient effilés et acérés comme des serres.

Cobden avait le visage d'un halluciné. Il ne pouvait détacher ses yeux des mains de Vanessa, prolongées par ces monstrueuses griffes. Lorsqu'il vit Ashford accélérer son mouvement, il sut que le dénouement était proche. Avec des gestes saccadés, il mit son sexe à l'air libre et commença à se masturber vigoureusement.

Arthur Ashford avait l'impression d'accéder au Paradis. Il sentit la sève brûlante monter à toute vitesse le long de sa verge. Instantanément, le Paradis prit les allures de l'enfer et il sombra dans la nuit, avec un râle affreux : Vanessa, au moment où elle recevait le sperme dans son ventre, lui avait planté ses faux ongles dans la gorge, sectionnant net la carotide !

À l'instant où le sang jaillit de la gorge ouverte, Jeffrey Cobden fut secoué par un spasme violent et se laissa glisser à terre, la main poisseuse de son propre plaisir…

Lorsque Cobden reprit ses esprits, il se releva et regarda à l'intérieur de la cage. Il eut un sourire triomphant : sa captive avait bien retenu ses leçons.

Vanessa était accroupie sur le corps de sa victime, inanimée. À petits coups de langue précis, elle lapait le sang qui continuait de jaillir par intermittence de la gorge déchirée. À chaque fois que le sang tiède coulait dans la gorge, elle poussait de petites plaintes extatiques, pour aussitôt replonger sa bouche, maculée de rouge, dans la plaie qu'elle avait elle-même ouverte.

Dès qu'elle sentit que Cobden était entré dans sa cage, elle abandonna sa proie et se précipita vers lui, avec de petits cris de femelle amoureuse.

Elle vint se frotter contre lui, quêtant une caresse, les mots tendres qui récompensent le bon chasseur.

Et, bon chasseur, elle était sûre de l'avoir été.

CHAPITRE XII



L’inspecteur principal Aimé Brichot poussa un soupir nettement agacé. De minute en minute, il sentait l’énervement le gagner. Il avait beau se répéter que la patience est l’une des vertus cardinales du flic modèle, trop c’est trop : cela faisait plusieurs heures qu’il poireautait dans Russell Square, à deux pas de l’immeuble où vivait Jennifer Helder.

Et le pire, c’est que personne n’en était sorti !

La rue, en cette fin d’après-midi de dimanche, était d’une morosité qui finissait par le gagner. À part les nurses surveillant les enfants du coin de l’œil tout en bavardant entre elles, et les marchands de ballons, le moins que l’on puisse dire est que l’animation n’était pas délirante !

Chose stupéfiante de sa part, Aimé Brichot en arrivait à se dire que l’Angleterre n’était peut-être pas le paradis sur terre. En tout cas moins qu’il ne le croyait. Remise en question brutale qui le laissait tout chose…

À force d’observer les allées et venues des rares passants, il avait même fini par se persuader que le « bobby » de service le surveillait d’un air soupçonneux !

Soudain, Aimé Brichot poussa un véritable soupir de soulagement : cette silhouette vêtue d’un blouson de cuir brun, s’avançant vers lui d’un pas souple et rapide, il la connaissait bien. C’était son ami de quinze ans, l’inspecteur divisionnaire Boris Corentin.

— Alors, mon vieux Mémé, ton séjour londonien se passe comme tu le désires ?

— Tu parles ! grogna Brichot, cela fait des heures que je me dessèche sur pied, que je me crève les yeux à regarder une entrée d'immeuble qui reste obstinément close. Si tu veux savoir, je…

— Tu n'as vraiment pas de chance, l'interrompit Boris. Regarde, il suffit que j'arrive pour qu'il se passe quelque chose.

Aimé Brichot suivit le regard de Boris Corentin ; la porte de l'immeuble venait de s'ouvrir et une femme élégante, aux cheveux blonds cendrés en sortit. C'était Jennifer Helder !

Elle franchit quelques mètres sur le trottoir avant de s'engouffrer dans une petite Austin crème. Brichot balaya la rue du regard, à droite et à gauche :

— Evidemment, pas de taxi, grommela-t-il. Elle va encore nous filer entre les doigts !

Sans répondre, Boris le prit par le bras et l'entraîna vers une grosse Ford noire :

— Monte là-dedans ! lui dit-il en ouvrant la portière et en s'installant au volant.

— Mais enfin, Boris, tu…

— Monte, je te dis !

Boris démarra en trombe pour ne pas risquer de perdre de vue l'Austin qui avait déjà pris quelques dizaines de mètres d'avance.

— Je peux savoir ce que nous fichons dans cette voiture ? questionna Brichot sans parvenir à retrouver sa bonne humeur.

— C'est très simple, Mémé. Après avoir quitté la jolie croupière de Mme Helder, j'ai marché durant des kilomètres sans parvenir à trouver un taxi libre…

— Alors, tu as volé une voiture, l'interrompit Brichot, ironique.

— Mais non, idiot ! rigola Boris. Simplement, ce matin, j'ai bien vu que le lieutenant Mc Leod se sentait gêné de l'attitude peu coopérative du sergent Wilkins. J'ai donc décidé de profiter honteusement de sa mauvaise conscience et je lui ai demandé de mettre cette voiture à notre disposition. Pas bête, non ?

Brichot ne répondit rien. Mais il n'en pensait pas moins. Cela faisait plus de quatre heures que Boris l'avait quitté : cela lui semblait beaucoup de temps pour simplement téléphoner au lieutenant et attendre la voiture.

« Comme si je ne te connaissais pas, faux-frère ! songea-t-il. Dis plutôt que tu as emballé la petite rouquine et que vous avez pris du bon temps tous les deux ! »

Mais il préféra garder ses réflexions pour lui… Boris gardait les yeux fixés devant lui : il ne s'agissait pas de se laisser distancer par l'Austin. D'autant que celle-ci roulait à vive allure. Boris se sentait tout excité : apparemment, Jennifer Helder se dirigeait vers Soho, là où se trouvait le club où ils étaient allés lui rendre visite la veille au soir.

Effectivement, arrivée dans Shaftesbury Avenue, Jenny stoppa sa voiture le long du trottoir et descendit. Le pub était fermé mais elle pénétra tout de même dans l'immeuble.

Boris s'arrêta quelques dizaines de mètres avant et coupa le moteur : l'attente risquait d'être longue.

— Tu peux peut-être en profiter pour m'expliquer à quoi tu as occupé ton après-midi, demanda soudain Brichot.

Cela faisait un bon quart d'heure qu'ils attendaient sur Shaftesbury Avenue et Jennifer Helder ne ressortait toujours pas.

— Je ne suis pas arrivé à grand-chose, tu sais…, répondit Boris d'un ton évasif.

— Très bien, fit Brichot d'un ton pincé, si c'est comme cela que tu envisages le travail d'équipe…

— Ne te fâche pas, Mémé ! Tout ce que je peux te dire, tu le sais déjà. Le lieutenant Mc Leod m'a répété tout À l'heure, en m'apportant la voiture, qu'il s'occupait activement de faire rechercher Ashford, à Londres et dans-le sud de la ville, puisque c'est cette direction-là que nous l'avons vu prendre hier soir. Je ne peux rien te dire de plus.

— Tu crois que Scotland Yard peut se permettre d'intervenir officiellement contre Jennifer Helder ? demanda Brichot, la voix pleine de doute.

— Qu'elle le puisse, c'est évident. Mais qu'elle le veuille, c'est une autre histoire ! Cela dit, je pense que Mc Leod pourrait s'y résoudre, à la condition expresse que nous lui fournissions un motif en béton, si tu vois ce que je veux dire. »

Restait à le trouver, ce motif. Et Corentin se demandait bien où et comment. D’autant qu’il se refusait absolument à mouiller Audrey dans cette affaire. Et malheureusement, à part le témoignage de la jeune croupière, ils n’avaient absolument rien contre madame Helder. D’ailleurs, ce témoignage lui-même était bien mince. Et sûrement insuffisant pour que le lieutenant se décide à intervenir.

— Et du côté de ta jolie rousse, tu es arrivé à quoi ? questionna de nouveau Brichot.

— Pas bien loin. Elle n’est évidemment pas au courant de tout ce que fait sa patronne. Cela étant, elle m’a quand même livré quelques trucs.

— Eh bien, raconte ! fit Brichot avec humeur parce que ces confidences distillées au compte-gouttes commençaient à l’agacer.

— Elle a passé la nuit chez Jennifer Helder et elle m’a dit que celle-ci était très nerveuse, reprit Boris, amusé par l’énervement de son coéquipier. Deux ou trois fois, Jenny a essayé de téléphoner à un personnage qui aurait disparu, d’après Audrey.

— Audrey ?

— Audrey Sandwick : c’est le nom de la croupière.

— Content de l’apprendre, grommela Brichot. Et tu penses que ce mystérieux correspondant pourrait être Ashford ?

— J’en suis presque sûr, répondit Boris. Et si Jenny tient absolument à lui parler, cela veut certainement dire qu’ils ont quelque chose à se reprocher à propos de Vanessa.

— Tu crois qu’elle est en danger ?

— J’en ai peur, Mémé. Sinon, je ne vois pas pourquoi Ashford aurait pris les jambes à son cou aussi vite. Cela étant, je ne suis pas sûr que ce soit lui qui en soit la cause.

— Qu’est-ce qui te fait dire cela ?

— Je ne sais pas… Le personnage me paraît un peu falot. Un type qui craque aussi facilement, parce que deux flics veulent simplement lui poser une ou deux questions, ne me paraît pas apte à organiser un coup dur. Et puis, Audrey m’a parlé d’un autre homme, que Jenny cherchait aussi à joindre. Mais elle n’a pas pu m’en dire plus.

— Cela n’a peut-être rien à voir avec notre affaire, objecta Brichot.

— C’est possible, convint Boris. Pourtant, je suis de plus en plus persuadé qu’il y a quelqu’un d’autre qui tire les ficelles de tout cela. Et ce quelqu’un, je donnerais cher pour le connaître !

Boris s’arrêta de parler et sortit une Gallia de son paquet, à demi entamé. Il baissa un peu la vitre pour jeter son allumette dehors.

— Mémé, je crois que je ne vais pas tarder à sortir d’ici.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Tu vois ce type, là, qui entre dans l’immeuble de Jenny ? Il était hier autour d’une table de jeu. Et ce n’est pas le premier que je vois depuis une demi-heure.

— Ce qui veut dire que le cercle fonctionnerait le dimanche soir, même quand le pub est fermé ?

— C’est ce que je me propose d’aller vérifier.

— Cela ne t’ennuierait pas que je t’accompagne ? J’en ai ma claque de rester sans rien faire depuis ce matin, moi !

Boris éclata de rire devant la mine renfrognée de son coéquipier :

— Allez, Mémé, je t’emmène. Tu as bien mérité que je te paie un petit whisky !

— Tu ne crois pas qu’on va se faire jeter, après notre visite d’hier ? s’inquiéta Brichot, tandis qu’ils pénétraient à l’intérieur du bâtiment.

Boris n’eut même pas à répondre à la question de son coéquipier : à peine eurent-ils franchi l’entrée du cercle que le maître d’hôtel, le même que celui de la veille, s’avança vers eux, l’air empressé et le sourire obséquieux :

— Messieurs, dit-il d’une voix très digne, je suis très honoré de vous revoir. Si vous me permettez, je vais vous installer à cette table là-bas. C’est l’une de nos meilleures.

Boris et Aimé se regardèrent, un peu surpris. Il y a quelques secondes, ils craignaient d’être éconduits et voilà qu’on les accueillait comme des hôtes de marque !

Après les avoir conduits à la table qu’il leur réservait, le maître d’hôtel s’inclina respectueusement :

— Me permettrez-vous de vous offrir le champagne ? En attendant, si vous souhaitez tenter votre chance, les tables de roulette sont à votre disposition.

Brichot semblait ravi d'être accueilli comme un prince : ça le changeait agréablement de son après-midi de planque…

Mais Boris Corentin, lui, n'avait guère envie de sourire. Cet accueil trop cérémonieux ne pouvait signifier qu'une chose : on savait qu'ils étaient des flics et on les ménageait en tant que tels. Cela sentait l'entourloupe à plein nez. D'autant que Jenny restait pour le moment invisible et qu'Audrey n'était pas à son poste.

— Attends-moi là, je reviens, dit-il à Brichot en se levant.

Il se dirigea vers le téléphone, posé sur une petite table basse, et composa le numéro personnel d'Audrey. Il raccrocha aussitôt : occupé. Ce qui ne fit qu'accroître ses pressentiments. Pourquoi la jeune croupière n'était-elle pas à son poste, alors que le cercle était ouvert ?

Quand il revint vers la table, le maître d'hôtel finissait de déboucher la bouteille de Dom Pérignon. Il remplit les coupes de Boris et d'Aimé.

— Bonne soirée, Messieurs, dit-il avant de disparaître.

Boris trempa ses lèvres dans le liquide glacé. Le champagne était délicieux, mais il n'avait pas la tête à vraiment le savourer. Au bout de dix minutes, n'y tenant plus, il se dirigea de nouveau vers le téléphone.

Lorsqu'il revint vers son coéquipier, Corentin était franchement inquiet : le numéro d'Audrey sonnait toujours occupé ! Et en plus, Jenny n'avait pas encore paru, ce qui était pour le moins bizarre.

— Tu as l'air soucieux, lui fit remarquer Brichot.

— Je n'aime pas beaucoup la façon « royale » dont on nous traite dans cet établissement, répondit Boris. Je ne trouve pas cela très normal.

— Moi non plus, répliqua Brichot. Mais je suis d'avis d'en profiter un peu. Cela ne se reproduira peut-être pas avant longtemps.

Boris allait se ranger à l'avis de son coéquipier lorsque des éclats de voix, près de l'une des tables de roulette, attirèrent son attention.

Un homme d'environ soixante-dix ans, tiré à quatre épingles, était en grande discussion avec le maître d'hôtel. Visiblement, quelque chose le contrariait et il gesticulait en tous sens, tout en élevant la voix :

— C'est tout de même incroyable, tempêtait-il. Cela fait plus d'un quart d'heure que j'ai demandé à voir Mme Helder et elle n'est toujours pas là. Si c'est comme cela que vous traitez vos habitués !

Le maître d'hôtel, manifestement très gêné, essayait de calmer la fureur du vieil homme. Mais apparemment sans le moindre succès :

— Mais non, je ne parlerai pas moins fort, jeune homme ! Je viens de gagner près de cinq mille livres à cette table et j'entends fêter mon succès avec Mme Helder. Je ne demande pas l'impossible, que diable !

Et soudain, un voile se déchira devant les yeux de Boris : ils s'étaient fait manœuvrer comme des gamins. Si, sans le savoir, le vieil habitué réclamait l'impossible. Car Jennifer Helder n'était plus dans l'établissement !

On leur avait offert le champagne, on les avait endormis avec de belles paroles et pendant ce temps-là, la propriétaire des lieux en profitait pour s'éclipser discrètement.

Boris bondit de sa chaise :

— Viens vite, Mémé, on s'est fait rouler !

Aimé Brichot faillit renverser son verre de champagne, dans sa précipitation :

— Mais enfin, qu'est-ce que…

— Dépêche-toi, pour l'amour du ciel ! Je t'expliquerai en route.

Brichot sur ses talons, Boris dévala l'escalier recouvert d'un épais tapis grenat. Il bondit au volant de la Ford et démarra en trombe, avant même que Brichot ait eu le temps de refermer sa portière.

— Vas-tu enfin m'expliquer…, commença celui-ci.

— Plus tard, Mémé, plus tard.

— Mais enfin, dis-moi au moins où nous allons !

— Notting Hill Gate. Chez Audrey Sandwick.

Boris fit crisser les pneus dans le premier virage et écrasa de nouveau l'accélérateur.

En priant pour qu'ils n'arrivent pas trop tard.

CHAPITRE XIII



Suivi de Brichot, Boris Corentin monta quatre à quatre l'escalier qui conduisait au petit studio d'Audrey qu'il avait quitté quelques heures auparavant. Arrivé sur le palier, sans même reprendre son souffle, il cogna plusieurs coups à la porte. Aucune réponse ne lui parvint, mais il perçut distinctement un bruit de course.

Immédiatement, Boris eut la certitude que ses craintes étaient fondées. Sans prendre la peine de frapper une seconde fois, il recula de quelques pas. Puis, prenant son élan, il vint cogner de tout son poids contre la porte, dont la serrure vola instantanément en éclats.

Surpris du peu de résistance de celle-ci, Boris se trouva propulsé jusqu'au milieu de la pièce. Là, il s'immobilisa. Il avait malheureusement eu raison : entièrement nue, les poignets entravés, Audrey gisait sur le lit. Sans connaissance.

En deux enjambées, Boris fut à son chevet. Le corps de la jeune femme était constellé d'ecchymoses violacées qui en disaient long sur le traitement qu'elle venait de subir.

Mais il y avait plus grave : une vilaine trace presque noire, tout autour de son cou. Audrey venait d'être étranglée !

— Dépêche-toi, Mémé, appelle un médecin, elle respire encore ! cria Boris après s'être penché sur la poitrine de la jeune femme. C'est très faible, mais elle doit pouvoir s'en sortir. Appelle aussi Mc Leod.

Tandis que Brichot se précipitait sur le téléphone pour joindre Scotland Yard en urgence, Boris avait entrepris de pratiquer la respiration artificielle à la jeune femme. Ce n'était pas le moment d'oublier les leçons de secourisme…

Après avoir raccroché, Brichot, anxieux, revint vers le lit.

— J'ai eu Mc Leod, annonça-t-il d'une voix pressée. Il arrive immédiatement avec une ambulance.

Boris ne répondit pas, trop occupé à essayer de communiquer un peu de son souffle à la mourante. Soudain, il se redressa et poussa un cri de joie.

Audrey venait d'ouvrir les yeux.

La jeune croupière reprenait vie lentement. Elle était en proie à une peur-panique que Boris, en lui parlant tendrement, tentait vainement de calmer. Audrey avait des mouvements désordonnés, incontrôlés : tantôt, elle attirait Boris contre elle puis, la seconde d'après, le repoussait en criant de terreur.

Enfin, après quelques minutes et beaucoup de patience et de douceur de la part de Corentin, elle parvint à reprendre ses esprits et à retrouver une respiration normale.

— Je suis là, mon bébé, n'aie pas peur, lui murmurait Boris en lui caressant les cheveux. Tu n'as plus rien à craindre désormais. Raconte-moi ce qui s'est passé.

Audrey le regarda un long instant, comme si elle le reconnaissait à peine. Puis, brusquement, elle se blottit contre sa poitrine et éclata en sanglots.

— Oh, si tu savais, balbutia-t-elle, si tu savais ce qu'ils m'ont fait.

— Raconte-moi, répéta Boris doucement, cela va te soulager. Qui est venu ici ? Que s'est-il passé ?

La jeune femme parvint à ravaler ses sanglots.

— Quand tu es parti, cet après-midi, j'ai pris peur, dit-elle d'une voix saccadée. Je ne voulais pas me retrouver en face de Jenny. Alors je lui ai téléphoné pour lui dire que j'étais souffrante et que je ne pourrais pas venir travailler ce soir. Je croyais m'en tirer à bon compte, mais environ une heure plus tard, on a sonné à ma porte. Je ne me suis pas méfiée et je suis allée ouvrir. C'étaient eux : Jenny et Terry, son homme de main.

Tandis que la jeune femme parlait, Boris se livra à un rapide calcul. Il avait vu juste : si Audrey ne se trompait pas, Jenny avait bien débarqué chez

elle peu de temps après avoir disparu dans l'immeuble de Shaftesbury Avenue.

— Continue Audrey, dit-il d'une voix la plus douce possible pour ne pas bloquer la jeune femme. Que s'est-il passé ensuite ?

— Jenny avait l'air furieuse, reprit Audrey, un peu calmée. Elle m'a dit que les deux policiers français ne la lâchaient pas. Elle a même précisé que l'un d'eux avait surveillé son immeuble durant tout l'après-midi.

Boris lança en direction de Brichot un Regard faussement sévère. Celui-ci détourna la tête avec des mimiques de vierge outragée, vexé que sa planque ait été repérée aussi facilement par la maquerelle.

— Jenny était très nerveuse, continua Audrey. Elle m'a demandé d'un ton très brutal si j'étais sûre de n'avoir pas commis d'imprudence. Et puis, il y avait Terry qui me regardait avec son air méchant. J'ai toujours eu peur de lui. C'est un homme terrible. Alors j'ai perdu un peu de mon assurance. J'ai bafouillé que je ne vous avais pas vus, que j'étais rentrée directement de chez elle à chez moi.

— Mais elle ne t'a pas crue, compléta Boris à voix basse.

— Non. Elle m'a regardée d'un drôle d'air et elle s'est mise à fouiller un peu partout dans le studio. Et elle a fini par tomber sur un mégot, dans le cendrier. Comme on ne trouve pas ces cigarettes en Angleterre, elle a tout de suite compris que tu étais venu ici.

Corentin se maudit intérieurement de fumer des Gallia plutôt que des Dunhill ou des Benson !

— En trouvant ce mégot, Jenny est devenue folle furieuse, poursuivit Audrey. Elle m'a giflée sauvagement en me traitant de tous les noms. Puis, elle m'a regardée d'un œil mauvais : « Puisque tu n'es pas capable de tenir ta langue, m'a-t-elle dit, je vais te confier à Terry : lui, il saura te faire passer l'envie de bavarder. À jamais. » Et elle est partie.

Boris comprenait très bien ce qui s'était passé ensuite dans le petit studio.

— C'est Terry qui t'a fait ça, demanda-t-il en désignant les traces de coups.

— Oui, soupira Audrey. Il m'a forcée à me mettre nue et il m'a violée. J'ai eu l'impression que mon ventre se déchirait en deux. J'ai voulu crier,

mais il a plaqué sa main contre ma bouche. Puis, il m'a rouée de coups pendant qu'il… Oh, Boris, si tu savais ! C'était affreux !

Corentin reprit la jeune femme dans ses bras et lui caressa le dos et la nuque, jusqu'à ce qu'elle se calme de nouveau.

— Quand il a eu joui, j'ai cru que mon calvaire était terminé et qu'il allait s'en aller. Mais il a sorti un lacet de sa poche et l'a passé autour de mon cou. C'est là que j'ai compris qu'il voulait me… Et après je ne me souviens plus de rien.

Corentin et Brichot se regardèrent : il s'en était fallu d'un cheveu. S'ils étaient arrivés une minute plus tard, ils auraient trouvé la jeune fille morte ! Par chance, ils avaient interrompu Terry dans sa macabre besogne et celui-ci n'avait eu que le temps de filer par l'escalier d'incendie. D'où les bruits de cavalcade entendus par Boris lorsqu'il avait frappé à la porte du studio.

Les deux inspecteurs n'eurent pas le temps de poser de plus amples questions à Audrey Sandwick. Il y eut un remue-ménage sur le palier, des bruits de voix. Le médecin fit son entrée, immédiatement suivi par le lieutenant Mc Leod.

Tandis que le médecin s'agenouillait près de la jeune femme, le lieutenant s'approcha de Corentin et de Brichot.

— Du nouveau, on dirait ? fit-il simplement avec cet humour à froid, typiquement britannique.

Rapidement, Boris lui résuma tout ce que la jeune femme venait de leur apprendre. Quand il eut fini, il sourit au lieutenant :

— Maintenant, vous n'allez pas me dire que vous n'avez aucun motif pour coincer Jennifer Helder ! Vous vouliez du béton, je vous en livre !

Mc Leod sourit à son tour.

— Effectivement, répliqua-t-il. C'est même mieux que je ne l'espérais ! Je vais tout de suite lancer un mandat contre Terry Sounder et ordonner une descente immédiate au cercle de Shaftesbury Avenue. Si vous le voulez bien, nous ferons le point ensuite, à mon bureau. À tout à l'heure, Messieurs, je n'ai pas de temps à perdre. Décidément, il n'y a que les Français pour nous obliger à travailler un dimanche ! lança-t-il avant de s'engouffrer dans l'escalier.

Dès qu'il fut parti, Corentin se tourna vers le médecin :

— Alors, docteur ?

— Elle est hors de danger, répondit celui-ci. Je viens de lui administrer un fort calmant, car elle est très choquée. Nous allons l'emmener à l'hôpital pour lui faire subir des examens, mais elle est tirée d'affaire.

Boris se sentit vraiment soulagé. Ils étaient arrivés au bon moment. La vie ne tenait parfois qu'à une poignée de secondes…

— Elle commence à être longue, cette perquisition, fit Brichot en tournant le café qu'il venait d'extraire de la machine située dans le couloir. Cela fait au moins deux heures que nous poireautons dans le bureau de ce cher lieutenant.

— Ne t'énerve pas, Mémé, répondit Boris en souriant. Je sais bien que tu as épuisé ton stock de patience, aujourd'hui, mais tout de même ! Tiens, d'ailleurs, j'entends des pas dans le couloir.

Effectivement, une seconde plus tard. Mc Leod fit son entrée dans son bureau où l'attendaient les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine.

— Je présume que vous étiez impatients de me voir revenir, dit-il en accrochant son pardessus au portemanteau. Mais il fallait bien que les choses se fassent.

— Qu'a donné votre perquisition ? le coupa Boris.

— J'y viens, j'y viens. Nous avons opéré en douceur pour ne pas déclencher de panique parmi les clients, nombreux à cette heure-ci. Nous avons procédé à l'interpellation de tout le personnel…

Malicieusement, le lieutenant prit le temps d'allumer une cigarette avant de poursuivre. Contemplant d'un œil rieur Corentin et Brichot, suspendus à ses lèvres.

— … Ainsi qu'à celle de Mme Jennifer Helder qui se trouvait dans son bureau. Malheureusement, le dénommé Terry Sounder est resté introuvable.

Corentin se sentit brusquement soulagé. Il avait l'impression que son enquête venait de faire un bond appréciable en avant. En tout cas, il tenait du solide.

— Est-ce que Jenny est passée aux aveux ? demanda-t-il plein d'espoir.

Le visage du lieutenant redevint grave.

— Hélas, c’est là que tout se complique, dit-il d’une voix égale. Au cours du premier interrogatoire que je viens d’effectuer à l’étage en dessous, Mme Helder a prétendu n’avoir pas quitté son bureau durant toute la fin de l’après-midi.

Aimé Brichot se dressa de son siège :

— Mais enfin, nous l’avons vue, s’écria-t-il. Nous pourrons témoigner.

Le lieutenant Mc Leod s’autorisa un petit sourire :

— Je me demande ce que vaudra votre témoignage opposé à celui de tous les employés du cercle qui jureront leurs grands dieux que leur patronne n’a pas quitté son bureau une seule seconde !

— Si je comprends bien, dit Boris avec un peu d’amertume dans la voix, vous n’avez plus qu’à relâcher Mme Helder en lui présentant vos plus humbles excuses.

Mc Leod eut l’air un peu embarrassé.

— Non, tout de même pas, finit-il par dire. J’ai le droit, légalement, de retenir Mme Helder durant au moins vingt-quatre heures. D’ici là, avec un peu de chance, nous pourrons peut-être mettre la main sur Terry Sounder. Et puis, il y a sûrement moyen de la coincer sur d’autres terrains. Nous allons nous y employer activement. Voilà, Messieurs, c’est tout ce que je peux pour vous ce soir.

Corentin et Brichot se levèrent et serrèrent la main du lieutenant. Au moment où ils allaient prendre congé, il se produisit un remue-ménage dans le couloir. Quelques secondes après, une main frappa à la porte du bureau.

Sur l’invitation du lieutenant, trois hommes entrèrent. Elégamment vêtus, une cinquantaine d’années, l’air hautain, presque méprisant.

— Lieutenant Mc Leod ? demanda l’un d’eux. Nous sommes les avocats de Mme Helder. Nous souhaiterions voir notre cliente immédiatement comme la loi nous y autorise.

Le lieutenant poussa un léger soupir, jeta un regard résigné en direction de Corentin et Brichot, puis il sortit escorté par les trois avocats.

— Avec ces cocos-là, on n’a pas encore gagné la partie, fit observer Brichot.

— Peut-être, répliqua Boris d’un ton ragaillardi, mais on vient tout de même de remporter la première manche !

CHAPITRE XIV



La Rover quitta rapidement la route éclairée par de rares lampadaires, pour s'enfoncer dans une ruelle totalement plongée dans l'obscurité. Presque aussitôt, la voiture obliqua sur la droite, dans une autre rue, tout aussi noire que la précédente.

Jeffrey Cobden roulait lentement, prudemment. Déjà, en temps ordinaire, il n'aimait pas venir à Londres. En fait, il ne se sentait bien que dans son manoir du Sussex, sur ses terres. Là-bas au moins, il était le maître, le maître absolu.

Londres le dégoûtait avec ses rues grouillantes de monde, ses plaisirs vulgaires, bas. Lui, Jeffrey Cobden savait ce qu'étaient des plaisirs raffinés. Mais personne ne pouvait le comprendre. Les hommes étaient tellement bêtes, tellement vils, qu'ils ne cherchaient qu'à l'empêcher d'accéder au bonheur suprême. À cette évocation, ses mains se crispèrent sur le volant et il eut une grimace de dégoût.

Non, vraiment, il n'aimait pas Londres. Mais ce soir, Jeffrey Cobden avait dû surmonter son dégoût. Les circonstances l'exigeaient.

Peu à peu, il traversait toutes les banlieues de l'est de Londres : Dartford, Bexley… En prenant bien soin d'éviter les grands axes. Et même les rues de

moyenne importance.

— Et ces imbéciles de policiers qui doivent rechercher Ashford vers le sud, grinça-t-il pour lui-même. Me croient-ils assez stupide pour aller me jeter tête baissée dans leurs pièges grossiers.

Brusquement, Jeffrey Cobden étouffa un juron : en passant un carrefour, il venait de croiser une voiture de police. Il jeta un coup d'œil furtif dans son rétroviseur et poussa un soupir de soulagement : la voiture n'avait pas ralenti et continuait de rouler dans la direction opposée à la sienne.

Ce n'est que lorsqu'elle eut totalement disparu, que Jeffrey Cobden s'aperçut qu'il transpirait à grosses gouttes qui tombaient sur le devant de sa veste.

— Je deviens impressionnable, songea-t-il pour se rendre courage. Il faudrait que je surveille mes nerfs.

La Rover continuait de s'enfoncer dans un dédale de banlieues délabrées. Et surtout désertes. Enfin, Cobden arriva en vue de la Tamise. Pourtant, il continua de rouler vers Londres, malgré les tremblements qu'il avait de plus en plus de mal à maîtriser.

Il savait que son plan était dangereux pour lui. De plus en plus, même, à mesure qu'il approchait de la capitale. Il ne pouvait pas ignorer que la disparition d'Ashford avait été remarquée par ces deux policiers français qui voulaient l'interroger. À cette occasion, Cobden sentit de nouveau la colère monter en lui, en repensant à ce que le marchand d'oiseaux exotiques lui avait raconté.

— Quel crétin, cet Ashford ! grinça-t-il à voix basse. J'aurais bien mieux fait de me débrouiller seul, plutôt que de passer par son intermédiaire. Qu'est-ce qui m'a pris de ne pas traiter directement avec Jenny ? Elle, au moins, elle a les nerfs solides. Tandis que cet… Qu'est-ce qui lui a pris, bon Dieu, de fuir comme un hystérique ? Il n'avait qu'à raconter n'importe quel bobard à ces deux flics pour les endormir et ils seraient allés se faire pendre ailleurs !

Tout cela, Jeffrey Cobden se l'était déjà dit une dizaine de fois. Mais entendre le son de sa propre voix le rassurait, le calmait. Car même s'il refusait de se l'avouer, même s'il était trop fier pour se l'avouer, Jeffrey Cobden avait peur.

La voiture continuait de longer plus ou moins la Tamise. Depuis tout à l'heure, il n'avait plus croisé d'autres patrouilles de police. Mais il savait

que plus il avançait vers Londres, plus elles risquaient de se multiplier.

Peu importait ! Une sorte de fol orgueil, proche de la folie, lui commandait d'accomplir son dessein, envers et contre tous. Que pouvait ce monde d'hommes misérables contre Jeffrey Cobden ? Il était le maître et tout devait plier devant lui !

Enfin, rejoignant les rives du fleuve, la Rover déboucha sur une zone portuaire à l'abandon. Un labyrinthe d'entrepôts désaffectés, une enfilade de docks à moitié en ruine, tout ce quartier, rigoureusement désert, prenait des allures de tableau surréaliste et macabre qui convenait parfaitement aux projets de Jeffrey Cobden.

Durant tout son périple, depuis son manoir du Sussex jusqu'à cette zone fantôme, il n'avait rencontré qu'une seule voiture de police. Qui, en plus, ne l'avait même pas inquiété, était quasiment passée sans le voir. Comme si le monde, pour un soir, avait décidé de se plier à la folie du maître des faucons.

Tous feux éteints, Cobden gara sa Rover le long du quai. Il en descendit sans se presser, presque calme, comme s'il ne pouvait plus rien lui arriver.

Il fit posément le tour de sa voiture et ouvrit la malle arrière. Dans le coffre, gisait le cadavre d'Ashford qu'il n'avait même pas pris la peine de recouvrir d'une quelconque bâche. Sûr de son impunité.

Cobden se saisit du corps et le traîna péniblement dans l'obscurité. Il l'abandonna quelques mètres plus loin, derrière un amas de poutrelles et de ferraille rouillée.

Il resta un long moment à contempler le cadavre, perdu dans ses pensées, ne se décidant pas à fuir cet endroit lugubre. Comme s'il prenait plaisir à provoquer le destin.

Enfin, il se dirigea vers sa voiture, après avoir soigneusement examiné les alentours, pour être bien certain qu'il ne laissait aucune trace de son passage.

Rassuré, il mit le moteur en marche, fit demi-tour et se mit à rouler en direction de Londres, du centre ville. Un étrange rictus flottait sur ses lèvres. Maintenant, il était sûr de pouvoir vivre en paix avec sa femme-faucon.

Lorsqu'il arriva aux environs de Greenwich, il croisa d'autres patrouilles de police. De plus en plus nombreuses. Mais elles ne lui faisaient plus peur.

Plus personne ne lui faisait peur. Et il éclata d'un grand rire de dément.

Le vent mugit de façon lugubre en tournoyant autour du donjon. Parfois, un oiseau vient frôler la muraille, aussitôt emporté par les courants d'air violents.

Seule au sommet de la tour, entièrement plongée dans l'obscurité, recroquevillée sur son aire, Vanessa gémit. Des petits cris pitoyables d'oiseau meurtri. Parfois elle tire sur la laisse qui l'enchaîne au perchoir, puis retombe sur le flanc, en gémissant de plus belle.

Vanessa souffre, Vanessa est malheureuse. Dans son cerveau des images s'entrechoquent, qu'elle ne parvient pas à comprendre. Vanessa est en manque. En manque du mâle, de son mâle qui l'a abandonnée juste après la chasse. Elle attendait qu'il la caresse comme il sait si bien le faire, qu'il la prenne dans la pénombre de la chambre d'amour. Elle a besoin de sentir sa chair investie par ce sexe chaud et vibrant, tellement qu'il lui semble être animé d'une vie autonome.

Vanessa tire sur sa laisse, puis retombe lourdement sur le flanc en gémissant.

Pourquoi son maître est-il parti ? Pourtant, elle ne l'a pas déçu, elle ne peut pas l'avoir déçu ! Elle s'est montrée une bonne chasseresse. Elle a égorgé l'homme que son maître désignait à ses instincts. Elle a encore dans ses narines, dans sa bouche, dans sa gorge, l'odeur et le goût du sang jaillissant à gros bouillons.

Mais son maître est venu et lui a retiré sa proie, comme pour la punir. Puis il est parti, l'abandonnant seule dans cette tour cernée par les vents mugissants.

Dans le cerveau enfiévré de Vanessa, le goût du sang et le désir du mâle finissent par se mêler, se confondre. Elle a besoin des deux pour se sentir pleinement assouvie. Et bientôt, les deux ne font plus qu'un.

Cette intense frustration fait naître en elle d'autres images, des visions floues et violemment colorées qu'elle n'est plus capable de comprendre. Elle se voit entourée par un cercle d'hommes, tous semblables à son maître. Ils se pressent autour d'elle en riant. Ils sont tous très bien habillés, mais Vanessa, elle, est entièrement nue. L'un des hommes s'approche d'elle. Il a

une cravache à la main. Il l'abat durement sur le bas de ses reins. Vanessa se tord, cherche à échapper à son bourreau, mais ses poignets sont entravés par deux grosses chaînes fixées au plafond de la pièce où ils se trouvent.

Les images se troublent, se brouillent, se confondent, puis reviennent l'assaillir avec une force étonnante. Dans sa terreur, Vanessa se met à bredouiller des mots sans suite, mêlés à ses cris d'oiseau femelle.

— Le fouet… Non, pas la cage ! Je ne veux pas… Mal… Laissez-moi… Pitié…

De nouveau, les images sont nettes devant ses yeux, comme si elle se regardait elle-même.

On l'enferme dans une grande cage, munie d'épais barreaux. Elle est entièrement nue. Une voix d'homme lui dit de s'accrocher aux barreaux. Elle entend sa voix :

— Sois plus soumise, Vanessa ! Il faut que tu aies l'air effrayé sur la photo. Cambre-toi mieux que cela, voyons ! Ecarte bien tes cuisses.

La cage et la voix disparaissent. Elle se retrouve dans la même pièce, entourée des mêmes hommes. Soudain le cercle s'écarte et une jeune femme blonde apparaît. Elle sourit à Vanessa mais Vanessa a peur de la femme blonde. Elle est nue elle aussi, mais un monstrueux phallus de plastique lui ceinture le bas-ventre.

Deux des hommes présents la forcent à se mettre à quatre pattes. Puis, la jeune femme blonde vient s'agenouiller derrière elle. Et, d'un coup brutal, elle force l'entrée de ses reins, avec le sexe postiche…

Vanessa hurle au sommet de la tour, comme si elle ressentait à nouveau cette douleur intolérable qui l'ouvre en deux. Son cri chasse les images et Vanessa n'est plus qu'un pauvre oiseau femelle privé de son mâle.

Elle recommence de pousser ses petites plaintes apeurées. Elle n'a plus qu'une idée : retrouver son maître, vite. Elle se sent envahie par une sourde rancœur contre lui. Le désir et la soif de sang se mélangent à nouveau.

Elle tire sur sa laisse, tendue à se rompre, qui lui meurtrit les chevilles. A force de tirer, elle parvient tout au bord de la meurtrière, ouverte sur le vide. Elle hume l'air avec avidité. Il est là, quelque part ! elle le sent !

Elle maudit ses liens qui l'empêchent de prendre son majestueux envol vers son maître qui l'attend…

CHAPITRE XV



Le soleil était encore rasant lorsque Boris Corentin et Aimé Brichot franchirent le seuil de l’immeuble de Scotland Yard. Le planton les salua respectueusement et les deux inspecteurs montèrent directement au deuxième étage, là où se trouvait le bureau du lieutenant Mc Leod.

Celui-ci les accueillit très cordialement, malgré la fatigue qui distendait ses traits. Visiblement, il n’avait pas dû beaucoup dormir.

— Je ne suis même pas rentré chez moi, leur dit-il, comme pour confirmer cette impression. Et vous, avez-vous passé une bonne nuit ?

Boris et son coéquipier prirent place dans les deux fauteuils que leur désignait le lieutenant.

— Je vais tout de suite vous rassurer sur le sort de Mlle Sandwick, attaqua-t-il : elle se remet du choc qu’elle a subi et elle pourra rapidement être entendue par la justice.

— J’en suis ravi, fit Boris. Et du côté de votre enquête, vous en êtes où ?

— Moins de chances de ce côté-là, soupira Mc Leod. Terry Sounder a été intercepté à l’aube par une de nos patrouilles. Malheureusement, le gaillard ne s’est pas laissé appréhender aussi facilement que cela.

— En un mot, il vous a échappé, commenta Boris.

Le lieutenant eut un soupir fataliste :

— Hélas oui. Cela dit, il y a eu fusillade et notre homme a été blessé. Normalement, il ne devrait pas pouvoir aller très loin dans son état.

À ce moment, le sergent Wilkins entra dans le bureau, après que Mc Leod l'y eut autorisé. Le sergent se fendit d'un grand sourire à l'adresse de Corentin et Brichot : apparemment, il était revenu à de meilleurs sentiments à leur égard…

— J'ai pensé que vous seriez contents d'avoir un peu de thé, dit-il en déposant un plateau devant les trois Sommes.

— Merci, Sergent, dit Mc Leod.

— Est-ce que vous avez réussi à avoir des nouvelles d'Arthur Ashford ? demanda Boris, que le thé n'intéressait guère.

: – Aucune, répondit laconiquement Mc Leod. C'est à croire que le bonhomme s'est volatilisé. En revanche, si on lui met la main dessus, son compte est bon : en perquisitionnant à son domicile, on a trouvé largement de quoi l'inculper de trafic d'oiseaux exotiques. Il aura du mal à s'en tirer.

Boris écoutait le lieutenant avec un brin d'impatience. Il était content pour l'homme de Scotland Yard qu'il pût stopper un trafic d'oiseaux mais cela ne l'intéressait pas plus que cela ! Corentin n'oubliait pas qu'il était inspecteur divisionnaire de la Brigade Mondaine et qu'il était en Angleterre pour retrouver une jeune femme disparue. Une jeune femme qui pouvait servir à démanteler un réseau terroriste.

— Est-ce que vous avez du nouveau au sujet de Vanessa Moret ? questionna-t-il, en portant à ses lèvres sa tasse de thé brûlant.

— Rien du tout, répondit le lieutenant. Quant à Jennifer Helder, je crains que nous ne soyons contraints de la relâcher aujourd'hui même.

— Voilà qui ne fait pas vraiment notre affaire, marmonna Brichot, sortant brusquement de son silence.

— Comprenez-moi bien, fit Mc Leod en se tournant vers lui.

Malgré le témoignage d'Audrey Sandwick, nous n'avons pas grand-chose contre elle. Et de plus, elle a un très solide alibi. Comme prévu, tous ses employés ont juré qu'elle n'avait pas quitté son club de l'après-midi.

Le lieutenant se servit une seconde tasse de thé et adressa un large sourire aux deux Français :

— Mais cela ne veut pas dire que nous abandonnons, poursuivit-il, bien au contraire. Depuis hier soir, deux hommes à moi sont en train d'éplucher

ses comptes. Avec un peu de chance nous finirons bien par la coincer.

Le lieutenant s'interrompit pour fouiller dans la poche intérieure de sa veste.

— À propos, je voulais vous montrer ceci, dit-il en tendant à Boris un papier plié en deux. Il s'agit d'une page de l'agenda personnel de Jennifer Helder, datée du 8 juillet. Regardez, c'est assez curieux.

Boris déplia le papier. Il ne contenait que quelques mots, écrits à l'encre noire : « Pour l'oiseau rare, voir JC, 4000 £. »

— Qu'en pensez-vous, demanda le lieutenant. C'est assez sibyllin, non ?

Boris ne répondit pas. Un petit déclic venait de se produire dans son cerveau, inconsciemment, et il cherchait à comprendre pourquoi ce court message venait de le frapper avec une telle force.

Et soudain, il trouva : c'était une pièce supplémentaire du puzzle, un puzzle dont, sans vraiment le savoir, il possédait déjà plusieurs éléments.

— Je peux encore me tromper, dit-il d'une voix lente, mais je pense que ce billet nous concerne de très près.

— Comment cela ? s'étonna Brichot.

— Tout semble tourner autour des oiseaux, reprit Boris. D'abord, il y a la réflexion de Jenny devant la photo de Vanessa, réflexion dont Audrey se souvenait : « Un bel oiseau en cage. » Ensuite, la carte postale reçue par Carole Bollard et prétendument envoyée par Vanessa à son arrivée à Londres. Que représentait-elle ?

— Un marché aux oiseaux ! s'exclama Brichot.

— Tout juste, reprit Corentin. Et pour finir, il y a le métier d'Arthur Ashford : marchand d'oiseaux ! Cela fait beaucoup de coïncidences, vous ne trouvez pas ?

Le silence retomba. Chacun des policiers essayait de trouver le lien logique qui pouvait exister entre ces divers éléments. Boris était de plus en plus persuadé que c'est là qu'ils trouveraient la clé de l'énigme. Il se tourna brusquement vers le sergent Wilkins qui était resté debout près de la porte du bureau.

— Sergent, dit Boris, pourriez-vous trouver, parmi les relations d'Ashford, quelqu'un qui serait éleveur, amateur d'oiseaux ou quelque chose comme cela ?

Le sergent Wilkins reporta son regard sur le lieutenant qui lui fit un signe de la tête.

— Je m'en occupe immédiatement, Sir, dit-il.

— Vous avez une idée précise, demanda Mc Leod, après que Wilkins fut sorti.

— Précise serait trop dire, répondit Corentin. Mais il me semble comprendre comment les choses se sont passées. Jenny s'est servi d'Ashford pour attirer Vanessa à Londres. Mais elle l'a vendue à quelqu'un d'autre…

— D'où la somme de 4000 livres, inscrite sur la page d'agenda, interrompit Brichot.

— Exactement, reprit Boris. Cette méthode présente un gros avantage : en cas d'enquête, la piste s'arrête à Ashford et le véritable client peut rester dans l'ombre.

— Si je vous suis bien, commenta à voix haute le lieutenant Mc Leod, cela voudrait dire qu'Ashford et Vanessa Moret sont en train de courir un danger certain.

— J'en ai peur, murmura Boris. La question que je me pose encore est de savoir quel rôle on veut faire jouer à Vanessa. En fait, il y a une personne qui pourrait nous renseigner…

Boris Corentin planta ses yeux dans ceux du lieutenant Mc Leod :

— C'est Jennifer Helder ! Lieutenant, je vous demande l'autorisation de l'interroger moi-même à ce sujet.

— Ecoutez, fit Mc Leod d'une voix un peu embarrassée, ce que vous me demandez est un peu délicat. Vous n'ignorez pas que…

Le lieutenant fut interrompu par le téléphone, qu'il décrocha aussitôt.

— Oui, c'est moi… Comment ?… Il y a un quart d'heure ?… Très bien, j'arrive immédiatement.

Le lieutenant reposa le combiné et se tourna vers les deux hommes :

— Messieurs, il y a du neuf : on vient de retrouver le cadavre d'Ashford aux entrepôts de Woolwich !

Le lieutenant Mc Leod coupa la sirène hurlante de sa voiture en se garant le long des immenses entrepôts désaffectés de Woolwich. À quelques mètres de l'endroit où il venait de s'arrêter régnait une agitation peu commune dans cet endroit lugubre et désert.

Corentin et Brichot sortirent de la voiture en même temps que Mc Leod et se dirigèrent vers l'endroit où l'on venait de retrouver le corps d'Arthur Ashford :

Le cadavre n'était pas beau à voir : la gorge était entièrement déchiquetée et, de ce fait, la tête faisait un angle inhabituel avec le reste du corps. À la surface de la plaie une monstrueuse croûte noirâtre s'était formée.

— Mais qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? murmura Brichot, un peu choqué malgré sa longue expérience de policier.

Comme pour répondre à la question posée par l'inspecteur français, le médecin légiste, arrivé sur les lieux peu de temps avant, s'avança vers Mc Leod.

— Bonjour, Lieutenant ! claironna-t-il de la voix guillerette d'un homme habitué à côtoyer l'horreur chaque jour. Pas joli, joli, hein ?

— Vous avez une idée de ce qui a pu le mettre dans cet état là ? demanda aussitôt Mc Leod.

Le médecin se gratta la tête d'un air pensif :

— À vrai dire, pas très bien : on dirait que la gorge a été déchiquetée par des griffes. Mais pour le mettre dans cet état là, il faudrait un rapace d'au moins deux mètres d'envergure ! En tout cas, ce que je puis d'ores et déjà vous affirmer, c'est qu'il n'a pas été tué ici : le corps a été transporté après le décès.

— Vous êtes sûr ? demanda Boris.

Le médecin légiste le toisa comme s'il venait de proférer une obscénité.

— Positivement certain, sir, dit-il en détachant bien les syllabes.

Le lieutenant Mc Leod restait immobile à regarder le cadavre. Il paraissait perdu dans ses réflexions.

— Le vampire de Woolwich a encore frappé, murmura-t-il enfin, d'une voix absente.

Corentin et Brichot se regardèrent un peu abasourdis par ces paroles énigmatiques.

— Le vampire de Woolwich, Lieutenant ?…

Semblant revenir à lui, Mc Leod prit Corentin par le bras et l’entraîna vers la voiture :

— Venez, je vous expliquerai en route, fit-il.

— Alors, Lieutenant, parlez-nous un peu de ce fameux vampire, dit Boris d’un ton ironique, lorsque la voiture eut démarré.

Le lieutenant Mc Leod esquissa un petit sourire en coin.

— Ne riez pas, dit-il, il s’agit d’une affaire très sérieuse qui a fait de nombreuses fois la « une » des journaux. Celui que les journaux populaires ont surnommé « le Vampire de Woolwich » est un tueur un peu particulier…

— Et quelles sont ses particularités ? demanda Brichot.

— Au cours des deux dernières années, on a retrouvé trois femmes assassinées, dans la zone où nous venons de trouver Ashford, c’est-à-dire à peu près à l’emplacement de l’ancien marché aux oiseaux qui a été détruit au début de ce siècle.

Boris tiqua en entendant le lieutenant parler de marché aux oiseaux, mais il n’en laissa rien paraître.

— Ces femmes, poursuivit Mc Leod, étaient toutes les trois des prostituées de Londres et elles sont mortes toutes les trois la gorge déchiquetée. Le plus fort c’est que le meurtrier ne prend même pas la peine de faire disparaître les corps. Comme s’il avait à cœur de signer ses crimes et de narguer la police. De fait, nous n’avons jamais pu éclaircir ces meurtres d’une sauvagerie incroyable.

— Cela étant, fit observer Boris, Ashford n’était ni une femme, ni, a fortiori, une prostituée…

— Effectivement, il se peut que ce crime n’ait rien à voir avec le vampire de Woolwich. L’assassin l’a peut-être imité pour tenter de brouiller les pistes.

Jusqu’à leur arrivée à Scotland Yard, Boris ne prononça plus un mot. Il était extrêmement préoccupé : le sort tragique d’Arthur Ashford prouvait qu’il avait malheureusement raison dans ses déductions : Vanessa était en danger.

Et il fallait absolument la retrouver au plus vite.

Il était un peu plus de quatorze heures lorsque Corentin et Brichot franchirent de nouveau le seuil du bureau du lieutenant Mc Leod.

— Alors, leur lança joyeusement celui-ci, vous n'avez pas trop mal déjeuné ? Comment trouvez-vous notre cuisine ?

— Elle est exotique, fit Brichot dans une grimace significative.

Son anglophilie était vraiment mise à rude épreuve. Pour dire vrai, elle prenait l'eau de toutes parts !

— Nous n'avons pas fait que manger, précisa Boris, très boulot-boulot. Nous avons profité de la pause pour tenter de mettre un plan sur pied.

— Je vous écoute, fit Mc Leod en allumant une Camel filtre.

— À mon avis, attaqua Corentin, il serait illusoire de prétendre maintenir Jennifer Helder en détention plus longtemps. Il serait sûrement plus profitable pour nous de la relâcher et de la surveiller discrètement.

— La surveiller dans quel but ? Vous croyez qu'elle va se laisser piéger aussi facilement ?

— Elle, sans doute pas, répondit Boris en poursuivant son idée. Mais si, comme je le pense, le meurtre d'Ashford est lié au sort de Vanessa, l'assassin devrait maintenant, en toute logique, s'en prendre à Jenny…

— Surtout, compléta Brichot, s'il est au courant de son arrestation d'hier soir.

— Comme Jenny est la seule qui puisse le trahir, conclut Boris, il va forcément s'en prendre à elle. Nous devrions donc nous en servir comme appât.

Mc Leod ne répondit pas tout de suite. Corentin sentait qu'il n'était pas insensible à ses arguments. Mais il avait encore de sérieuses réticences.

— Cela m'ennuie de libérer Mme Helder comme cela, finit-il par dire. Je comptais vraiment la coincer pour de bon, cette fois-ci. En plus, cela m'aurait permis de briser le réseau de relations qu'elle a su tisser autour d'elle…

Boris Corentin comprenait parfaitement le problème du lieutenant de Scotland Yard. Pour lui, l'affaire de la disparition de Vanessa ne présentait pratiquement aucun intérêt. En revanche, mettre fin aux agissements d'une maquerelle de l'importance de Jennifer Helder, cela représentait le plus

beau coup de sa carrière. Le genre de réussite qui enclenche le turbo de la promotion hiérarchique…

Mais Boris avait une mission à remplir. Coûte que coûte. Afin de décider le policier britannique, il se résolut à lui dévoiler une partie de l'affaire :

— Lieutenant, dit-il d'une voix grave, je dois vous informer d'une chose. Le problème Vanessa est beaucoup plus grave qu'une simple affaire de prostituée disparue. La DST française a absolument besoin de son témoignage pour démanteler un important réseau terroriste. Sans doute disposé à commettre une série d'attentats. C'est pourquoi je vous demande de vous rendre à mes arguments.

Le lieutenant se frotta machinalement le menton, encore hésitant. Puis, il poussa un profond soupir.

— C'est bien, dit-il d'un ton neutre. Je vais me ranger à votre plan.

Boris sentit le soulagement l'envahir : cette fois, ils avaient une chance très sérieuse de retrouver la piste de Vanessa.

— Cela étant dit, reprit Mc Leod, d'une voix plus enthousiaste, au travail : nous avons l'après-midi pour mettre en place le dispositif de surveillance !

CHAPITRE XVI



Un corps se traînait dans la pièce envahie d'obscurité. Rampant vers le peu de lumière que laissait filtrer l'étroite meurtrière.

Vanessa n'en pouvait plus. Gémissant comme un oiseau blessé, elle tournait sans relâche autour de sa laisse, mécaniquement, indéfiniment. Elle ne comprenait pas pourquoi son maître la laissait si longtemps seule, privée de chasse et de caresses. Elle en avait tant besoin !

Soudain, elle s'immobilisa : il était là ! Il était revenu pour elle ! En sentant une présence près d'elle, une présence qu'elle ne pouvait voir, aveuglée qu'elle était par le chaperon, elle se sentit envahie de bonheur. Elle revivait.

Mais sa joie fut de courte durée lorsque l'homme s'approcha d'elle : elle ne reconnaissait pas cette odeur, il ne s'agissait pas de son maître !

George, le domestique de Cobden, pénétra dans l'aire où se tenait Vanessa avec un peu d'appréhension. Il ne s'était jamais autorisé à émettre une opinion sur les étranges passions de son maître (c'est tout juste s'il se permettait d'en avoir une), mais de là à être obligé de s'occuper de cette… « créature », il y avait un pas que le vieux domestique répugnait à franchir. Nul doute que le vieux monsieur Cobden, le père de « Monsieur », aurait vu lui aussi toutes ces choses d'un mauvais œil, s'il avait encore été de ce monde.

Avec beaucoup de précaution, George déposa la nourriture dans la grande gamelle posée à terre. Puis, il versa l'eau d'un broc dans l'écuelle prévue à cet effet. Finalement, c'était moins pénible qu'il ne se l'était imaginé tout d'abord. Vanessa semblait bien tranquille dans son coin, attendant qu'il ait fini de lui donner sa pitance.

Mais George ne connaissait rien aux rapaces. Si Cobden avait été là, il se serait tout de suite rendu compte, lui, que la présence dans son aire d'un étranger était en train de raviver chez la femme-faucon sa colère et, partant, ses instincts meurtriers.

Car elle ressentait cette substitution comme une trahison de la part de son maître. Une trahison dont, dans son cerveau embrumé, elle rendait responsable l'homme qui se trouvait là, près d'elle…

Pourtant, la soif intense qui la tenaillait fut la plus forte : dès qu'elle entendit l'eau couler dans son écuelle, elle se précipita pour laper le frais liquide qu'elle but à longues gorgées voluptueuses.

Immobile, George la regardait boire. Il ne parvenait pas à se débarrasser de l'inquiétude qui le tenaillait. Où était passé monsieur Cobden ? Que signifiait cette absence imprévue et prolongée ?

Vanessa continuait de boire avidement. Dans le mouvement qu'elle avait fait pour s'accroupir, la cape s'était entrouverte, découvrant partiellement sa lourde poitrine, aux pointes presque violettes, son ventre plat et la sombre toison cachée entre ses cuisses musclées.

Brusquement, devant cette superbe femelle, totalement soumise à la volonté de son maître, George sentit une bouffée de désir embraser ses reins. Il n'était plus très jeune et cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu une femme aussi excitante. Et surtout une femme aussi impudemment offerte.

Lentement, un peu craintif tout de même, George s'approcha de Vanessa. Elle tourna la tête vers lui, sans pouvoir le voir, et se remit à boire tranquillement. Rassuré, le domestique s'accroupit à côté d'elle et posa sa main sur la nuque de la jeune femme, doucement, comme il avait vu Cobden le faire si souvent.

Dans son ignorance, il se méprit sur la signification du petit cri poussé par Vanessa. Il crut y percevoir du désir, du plaisir même. Perdant toute retenue, il laissa glisser ses mains le long du dos sinueux jusqu'à pétrir furieusement la croupe offerte à sa soudaine lubricité. En tremblant d'excitation, il glissa ses doigts dans la fourrure que rien ne protégeait de ses assauts. Il joua une seconde avec les longs poils bruns et soyeux. Puis, brusquement, enfonça en gémissant deux doigts dans le sexe de la jeune femme. De l'autre main, il avait attrapé un sein et en pétrissait fébrilement le mamelon érigé.

Sous le contact de cette main qui la forçait, Vanessa se redressa : elle avait compris ! C'est son maître qui lui avait envoyé cette proie, comme hier. Il attendait d'elle qu'elle se montre une bonne chasseresse. Et ensuite, il viendrait la récompenser…

George n'osait croire à sa chance. La jeune femme s'était mise debout et maintenant, elle plaquait son corps parfait contre le sien, en donnant les signes de la plus vive excitation. Le domestique crut défaillir quand il sentit les doigts de Vanessa s'attaquer à son pantalon et extraire habilement son sexe dont la raideur laissait encore à désirer…

Vanessa s'appliquait de son mieux. Il fallait que son maître soit pleinement satisfait. Elle imprimait à son poignet un mouvement de va-et-vient très souple, s'efforçant de donner à sa main le moelleux d'un fourreau vivant.

Bientôt, elle poussa un petit cri de joie : entre ses doigts, le membre grossissait à vue d'œil. L'homme qu'elle caressait respirait de plus en plus bruyamment…

Lorsqu'elle sentit le liquide chaud et épais se répandre sur sa paume, elle lâcha le sexe qui continua de battre l'air et porta brutalement ses mains à la gorge de l'homme. C'était maintenant ! Elle devait le tuer. Elle planta ses ongles de toutes ses forces dans la chair tendre du cou, sans comprendre qu'elle ne pouvait pas tuer : Cobden lui avait retiré ses griffes factices.

Encore sous le choc du plaisir qu'il venait de prendre, George redescendit brutalement sur terre : une violente brûlure venait de lui déchirer le cou. En un éclair, il se rendit compte que Vanessa essayait de l'égorger. Affolé, d'un revers de la main, il l'obligea à lâcher prise.

Mais la jeune femme, vive comme l'oiseau auquel elle s'identifiait, avec le même instinct de grand chasseur, plongea sans hésiter ses ongles dans les yeux de l'homme qui tentait de se défendre !

Le domestique poussa un hurlement inhumain. Il eut soudain l'impression horrible qu'on venait de lui transpercer le cerveau.

Aveuglé, une douleur atroce lui vrillant le crâne, il n'avait plus qu'une idée : fuir ! Fuir ce lieu d'épouvante et cette créature de cauchemar.

Précipitamment, il recula de deux pas en direction de la sortie. Quand brusquement, le sol se déroba sous son pied : par la porte qu'il avait laissée ouverte, il venait de tomber dans l'escalier. Il dégringola de quelques mètres. Puis, sa tête cogna violemment contre l'arête d'une marche de pierre.

Il n'eut même pas le loisir de crier : avant même qu'il pût se rendre compte de ce qui lui arrivait, il s'effondra, la nuque brisée. Mort.

Quand elle vit sa proie disparaître dans l'escalier, Vanessa fit un tel bond en avant que sa laisse se brisa net. D'une démarche sautillante, elle dévala les quelques marches qui la séparaient de George. Avec un petit cri extatique, elle se précipita sur lui et se mit à boire avidement le sang qui s'écoulait de sa tête.

Après quelques instants, apaisée, assouvie, elle regagna docilement son aire, en haut de l'escalier. Tranquille et heureuse de ce qu'elle venait d'accomplir.

Il ne lui restait plus qu'à attendre la récompense de son maître vénéré…

Le vampire de Woolwich a encore frappé ! Le vampire de Woolwich est de retour ! Le vampire de Woolwich tue de nouveau !

Jeffrey Cobden reposa les journaux qu'il venait d'acheter. Tous faisaient leur « une » sur la découverte du cadavre d'Ashford dont on attribuait le meurtre au fameux vampire de Woolwich.

Jeffrey Cobden inspecta d'un air satisfait le petit pub de Picadilly où il se trouvait. Tous les journaux parlaient de son crime et ce « vedettariat » satisfaisait pleinement sa folie mégalomane.

— Ils ne m'auront jamais, songea-t-il avec orgueil. Ce sont des imbéciles, tous ! Et ils ne peuvent rien contre moi parce que je suis le plus fort.

À l'occasion du meurtre d'Ashford, les journaux rappelaient les autres crimes du mystérieux tueur. Cobden eut un demi-sourire. Lui aussi s'en souvenait. Il revoyait très nettement le visage de ces trois prostituées. Egorgées elles aussi. Victimes du roi des oiseaux. Là non plus, la police n'avait pas retrouvé la trace de Cobden.

Pourtant, il ne faisait rien pour se cacher, poussant même sa folie orgueilleuse jusqu'à déposer les corps toujours au même endroit. Il prenait un plaisir malsain à narguer les forces de police…

Machinalement, Cobden avait repris le *Daily Mirror* et le feuilletait distraitement. Soudain, il tomba en arrêt en lisant un petit entrefilet. On y signalait en peu de mots, l'arrestation de Jennifer Helder, interpellée la veille à son cercle privé, à la suite d'une descente de police. Cependant, l'article signalait que Mme Helder pourrait être incessamment relâchée.

Cette nouvelle fit à Jeffrey Cobden l'effet d'une douche froide. Brusquement, il comprenait pourquoi, depuis ce matin, il lui était impossible de joindre la maquerelle. Son enthousiasme tomba d'un coup.

Cobden, même s'il était fou, était suffisamment intelligent pour comprendre instantanément ce que cette nouvelle avait de fâcheux pour lui.

Si jamais Jenny n'avait pas eu les nerfs assez solides, elle avait très bien pu parler de lui et de Vanessa à la police.

Et ça, il ne le fallait à aucun prix. Cobden se sentait prêt à tout pour garder Vanessa auprès de lui. Tout à son idée fixe, il ne songeait même pas à ce qu'il risquait pour lui-même. Il ne se dit même pas que s'il était pris, il y aurait de fortes chances pour que le jury l'envoie derrière des barreaux jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne pensait qu'à Vanessa. Vanessa qu'il devait protéger. Car désormais, elle ne vivait plus que par lui.

Jeffrey Cobden laissa un bon pourboire sur la petite table ronde et sortit du pub à pas pressés. Il décida de remonter à pied jusqu'à Russell Square, au domicile de Jennifer Helder.

Il n'avait pas encore pris de décision, mais une force irraisonnée le poussait vers l'immeuble où vivait la maquerelle mondaine.

Arrivé à quelques centaines de mètres du bâtiment cossu, son instinct l'avertit soudainement qu'il était en danger. À force de vivre dans l'intimité des rapaces, il avait fini par acquérir comme eux, une sorte de sixième sens. Celui des chasseurs.

Immobile, feignant de s'absorber dans la contemplation d'une vitrine de bijoux anciens, Cobden épiait les alentours. Il ne lui fallut que peu de temps pour repérer une voiture de police banalisée.

— Les niais ! gronda-t-il. Est-ce qu'ils s'imaginent que je vais me laisser prendre comme un vulgaire lapin ?

Lentement, d'un air dégagé, Cobden pénétra dans la boutique. Une petite vendeuse, blonde et souriante, l'accueillit presque aussitôt.

— Monsieur désire quelque chose ?

— Je cherche un cadeau pour ma fille, répondit Cobden du tac au tac. Mais je ne suis pas très fixé. Je vais regarder un peu ce que vous avez.

— Très bien, Monsieur, je vous laisse choisir tranquillement.

Jeffrey Cobden attendit que la vendeuse soit repartie vers le fond de la boutique avant de s'intéresser de nouveau à ce qui se passait dans la rue.

Au bout d'à peine une minute, il vit une superbe Rolls de couleur crème s'arrêter devant le 36, Russell Square. Aussitôt, Jennifer Helder en descendit, tout de suite assaillie par la meute des photographes et des

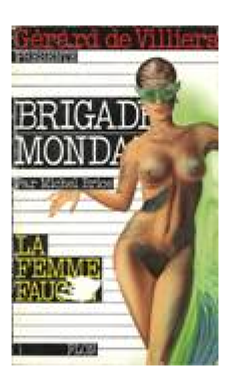
journalistes qui attendaient son retour. Mais elle les ignora superbement et disparut chez elle.

En un quart de seconde, Cobden prit sa décision. Il était certain, dans sa folie, que c'est lui que l'on cherchait à atteindre en s'attaquant à Jenny. Par conséquent, il ne lui restait plus qu'une chose à faire : supprimer la maquerelle au nez et à la barbe de ces lourdauds de policiers.

Ensuite, il n'aurait plus qu'à rentrer chez lui, dans sa propriété du Sussex, et à couler une vie paisible auprès de Vanessa et de ses oiseaux.

Son plan pouvait paraître fou. À cela, il n'y avait qu'une chose à répondre : Cobden était fou.

CHAPITRE XVII



Aimé Brichot émit un petit sifflement admiratif en voyant Jennifer Helder descendre élégamment de la Rolls.

— Eh ben, dis donc, fit-il, elle ne s'embête pas pour quelqu'un qui sort d'être entendue par les flics !

— Elle le fait exprès, dit Boris entre ses dents.

— J'avoue que je ne comprends pas…

— C'est simple pourtant : en donnant le maximum de « clinquant » à son retour à la maison, elle montre à tout le monde, journalistes compris, qu'elle

n’a rien à se reprocher, ni surtout rien à craindre de la police.

— Jeu dangereux, dit Brichot.

— Peut-être, Mémé, mais nous, cela nous arrange. Avec autant de publicité, le mystérieux « oiseau rare » ne pourra pas manquer d’être au courant. Et avec un peu de chance, il va rappliquer ici et nous le cueillerons.

Corentin et Brichot étaient installés dans la Ford noire mise à leur disposition par le lieutenant Mc Leod, garée à proximité du domicile de Jennifer Helder.

Finalement, Boris avait eu gain de cause auprès du lieutenant. Lui et les deux inspecteurs français avaient passé une partie de ce lundi après-midi à étudier le dispositif qu’il convenait de mettre en place. Boris avait été très satisfait de constater que l’homme de Scotland Yard, maintenant qu’il avait pris sa décision, jouait le jeu à fond. Le dispositif de surveillance qu’il avait fait mettre en place était discret, mais il n’en était pas moins très important.

En plus des policiers en civil disposés un peu partout dans le quartier, le lieutenant avait fait mettre sur écoutes les deux téléphones de Jenny : celui de son domicile et celui du cercle de Shaftesbury Avenue.

Il faut dire que Boris Corentin, afin d’emporter la décision, avait fait valoir un argument de poids auquel le lieutenant n’était pas resté insensible. En relâchant Jenny, il ne perdait pas toutes ses chances de la coincer, bien au contraire : il y avait une chance raisonnable pour que Terry Sounder, traqué, tente de joindre sa patronne. Il serait alors facile de lui mettre le grappin dessus et de lui faire avouer la tentative d’assassinat d’Audrey.

Du même coup, cela permettrait d’inculper Jenny de complicité de meurtre. Ce qui, à tout prendre, était encore bien plus solide qu’une simple histoire de fraude fiscale.

Finalement, les policiers tablaient sur le fait que Jenny, ayant arraché de haute lutte sa mise en liberté, était persuadée qu’aucune charge ne pouvait être retenue contre elle. Ce qui pouvait l’amener à relâcher sa méfiance et à se découvrir.

— Tu veux que je vienne avec toi ? demanda Brichot.

Boris réfléchit un instant :

— Non, Mémé, finit-il par répondre. Je préfère que tu restes en planque ici.

— Pourquoi, tu n'as pas confiance dans la police de sa très gracieuse Majesté, ricana Brichot, décidément de moins en moins anglophile.

— Si Mémé, mais j'ai encore plus confiance dans tes yeux et dans ta jugeote. Si quelqu'un venait pour tenter d'approcher Jenny, j'aime mieux que tu sois là.

— Vous êtes trop bon, patron ! ironisa Brichot, touché malgré tout par le compliment.

— Et puis, poursuivit Boris, tu sais aussi bien que moi, qu'un client se met beaucoup plus facilement à table lorsqu'on l'entreprend entre quatre z'yeux. Bon j'y vais.

Au moment où Boris Corentin allait descendre de la voiture, le voyant de la radio se mit à clignoter. Boris décrocha le récepteur.

— Boris Corentin, j'écoute.

Tout de suite, malgré le son nasillard, il reconnut la voix de Mc Leod.

— Inspecteur Corentin, il y a du nouveau : Mme Helder vient de recevoir un appel en provenance de Londres…

— Vous avez pu le localiser, l'interrompit Boris.

— Malheureusement, non, la communication n'a pas duré assez longtemps. Il s'agissait d'un homme qui s'est présenté à Jennifer comme « le fauconnier ».

Immédiatement, tous les voyants s'allumèrent dans le cerveau de Boris : on tournait encore autour des oiseaux !

— Que se sont-ils dit ? demanda-t-il d'un ton rapide.

— L'homme paraissait très en colère, mais une colère froide, vous voyez. Il a accusé Mme Helder de l'avoir trahi. Ensuite, il l'a carrément menacée. Il lui a dit qu'elle ne perdrait rien pour attendre et qu'il saurait bien lui faire payer sa trahison. Il a ajouté que si elle croyait pouvoir faire obstacle à son bonheur, il lui en ferait passer l'envie.

— Vous êtes sûr que l'appel venait bien de Londres ? demanda Corentin.

— Positivement. De toute façon, je vous tiens au courant s'il y a du nouveau.

Boris avait du mal à contenir l'excitation qui s'était emparée de lui. Il avait l'impression que cet appel était le petit coup de pouce du destin qui allait hâter le dénouement et, peut-être, leur permettre de retrouver Vanessa

vivante. Car il avait l'intuition que ce bonheur dont parlait « le fauconnier » la concernait de très près.

Comme s'il avait suivi le même cheminement de pensées que sa flèche, Brichot se tourna vers Boris :

— C'est plutôt bon signe pour nous, non ?

— Je trouve aussi, Mémé. Maintenant, je vais aller voir ce qu'en pense Mme Helder.

— Je vais voir si Mme Helder peut vous recevoir, fit le domestique, en s'inclinant respectueusement.

Boris Corentin n'eut pas à attendre très longtemps : quelques secondes plus tard, Jenny faisait son apparition, strictement vêtue d'un tailleur grège.

— Madame, attaqua Boris, nous nous sommes déjà rencontrés l'autre soir et…

— Je me souviens parfaitement de vous, Monsieur le policier français, l'interrompit Jenny avec un peu d'ironie. Mais sachez que je n'ai nullement l'intention de vous recevoir. La police m'a entendue et elle m'a relâchée. C'est donc que je n'ai rien à me reprocher. Par conséquent, j'entends que l'on me laisse vivre tranquille.

Sous ses airs fanfarons, Boris devinait que la maquerelle était plus tendue qu'elle ne voulait bien le laisser paraître. Manifestement, le coup de téléphone quelle venait de recevoir l'avait fortement ébranlée.

— Madame, poursuivit Boris sans se démonter, ma visite n'a rien à voir avec l'interpellation dont vous avez fait l'objet de la part de mes collègues de Scotland Yard. Elle ne présente qu'un caractère tout à fait officieux et je souhaiterais…

— N'insistez pas, Inspecteur, répliqua Jennifer Helder d'un ton très sec. Quel que soit le motif de votre présence ici, je n'ai strictement rien à vous dire. Bonsoir.

Boris sentit que Jenny était en train de se buter contre lui et qu'elle allait lui refermer la porte au nez. Il décida de jouer sa carte secrète :

— C'est bien dommage que vous le preniez comme cela, dit-il d'une voix détachée. J'aurais sans doute été en mesure de vous éviter les déboires que pourrait vous causer… « l'oiseau rare »…

Jenny était en train de fermer la porte. Elle la rouvrit instantanément et plongea ses yeux dans ceux de Boris. Celui-ci sentit, à un imperceptible relâchement de ses traits, que la maquerelle faiblissait. En faisant allusion à son mystérieux client, il avait touché juste.

— À propos, fit-elle d'une voix légèrement radoucie, avez-vous retrouvé votre protégée ? Comment s'appelait-elle déjà ? Ah, oui : Vanessa !

— Hélas, pour le moment, nous sommes toujours sans nouvelles d'elle, soupira Boris. En revanche, nous avons réussi à retrouver Arthur Ashford.

Cette fois, Jennifer Helder accusa nettement le choc. Elle se rendait compte brusquement que ce policier français savait beaucoup de choses : il eût peut-être été maladroit de l'éconduire sans qu'il ait eu le temps de dire tout ce qu'il savait. Jenny ouvrit la porte toute grande et s'effaça pour laisser entrer Corentin. Elle le précéda ensuite vers le salon.

— Alors comme cela, ce cher Arthur a refait surface ! Il va bien, au moins.

— On ne peut plus mal, Madame, répondit Boris d'une voix glaciale. Regardez plutôt.

Jennifer Helder se saisit de la photo que lui tendait Boris. Elle représentait le cadavre mutilé d'Ashford, parmi les monceaux de ferrailles des entrepôts de Woolwich. Elle resta quelques secondes comme pétrifiée, les yeux agrandis par l'horreur. Puis, elle se laissa lourdement tomber dans un fauteuil.

— *My God !* balbutia-t-elle d'une voix blanche, c'est affreux. Que lui est-il arrivé ?

Corentin réprima un mouvement de triomphe : la maquerelle encaissait durement le choc. Elle avait peur et cela la rendait d'autant plus malléable. Il décida d'avancer ses pions.

— Jenny, dit-il d'une voix radoucie, il y a une chose que je veux vous dire : en tant que policier français, vos démêlés avec Scotland Yard ne m'intéressent nullement. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Vanessa, vous comprenez ? J'ajoute qu'il y va également de votre intérêt et même de votre survie.

— Je… Je ne comprends pas…

— Vous comprenez très bien, au contraire. Je suis à peu près sûr que l'on a éliminé Ashford pour l'empêcher de parler au sujet de Vanessa. Or il

existe une autre personne capable de renseigner la police à son sujet…

Boris regarda la maquerelle droit dans les yeux. Celle-ci baissa la tête :

— Et cette personne c'est vous, Jenny !

Instinctivement, à cette évocation, Jennifer Helder se tassa au fond de son fauteuil :

— Vous croyez vraiment que…

— Il faut vous rendre à l'évidence, Jenny, poursuivit Boris d'une voix calme. Votre commerce à trois, vous, Ashford et l'amateur d'oiseaux rares, ne fonctionne plus. Il est même devenu très dangereux. Nous avons les moyens de mettre fin à cette menace qui plane sur votre tête. Pour cela, il ne nous manque qu'une seule chose : le nom et l'adresse de ce… « fauconnier ».

Jennifer Helder avait la pâleur d'une morte. Boris sentait qu'il venait de marquer des points importants. Il retint son souffle, attendant la réponse de Jenny.

— C'est… C'est impossible, murmura celle-ci d'une voix presque inaudible. Si on apprend que je balance mes clients, je suis grillée à tout jamais. Non, je ne veux pas faire cela. C'est beaucoup trop…

Jenny fut interrompue par la sonnerie du téléphone, posé juste à côté d'elle. Tous les muscles de Boris se tendirent. Si c'était l'appel qu'il espérait…

Jennifer décrocha à la deuxième sonnerie :

— Allô ? Oui, c'est moi. Ah, bonjour, Maître !

Boris réprima un sourire de satisfaction : le lieutenant Mc Leod était fidèle au rendez-vous ! C'était l'un des aspects du plan qu'ils avaient mis au point ensemble. Un coup de bluff ; faire croire à Jenny, par l'intermédiaire de ses avocats, que les policiers chargés d'éplucher ses comptes avaient découvert de grosses, de très grosses irrégularités. Et que par conséquent, le cercle privé de Shaftesbury Avenue avait toutes les chances d'être rapidement fermé par décision de justice.

Accrochée au combiné, Jenny était verdâtre.

— C'est impossible ! hurlait-elle, folle de rage. Il doit bien y avoir un moyen d'arranger ça ! Comment cela, vous ne pouvez rien faire ! Mais je vous paie pour pouvoir ! Bon, ça va, je vous rappellerai plus tard.

— Des ennuis ? fit hypocritement Boris, après qu'elle eut raccroché.

Jennifer Helder ne répondit pas. Mais aux éclairs que lançaient ses yeux, il comprit qu'elle était en train de réfléchir intensément. Le cerveau à six mille tours.

Corentin n'eut pas à attendre très longtemps : Jennifer Helder n'était pas femme à tergiverser durant des heures avant de prendre une décision importante. Brusquement, elle releva la tête et regarda Boris droit dans les yeux.

— Ecoutez, Inspecteur, laissez-moi vous proposer un marché honnête… Je vous donne l'adresse où a été conduite Vanessa, ainsi que le nom de l'homme qui me l'a réclamée. En échange, vous vous arrangez pour que toutes poursuites contre moi soient immédiatement abandonnées.

Boris eut du mal à réprimer un cri de triomphe : Jenny avait mordu à l'hameçon, elle venait de se jeter dans la gueule du loup ! Malgré sa joie, il réussit à prendre l'air désolé :

— Madame Helder, ce que vous me proposez est malheureusement impossible. Vous comprenez bien qu'en tant que simple policier français, je n'ai absolument aucun pouvoir me permettant d'influer sur la justice de votre pays…

Corentin laissa passer quelques secondes de silence, avant de placer sa dernière botte :

— En revanche, j'ai, moi, un autre *deal* à vous proposer, bien plus avantageux pour vous.

— Je vous écoute, dit Jenny, nerveusement.

— Voilà. Supposez un instant que l'homme que vous essayez de protéger ne soit autre que le fameux « vampire de Woolwich ». Si grâce à vous la police peut enfin l'arrêter, d'une part vous ne risquez plus rien pour votre vie et d'autre part, il sera difficile de vous refuser quoi que ce soit.

En entendant la supposition émise par Boris, Jenny se dressa d'un bond. Une intense stupéfaction mêlée d'horreur s'était peinte sur son visage. Elle se mit à marcher à grandes enjambées dans la pièce.

— Ce n'est pas possible ! répétait-elle inlassablement, ce n'est pas possible…

Boris avait assez d'expérience pour comprendre que la réaction de Jenny n'était pas feinte : visiblement, sa complicité avec le meurtrier d'Arthur Ashford était restée limitée à la prostitution.

Enfin, Jennifer Helder se calma un peu et vint se rasseoir en face de Boris :

— Ce que vous me dites me fait frémir, dit-elle d'une voix encore mal assurée. Bien sûr, ce client payait très cher pour que l'on respecte son anonymat. Mais de là à penser… *My God !* c'est terrible.

Boris s'avança légèrement et posa sa main sur l'avant-bras de Jenny :

— Alors, que décidez-vous ? Vous acceptez de m'aider ?

Jenny leva les yeux vers lui.

— Oui, dit-elle d'une voix résolue. Je vais vous donner son nom. Mais je vous avertis que je ne parlerai officiellement qu'en échange de l'assurance qu'on ne mettra plus le nez dans mes affaires.

— Merci, Jenny, dit simplement Boris.

CHAPITRE XVIII



Le sergent parut à la porte du bureau et attendit.

— Entrez Wilkins, fit Mc Leod d'une voix gaillarde. Nous n'attendions plus que vous pour commencer !

Le sergent salua à la ronde et alla s'asseoir près de Brichot, absorbé dans la contemplation de son whisky.

— Eh bien, nous vous écoutons, reprit le lieutenant en regardant Boris.

Celui-ci prit le temps de s'allumer une Gallia avant de commencer à parler. Il était temps que cette enquête se termine : il ne lui en restait plus que deux paquets !

— Grâce à ce que m'a dit Jennifer Helder, attaqua-t-il, je suis en mesure de reconstituer toute l'affaire, ou à peu près.

Instinctivement, les trois hommes avancèrent le buste vers lui, fortement intéressés.

— Arthur Ashford faisait partie de ses clients depuis plusieurs années, reprit-il. Pas un client régulier, plutôt un occasionnel. De temps en temps, il s'adressait à elle pour trouver des filles.

— Il ne devait pas être le seul dans ce cas, fit observer le lieutenant.

— Non, mais Ashford, lui, réclamait toujours des filles d'un genre très particulier. Physiquement, elles devaient avoir un corps très fin, très souple et des gestes naturellement gracieux. Le port de tête aussi était très important : le cou devait être très long, très racé. Mais ses exigences ne s'arrêtaient pas là. Il avait aussi des critères psychologiques très précis. Pour lui convenir, les filles devaient présenter un mélange subtil de soumission et d'exaltation dans le regard.

— Sadomasochisme ? interrogea Brichot.

— Pas exactement. D'après Jenny, en tout cas. Petit à petit, d'ailleurs, celle-ci a compris qu'Ashford n'agissait pas pour son compte personnel. En fait, elle s'en doutait depuis le début. Avec l'expérience qu'elle a des hommes et de leurs fantasmes, elle avait deviné qu'Ashford n'avait pas le « profil ». Elle s'est renseignée de son côté, mais cela n'a pas donné grand-chose.

— Alors, elle a fait parler Ashford qui a tout déballé gentiment, fit Brichot.

— Exactement. Il lui a appris l'existence de Jeffrey Cobden et surtout ses goûts bizarres.

— Quel genre de goûts ? demanda le sergent Wilkins, soudain très intéressé.

— Cobden est passionné par tout ce qui concerne les oiseaux de proie, en particulier les faucons, poursuivit Boris. Son rêve, d'après Ashford, était de

trouver une femme qui, sur le plan sexuel et affectif, présenterait toutes les qualités qu'il vénérait chez ces oiseaux.

— Donc, Mme Helder connaît Jeffrey Cobden ? demanda le lieutenant.

— Non. Il a toujours tenu à rester dans l'ombre. Elle possédait juste son numéro de téléphone.

— Et elle n'a jamais cherché à en savoir plus sur cet étrange client ? s'étonna Brichot.

Boris le regarda en souriant :

— Ce n'est pas à toi que je vais apprendre que la discrétion est la première vertu qu'une maquerelle du rang de Jenny se doit d'observer ! De plus Cobden payait très cher, sans jamais discuter et cela lui suffisait amplement. Bref, toujours est-il qu'au début du mois de juillet, Jenny reçoit, parmi d'autres, les photos de Vanessa, transmises de Paris par Carole Bollard. Immédiatement, elle comprend que Vanessa a tout pour intéresser Cobden. D'autant qu'elle ne lui a rien proposé depuis assez longtemps et qu'elle ne tient pas à perdre un aussi bon client.

— Elle passait à chaque fois par Ashford ? demanda le lieutenant Mc Leod.

— Non. Dans ce cas précis, elle lui a envoyé les photos de « l'oiseau rare », directement chez lui. Cobden était en vacances à l'étranger, mais dès son retour, il a fait savoir à Jenny qu'il était très intéressé par sa « protégée ». Fine mouche, la maquerelle a bien senti qu'il était littéralement emballé. Elle en a profité pour réclamer le prix fort. Cobden a accepté sans sourciller.

— Et c'est là, j'imagine, que l'infortuné Ashford entre en piste, suggéra Brichot, de plus en plus passionné par les développements de Boris.

— Tout juste ! Après un coup de fil de Jenny à Carole Bollard, Vanessa a débarqué à Londres. Ashford l'a prise en charge dès son arrivée. Ils ont passé une nuit ensemble, comme si c'était lui le véritable client.

— Il a fait office de « goûteur », en somme, ricana Brichot.

— C'est exactement cela. De goûteur, comme tu dis, et de brouilleur de pistes. Dès le lendemain, il a téléphoné à Cobden pour lui dire tout le bien qu'il pensait de Vanessa. Et il a proposé à celle-ci des petites « vacances », chez l'un de ses amis, très riche.

— Je suppose, dit encore Brichot, que c'est lui qui a choisi la carte postale pour Carole Bollard et qui a suggéré à Vanessa de la lui envoyer pour qu'elle ne s'inquiète pas ?

— Cela, Jenny n'en savait évidemment rien, mais je pense également que les choses se sont passées ainsi que tu le dis.

Alors qu'il était silencieux depuis un bon moment, le lieutenant Mc Leod se pencha brusquement vers Boris :

— Mais est-ce que Jenny était au courant de ce que Cobden faisait avec les filles qu'elle lui procurait ?

Boris s'autorisa un demi-sourire : le lieutenant ne perdait pas de vue son objectif principal : tenter par tous les moyens de coincer Jennifer Helder !

— Non, répondit-il. En tout cas, elle m'a affirmé qu'elle les ignorait. Mais, à mon avis, si c'est vraiment lui qui a tué Ashford, il y a tout lieu de craindre qu'il ne se livre avec elles à des pratiques pour le moins répréhensibles.

— Le problème, continua Mc Leod, c'est que rien ne permet de supposer que Cobden et le vampire de Woolwich ne sont qu'un seul et même homme…

— Il y a peut-être quelque chose, dit doucement Boris. Au cours de notre conversation, Jenny s'est souvenue d'un détail troublant : les périodes où le vampire de Woolwich se manifestait correspondaient toujours à des moments où Cobden ne faisait pas appel à ses services et prospectait lui-même, d'après Ashford, parmi les prostituées londoniennes.

— C'est un peu mince, bougonna Mc Leod.

— Bien sûr, convint Boris, mais reconnaissez que la coïncidence est troublante. Et puis, il me semble que l'autopsie devrait pouvoir rapidement déterminer si Ashford et les prostituées ont bien été tués de la même main.

— À ton avis, intervint Brichot, Jennifer Helder a joué franc jeu avec toi ?

Boris réfléchit quelques secondes :

— Je le pense, dit-il enfin. Cela étant, il y a une chose qu'elle m'a cachée et dont je suis à peu près certain, c'est qu'elle savait que Cobden avait retrouvé Ashford. C'est pour cela qu'elle a eu aussi peur lorsque je lui ai montré la photo de son cadavre. À ce moment-là, elle a compris qu'elle était réellement en danger et que j'étais peut-être son seul recours.

— Elle était peut-être complice, suggéra le lieutenant, ou tout au moins au courant du projet de Cobden de supprimer Arthur Ashford.

— Complice, je ne pense vraiment pas, répondit Boris. Au courant, peut-être…

Le sergent Wilkins, qui était sorti du bureau dès qu'il avait été question de Jeffrey Cobden, revint au bout de quelques minutes, brandissant une feuille de papier :

— Voilà, dit-il, j'ai mis la main sur l'adresse du client !

— Et d'où est-il, ce brave homme ? demanda Mc Leod avec un certain sens de l'humour noir.

— Il vit dans un manoir près de Battle.

— Où se situe Battle ? demanda Brichot, dont l'amour de l'Angleterre n'allait tout de même pas jusqu'à en connaître par cœur l'annuaire des communes.

— C'est dans le Sussex, au sud du pays, non loin d'Hastings.

— C'est donc là que nous irons livrer bataille, conclut Brichot avec humour[5].

— Restons sérieux, fit Boris, en retenant son sourire. L'information est intéressante. Souviens-toi, Mémé, que lorsqu'Ashford nous a échappé, il filait vers le sud…

— Tu crois qu'il partait retrouver Cobden ?

— Cela me paraît plus que probable.

— En tout cas, une chose est sûre, fit remarquer le lieutenant, c'est que notre homme est à l'ombre pour se venger de Jennifer Helder. Les écoutes téléphoniques le prouvent. Je vais renforcer le dispositif de sécurité autour du domicile de madame et aussi dans le quartier de Shaftesbury Avenue. Il faut absolument mettre la main sur ce monstre, avant qu'il ne commette d'autres atrocités. Et vous, que comptez-vous faire ?

Boris n'hésita pas une seconde avant de répondre : sa décision était déjà prise.

— Nous filons immédiatement vers le Sussex, dit-il.

Le lieutenant le regarda d'un air étonné :

— Mais, Inspecteur, je…

Boris l'interrompit doucement :

— Lieutenant, je comprends que votre principal souci soit de coincer le tueur de Woolwich. Et accessoirement, de mouiller Jennifer Helder. Mais je vous rappelle que l'inspecteur Brichot et moi-même sommes ici pour tenter de retrouver Vanessa. Et si possible vivante.

Boris se tourna vers Wilkins :

— Sergent, seriez-vous assez gentil pour vous mettre en rapport avec la police de Battle et leur demander de nous faciliter notre tâche, si besoin était ?

— Je m'en occupe, Sir.

Corentin attendit que le sergent Wilkins fut sorti pour dire au lieutenant Mc Leod une chose qui lui tenait particulièrement à cœur :

— Lieutenant, il me reste une chose à vous apprendre.

— Je vous écoute…

— Vous pensez bien que Jennifer Helder ne m'a pas raconté tout cela, simplement parce qu'elle me trouvait sympathique…

— Je m'en doutais un peu, sourit Mc Leod. Allez-y carrément : que lui avez-vous promis pour qu'elle se mette à table aussi facilement ?

— Je lui ai dit qu'en donnant à la police le nom du vampire de Woolwich, elle permettrait l'arrestation de celui-ci. Et que, par conséquent, Scotland Yard n'aurait plus grand-chose à lui refuser…

— Ce qui veut dire ? fit le lieutenant d'une voix brusquement soupçonneuse.

— Ce qui veut dire que je me suis engagé personnellement à ce qu'on ne regarde pas de trop près dans ses comptes.

Mc Leod fusilla Corentin du regard :

— Vous ne manquez pas de culot, dit-il, contenant sa colère à grand-peine. Savez-vous que…

— Oui, Lieutenant, je sais… Je n'ai aucun pouvoir dans ce pays. Mais c'était ça ou le tueur vous échappait et moi, je perdais toute chance de retrouver Vanessa.

Mc Leod écrasa sa cigarette d'un geste lent.

— C'est bon, finit-il par bougonner. Vous avez ma parole.

— Merci, Lieutenant. Et songez que pour toute l'Angleterre, vous allez être celui qui a maîtrisé le vampire de Woolwich !

Cela, le lieutenant Mc Leod y avait déjà pensé ! Et aussi au fait que dans l'avenir, grâce à ce petit coup d'éponge, il aurait barre sur Jennifer Helder. Ce qui n'était pas négligeable pour la suite de sa carrière…

CHAPITRE XIX



La Ford noire prêtée par le lieutenant Mc Leod filait rapidement sur la route de Brighton. Sans perdre une minute, les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine fonçaient vers la propriété de Jeffrey Cobden. Espérant arriver à temps pour sauver Vanessa.

— Alors, Mémé, content de ton séjour en Angleterre ? demanda Boris Corentin, avec un peu d'ironie dans la voix.

— Tu parles ! bougonna Brichot. J'ai la chance de me rendre dans le pays le plus raffiné de la terre et tout ça pour quoi ? Pour donner la chasse à un vampire tueur de putes et pour faire le pied de grue devant l'immeuble d'une maquerelle de haut vol. On a tellement couru, je n'ai même pas eu le temps d'aller renouveler ma garde-robe !

Boris éclata de rire devant les jérémiades de son coéquipier :

— Allons, Mémé, console-toi. L'Angleterre ne va pas disparaître : tu auras tout le temps de te déguiser en sujet de sa Majesté !

La voiture franchit Brighton, puis la petite ville d'Hastings, avant d'arriver à Battle. Le plus dur restait à faire : trouver la propriété de Cobden. Une tâche rendue encore plus délicate par la pluie persistante qui noyait la campagne anglaise plongée dans l'obscurité. Heureusement, le sergent Bayley, de la police de Battle, leur avait fourni, par téléphone, toutes les indications indispensables pour trouver.

Aimé Brichot, d'ailleurs, avait insisté auprès de Corentin pour qu'ils fassent appel, d'entrée de jeu, à la police locale : apparemment, Cobden était un individu très dangereux et ils n'étaient armés ni l'un ni l'autre.

Mais Boris s'y était opposé : un déploiement de force trop ostensible risquait de faire peur à Cobden et de le pousser à des actes désespérés. Or, le but principal de Corentin était toujours de sauvegarder Vanessa. Il ne voulait prendre aucun risque vis-à-vis d'elle.

— Ne prends pas cet air soucieux, Mémé. Nous ne craignons pas grand-chose. Après tout, il n'y a que deux personnes dans ce manoir : Cobden et George, son vieux domestique.

C'est encore le sergent Bayley qui leur avait fourni ces renseignements au sujet de Cobden.

— Il vit d'une façon très renfermée depuis que le malheur l'a frappé, leur avait-il déclaré.

— Quel malheur ? avait questionné Boris.

— Il y a deux ans, sa femme Elisabeth, une Française comme vous, est morte dans des conditions tragiques… Elle a fait une chute depuis le sommet de la tour d'angle. Tout le monde savait qu'elle était plutôt dépressive et, dans le pays, les gens pensent qu'elle s'est suicidée. Mais cela n'a jamais pu être clairement établi : elle n'a laissé ni lettre, ni quoi que ce soit, permettant de conclure avec certitude à un suicide.

— Comment Cobden a-t-il réagi ? avait de nouveau demandé Corentin.

— Très mal. Depuis ce jour, il ne reçoit pratiquement plus personne et semble toujours très abattu. En revanche, il s'absente beaucoup plus souvent. À Londres, mais aussi à l'étranger. »

À présent, la Ford roulait sur une petite route totalement déserte. Boris conduisait lentement, de peur de rater la propriété de Cobden. Soudain, il freina d'un coup sec.

— Je te parie que c'est là, dit-il en désignant à Brichot un grand portail ouvert.

— On ne ferme pas sa porte la nuit, en Angleterre ? demanda Aimé, tandis que la voiture s'engageait dans l'allée de gravier blanc.

Entièrement plongé dans le noir, battu par la pluie insidieuse, le parc avait un aspect sinistre. Enfin, au détour d'un coude formé par l'allée, les deux inspecteurs virent se découper sur le ciel la masse noire du château. Toute l'imposante bâtisse était plongée dans l'obscurité, à l'exception de deux fenêtres au rez-de-chaussée.

Boris coupa le contact et éteignit les phares de la Ford. Puis, prudemment et sans bruit, Brichot et lui s'avancèrent jusqu'à la porte d'entrée.

Aucun bruit ne parvenait de l'intérieur de la maison, comme si elle venait d'être brutalement désertée.

— Qu'est-ce qu'on fait ? souffla Brichot, on essaie d'entrer ?

Sans répondre, Boris manœuvra délicatement le loquet de la porte. Elle s'ouvrit sans aucune résistance.

— Je trouve cela bizarre, murmura Boris comme pour lui-même.

— Tu crois qu'on nous tend un piège ? demanda Aimé, lui aussi à voix basse.

— Je ne pense pas, personne n'est au courant de notre venue ici. On dirait plutôt que les occupants de cette demeure ont été obligés de partir en catastrophe. J'espère que…

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase : Brichot l'avait compris à demi-mots. Tous les deux redoutaient le pire pour Vanessa.

Silencieusement, ils se dirigèrent vers la porte sous laquelle filtrait un rai de lumière, celle qu'ils avaient vue du dehors. Il s'agissait de l'office, vide elle aussi. Sur la table se trouvait une tasse de thé pleine. Boris trempa son doigt dans le liquide : il était complètement froid. Ce qui le renforça dans son idée d'un départ précipité.

Convaincus que la maison était bel et bien déserte, mais sans pour autant abandonner toute prudence, les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine entreprirent de visiter les autres pièces. Ils jetèrent un coup d'œil à la salle à manger, puis à une autre pièce, plus petite, qui devait être un fumoir.

Partout, les meubles de style et les lourdes tentures témoignaient du goût raffiné du propriétaire… ainsi que de ses moyens financiers.

Ces deux endroits avaient un point commun, étrange : les murs étaient recouverts de gravures qui représentaient toutes des rapaces, des scènes de fauconnerie, élevage ou chasse.

— Cobden semble vraiment être un passionné, observa Brichot.

— Dis plutôt un monomaniaque, soupira Boris. Espérons que sa passion ne l'aura pas entraîné trop loin…

Corentin poussa une autre porte et ils entrèrent dans ce qui était, à n'en pas douter, le bureau du maître de maison. Tous les objets y étaient scrupuleusement rangés, suivant un ordre que l'on devinait immuable.

— Boris, viens voir ! fit soudain Brichot.

Corentin rejoignit son coéquipier près de l'immense bibliothèque et ne put retenir une exclamation étonnée : tous les livres qui remplissaient les rayonnages traitaient exclusivement de fauconnerie !

En fouillant derrière les rangées d'ouvrages, la plupart reliés plein cuir, Brichot mit la main sur plusieurs bobines de film, ainsi que sur un appareil de projection.

— Voilà qui explique l'écran replié que j'ai remarqué dans le fumoir, dit Boris.

Il s'éloigna aussitôt pour aller s'intéresser au grand bureau d'acajou, installé près des larges fenêtres. Aucun tiroir n'était fermé à clé et dans celui du milieu, il découvrit une photographie représentant une jeune femme. Quelque chose était écrit au dos, d'une écriture fine et légèrement tremblée : « Elisabeth, 14 avril 1982. » C'était la femme de Cobden, celle qui était tombée du haut de la tour.

Boris regarda longuement le portrait : Elisabeth Cobden ressemblait étonnamment à Vanessa. Le même regard un peu sauvage, le même cou très fin et délié comme celui d'un oiseau. Apparemment, la morte devait être un peu plus grande et plus mince que la prostituée. Mais c'était tout de même troublant.

En poursuivant son investigation des tiroirs, Boris fut bientôt à même de juger de cette ressemblance : il venait de tomber sur une autre photo, de Vanessa cette fois. Il s'agissait de la photo envoyée par Carole Bollard, celle où l'on voyait Vanessa nue, derrière des barreaux.

Mais à part cela, rien. Par acquit de conscience, Boris et Aimé jetèrent un rapide coup d'œil aux autres pièces, totalement convaincus à présent que la maison était vide.

Ils ressortirent à l'air libre et Brichot alla ouvrir les deux battants de la porte du garage. La Rover, dont le sergent Bayley leur avait dit qu'elle appartenait à Cobden, ne s'y trouvait pas.

— Tu sais, Boris, dit doucement Brichot, je ne veux pas jouer les oiseaux de mauvais augure, mais…

— Je sais, Mémé, l'interrompit Boris d'une voix découragée, je pense la même chose que toi : notre homme a flairé le danger et il a emmené Vanessa ailleurs. Dans le meilleur des cas, parce qu'il a peut-être…

Il fut interrompu par un raffut qui creva soudain le silence de la nuit : leur conversation à voix haute avait réveillé les vautours, enfermés dans le bâtiment attenant à la maison. À présent, l'espace retentissait de leurs appels rauques.

Brusquement, le même cri rauque se répéta. Mais il sembla à Boris qu'il n'était pas issu du bâtiment. Au contraire il paraissait provenir de la direction opposée, beaucoup plus proche d'eux.

Très précisément, on aurait dit qu'il sortait de la tour d'angle, au pied de laquelle Elisabeth Cobden avait trouvé la mort, deux ans auparavant.

Aimé Brichot revint vers sa flèche, l'air penaud.

— Le sergent Bayley avait raison, annonça-t-il d'une voix contrite : le bâtiment aux oiseaux est fermé à clé et le système de serrure est drôlement perfectionné. Sans outillage spécial, on ne pourra rien faire.

Boris réfléchit l'espace d'une seconde :

— Tant pis, Mémé, dit-il d'une voix décidée. Il va falloir nous résoudre à demander de l'aide : va téléphoner au sergent Bayley et dis-lui de venir avec un serrurier.

À peine Aimé Brichot avait-il disparu que Boris entendit de nouveau, tout près de lui, le même cri rauque que tout à l'heure. Et cette fois, il en situa la provenance avec certitude : il venait bien du sommet de la tour.

Sans attendre le retour de son coéquipier, Corentin s'approcha de l'étroite porte en fer. Les gonds semblaient attaqués par la rouille, mais elle s'ouvrit pourtant sans bruit lorsqu'il tira sur la poignée.

Redoublant de prudence, Boris entreprit de gravir l'escalier de pierre qui montait en colimaçon. Il tâtonnait le long du mur pour ne pas risquer de tomber dans cette quasi totale obscurité.

Soudain, il s'arrêta : une masse sombre, en travers des marches, lui barrait le passage. Il se pencha pour voir ce que c'était et s'immobilisa brusquement. Il avait suffisamment côtoyé la mort au cours de sa carrière pour savoir que l'homme qui se trouvait là n'aurait plus jamais le loisir de raconter ce qui lui était arrivé.

Les vertèbres cervicales brisées, la mort avait dû être instantanée. Et, détail horrible, les yeux du cadavre n'étaient plus que deux trous sanguinolents.

S'habituant peu à peu à l'obscurité, Boris vit que l'homme était assez âgé et vêtu d'une livrée sombre, très stricte. « Ce doit être George », pensa-t-il.

Corentin enjamba précautionneusement le corps et continua de gravir les marches inégales. Le cœur serré par l'angoisse : qu'allait-il trouver en haut de cette tour ?

Plus il montait et plus les cris de l'oiseau lui semblaient proches. Des cris qui le mettaient mal à l'aise : Boris avait déjà eu l'occasion d'approcher des rapaces, mais jamais il n'en avait entendu aucun crier de cette étrange façon.

L'escalier s'arrêta brusquement devant une porte fermée. Boris était sûr que les plaintes provenaient de juste derrière. Doucement il poussa la porte et l'ouvrit toute grande. Déjà habitué à la pénombre à cause de sa montée dans l'escalier, il n'eut aucun mal à discerner la présence d'une femme, accroupie dans un angle de la pièce. Son corps était recouvert d'une lourde cape qui la cachait presque entièrement. À l'exception de sa bouche, son visage entier était masqué par une sorte de cagoule. Au léger mouvement qu'elle fit en l'entendant entrer, il s'aperçut que des clochettes étaient fixées à ses chevilles.

Mais, sur le moment, Corentin ne se soucia pas de ces détails étranges. Il se sentit envahi par un énorme soulagement : cette femme, accroupie à quelques mètres de lui, ne pouvait être que Vanessa. Et elle était vivante !

Boris s'avança d'un mètre environ dans la pièce obscure. Les cris de Vanessa avaient brusquement changé de tonalité. Il semblait à Corentin qu'il s'agissait maintenant de longues plaintes de désir.

Soudain Vanessa se mit debout et vint à la rencontre de Boris. Celui-ci ne pouvait détacher ses yeux du spectacle fascinant qui s'offrait à lui : la jeune femme s'avançait en sautillant, levant très haut les genoux et agitant ses bras repliés. Comme si elle voulait imiter la marche d'un oiseau !

Corentin restait rigoureusement immobile. La femme-oiseau s'approcha de lui jusqu'à le toucher, sans cesser de moduler ses plaintes langoureuses. Elle se mit à tourner autour de lui en le frôlant. Parfois, Boris sentait le volume de ses seins s'écraser contre son dos, son épaule ou sa poitrine. Mais aussitôt, Vanessa se séparait de lui pour reprendre son « vol » d'amour. Malgré lui, Boris commençait de se sentir comme envoûté par cet étrange ballet nuptial. Ses oreilles bourdonnaient et il avait du mal à garder toute sa lucidité.

Soudain, Vanessa cessa de tournoyer et vint se plaquer contre lui en gémissant de plus belle. Boris sentit la main de la jeune femme se poser sur son pantalon et lui masser doucement le sexe.

Malgré lui, sa chair réagit sous la caresse et il sentit son sexe s'ériger.

Vanessa ne cessait de gémir. Sa bouche s'ouvrait lascivement, laissant apparaître une langue agile. À bout de résistance, Boris posa ses mains sur les épaules de la jeune femme.

— Vanessa ! murmura-t-il.

Ce fut comme un coup de fouet. En entendant prononcer son prénom, la jeune femme eut un violent sursaut et sa plainte de désir se changea instantanément en un cri de colère.

Avant que Corentin ait pu esquisser un geste, Vanessa se rua sur lui, les ongles en avant. En un éclair, Boris revit le visage ensanglanté de George. Instinctivement, il mit son bras devant ses yeux. Bien lui en prit : à la même seconde, il sentit une brûlure cuisante sur sa joue droite : Vanessa était en train de lui lacérer le visage !

Fouetté par la douleur, Boris réagit en un dixième de seconde : faisant brutalement pivoter Vanessa sur elle-même, il parvint à lui emprisonner les deux bras et à la plaquer contre lui. Sans se soucier des cris de rage poussés par la jeune femme qui ruait en tous sens, se débattait comme une forcenée.

Soudain, Boris se tendit : il venait d'entendre distinctement un bruit de moteur se rapprochant à grande vitesse. Vanessa l'entendit aussi : profitant d'une seconde de relâchement de son adversaire, elle lui échappa d'une ruade plus violente et se précipita vers la meurtrière.

Sans hésiter un instant, elle plongea la tête la première dans le vide ! Elle ne fut sauvée que par le réflexe foudroyant de Boris. Voyant que la jeune femme allait sauter, il plongea sur elle d'une fulgurante détente.

Il n'eut que le temps de la rattraper par une cheville au moment où elle disparaissait, happée par la nuit.

Jeffrey Cobden stoppa sa Rover devant le perron dans un grand crissement de freins. Il était revenu à toute allure de Londres, où pourtant il avait initialement prévu de passer la nuit.

Mais ç'avait été plus fort que lui : il n'en pouvait plus d'être séparé de Vanessa. Tant pis pour Jenny, il lui réglerait son compte plus tard. Mais il fallait qu'il revoie sa belle femelle.

Il la vit. Au moment où il descendait de sa voiture, il leva machinalement les yeux vers le haut de la tour et poussa un cri de désespoir :

— Vanessa !

Il crut que son cœur allait s'arrêter de battre : elle était au-dessus de lui, suspendue dans le vide. Elle allait tomber ! Il eut l'impression qu'on lui arrachait les entrailles. C'était impossible, il ne pouvait pas la perdre ainsi, pas elle !

Les yeux hagards, Cobden regarda autour de lui. C'est alors qu'il aperçut la voiture des deux inspecteurs. Un rictus de dément déforma son visage : il allait encore leur montrer que c'était lui le plus fort !

Sortant un pistolet de la poche de son pardessus, il se mit à courir en direction de la maison. Avec une idée fixe en tête : sauver Vanessa et détruire tous ceux qui se mettraient en travers de sa route.

Et soudain, justement, une ombre se dressa en travers de son chemin. C'était Aimé Brichot qui ressortait après avoir téléphoné.

Jeffrey Cobden leva le bras et tira deux fois, sans ralentir sa course. C'est sans doute ce qui sauva Brichot : la première balle siffla au ras de ses oreilles. Vif comme l'éclair, il plongea dans le massif de fleurs à sa gauche et le deuxième projectile alla s'écraser contre le mur.

Sans même prendre garde s'il avait touché sa cible, Cobden poursuivit sa course vers la tour.

Transpirant à grosses gouttes, Boris continuait de hisser Vanessa pour la ramener à l'intérieur de l'aire. Celle-ci, le corps à moitié dans le vide, continuait de gémir faiblement.

Au moment où il parvenait enfin à ramener la jeune femme vers lui, Boris entendit un pas rapide monter l'escalier. C'était Cobden, qu'il avait vu s'engouffrer par la porte laissée ouverte.

Il eut tout juste le temps de repousser Vanessa dans l'angle opposé de la pièce et Cobden entra, pistolet au poing. Mais celui-ci était monté trop vite : il n'était pas encore habitué à l'obscurité. Le temps qu'il cherche à accommoder sa vision, Boris, d'une détente rapide, était sur lui.

Un coup de feu claqua, mais la balle alla se perdre en direction du plafond. Sous le choc, Cobden laissa son pistolet tomber à terre.

D'une violente secousse, il parvint à repousser Boris qui tentait de le maîtriser. Puis, il se mit à reculer vers la meurtrière, sans quitter son adversaire des yeux.

Soudain, un cri déchirant retentit dans l'espace clos de l'aire. C'était Vanessa. Et son cri était d'autant plus bouleversant, qu'il était humain !

D'une seule détente, elle se jeta sur Cobden, les griffes en avant, comme pour lui crever les yeux.

Celui-ci le comprit et, terrorisé, recula vivement pour tenter d'échapper à ses ongles.

Son dos heurta violemment la rambarde de la meurtrière. Emporté par son élan, Cobden ne parvint pas à se retenir au bord du mur et, dans un grand hurlement, bascula, tête en avant dans le vide.

Voyant son maître disparaître, Vanessa se précipita pour le suivre, mais Boris fut plus prompt et réussit à la ceinturer.

Au même moment, il entendit les voitures de la police de Battle arriver.

Lorsque leurs sirènes se furent tues, on n'entendit plus que les cris affolés des rapaces emprisonnés…

CHAPITRE XX



L'étrange femme-oiseau s'avance au milieu de la pièce. Elle est entièrement nue et sa taille mince fait encore ressortir la lourdeur de ses seins qui se balancent au rythme de ses mouvements. Son visage est entièrement caché par un chaperon de cuir, à l'exception de sa bouche, aux lèvres pulpeuses et très rouges. Son corps est peint de plumes d'oiseau.

À petits pas sautillants, elle s'approche d'un profond canapé de cuir brun, sur lequel est languissamment étendue une jeune fille blonde, qui ne paraît pas avoir plus d'une vingtaine d'années. Entièrement nue elle aussi. Ses cuisses légèrement écartées laissent voir une toison presque aussi dorée que ses cheveux, dont les reflets semblent accrocher la lumière.

La femme au corps peint fait plusieurs fois le tour du fauteuil de sa même démarche sautillante. Ses bras repliés battent l'air, comme si elle allait prendre son envol.

Revenue devant la jolie blonde, elle se laisse tomber à genoux entre ses cuisses qu'elle écarte des deux mains. Puis, sans hésitation, elle enfouit son visage dans son intimité. Le corps de la blonde se cabre au rythme des petits Coups de langue que lui donne la femme-oiseau.

Soudain, celle-ci se redresse et, la prenant par la main, fait se lever sa partenaire. Celle-ci, docile, se laisse faire et plaque en frissonnant son corps contre celui de la femme aveuglée.

Son sourire extatique se transforme brusquement en un hurlement muet. Tout son visage est déformé par une douleur fulgurante, atroce. La femme-oiseau vient, d'un coup, de planter ses griffes postiches, acérées comme des poignards, dans la chair tendre et veloutée de sa gorge.

La jeune fille se débat convulsivement durant quelques secondes, puis s'écroule sur le sol. Aussitôt, la femme-oiseau se précipite sur elle et plaque sa bouche sur la plaie béante d'où le sang s'échappe par saccades…

Le lieutenant Mc Leod coupa le projecteur et ralluma les lumières de la salle. Lentement il se tourna vers Corentin, Brichot et les quelques policiers anglais, tous aussi pâles les uns que les autres, tassés au fond de leurs fauteuils.

— Ce film a été tourné par Cobden dans son fumoir, dit-il d'une voix qui s'efforçait de ne pas trembler. La femme-oiseau n'est autre qu'Elizabeth, son épouse. Quant à la blonde, elle s'appelait Mira. C'était une prostituée bien connue de nos services. On a retrouvé son corps, près des entrepôts de Woolwich. C'était en décembre 1983 : trois semaines avant le « suicide » d'Elisabeth Cobden.

— *My God !* murmura l'un des policiers anglais. C'est absolument horrible !

— Et ce n'est pas tout, reprit Mc Leod. En fouillant les papiers de Cobden, on a retrouvé les noms des autres prostituées, mortes dans les mêmes circonstances que Mira.

— Mais puisque sa femme était morte…, objecta le même policier.

— On a retrouvé les griffes factices, dit Mc Leod. Il y a tout lieu de croire que c'est Cobden lui-même qui, par la suite, s'en est servi pour tuer. Sa dernière victime étant Ashford…

Boris Corentin ne put s'empêcher d'éprouver un désagréable frisson rétrospectif : en se battant avec Vanessa dans la tour, il l'avait échappé belle. Heureusement qu'à ce moment-là, elle ne portait pas les terribles griffes.

Car même si Mc Leod imputait le crime d'Ashford à Cobden, il était pratiquement sûr que c'était Vanessa qui l'avait tué. Et elle aurait très bien pu agir de même avec lui.

Les policiers anglais s'étaient retirés, encore mal assurés sur leurs jambes après le spectacle-choc auquel ils venaient d'assister. Les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine suivirent Mc Leod dans son bureau.

— Dites-moi, Lieutenant, fit Brichot lorsqu'ils furent seuls, pourquoi ne nous avez-vous pas montré les-autres films ? Il y avait trois bobines chez

Cobden…

Mc Leod se racla la gorge, embarrassé :

— C'est que… À dire vrai, les autres films ne présentaient guère d'intérêt. Il ne s'agit que de simples ébats érotiques de la femme-oiseau avec des groupes d'hommes. Il y a des choses, comment dire… un peu compromettantes pour ces messieurs…

Corentin et Brichot retinrent un sourire. Ce n'était pas la peine de leur faire un dessin : en clair, cela voulait dire que les « messieurs » en question étaient bien trop connus pour que l'on étalât leurs turpitudes devant des flics, même s'ils sont français !

En lui-même, Boris se dit que le lieutenant de Scotland Yard allait pouvoir constituer quelques blancs[6] pas piqués des vers !

Il en était là de ses réflexions lorsque le sergent Wilkins fit son entrée dans le bureau.

— Lieutenant, Terry Sounder est mort sans avoir repris connaissance, annonça-t-il immédiatement.

— *Shit !* explosa Mc Leod, perdant un peu de son self-control.

Blessé dans la fusillade qui l'avait opposé aux inspecteurs de Scotland Yard, l'homme de main de Jennifer Helder avait finalement trouvé refuge chez un médecin complaisant, dans la banlieue nord de Londres. Malheureusement, quand la police était parvenue à le retrouver, dans la nuit de lundi à mardi, il était dans un état critique. L'hémorragie ayant été soignée trop tard, elle venait de lui être fatale.

Mc Leod se laissa tomber lourdement dans son fauteuil. Il se sentait découragé : avec Terry Sounder disparaissait sa dernière chance de coincer rapidement Jennifer Helder.

— Allons, Lieutenant, ne vous tracassez pas trop, fit Boris qui comprenait le problème de son homologue britannique. Vous aurez d'autres occasions de coincer Mme Helder. Il suffit d'être patient. Songez plutôt que vous venez de mettre fin aux méfaits du vampire de Woolwich !

Mc Leod regarda Corentin en souriant :

— Vous avez raison, dit-il, ne pensons qu'à la victoire. Je vous offre un scotch ?

Il eut à peine le temps de remplir les trois verres que l'on frappa à la porte. Sur l'invite du lieutenant, Boris et Aimé virent entrer Alain Pringent, l'homme de la DST lyonnaise. Il avait le même air soucieux que lorsque les deux inspecteurs l'avaient vu à Paris, dans le bureau de Charlie Badolini. À croire qu'il était né soucieux…

Dès que Boris eut fait les présentations, Alain Pringent se tourna vers lui :

— Comment va mademoiselle Moret ?

— Elle pourrait aller beaucoup mieux, dit prudemment Boris. Pour l'instant, elle est dans un hôpital militaire de Londres. Les médecins disent qu'il va falloir nous armer de patience.

— De patience, de patience ! explosa Pringent en le prenant de haut. Vous croyez peut-être que j'ai les moyens d'être patient ?

Corentin soupira et s'efforça de garder une voix aussi calme que possible.

— Ecoutez, dit-il, je crois que vous ne mesurez pas bien la gravité de la situation. Vanessa Moret est folle, vous saisissez ? Elle est totalement amnésique et il n'est même pas certain qu'elle puisse s'en sortir un jour.

Alain Pringent bondit de sa chaise, rouge de colère.

— Mais c'est impossible, se mit-il à crier. Il faut absolument qu'elle se rétablisse rapidement. J'ai besoin d'elle, moi.

Boris sentit qu'il n'allait pas pouvoir se contenir très longtemps. Il se leva à son tour et se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna et lança à Pringent, d'une voix qu'il parvenait à grand-peine à maîtriser :

— Puisque vous le prenez sur ce ton, mon vieux, démerdez-vous tout seul !

Et il sortit en claquant la porte, laissant les trois hommes interloqués. Le lieutenant s'approcha de Pringent et lui posa la main sur l'épaule :

— Je vais tout vous raconter, dit-il d'une voix calme. J'ai l'impression qu'il y a encore deux ou trois petites choses qui vous échappent…

Les jambes allongées l’une contre l’autre, un bras replié sous la nuque, les tempes emperlées de sueur, Vanessa dormait. En grande partie grâce aux calmants administrés par les médecins de l’hôpital militaire de Londres.

Boris Corentin et Aimé Brichot étaient à son chevet depuis un bon quart d’heure déjà. Silencieux et immobiles.

Dans son sommeil, que l’on devinait peuplé de cauchemars incessants, Vanessa continuait de pousser par moments de petits cris plaintifs, comme ceux d’un oiseau blessé.

Boris Corentin se sentait triste. Triste parce qu’il se rendait compte qu’il était totalement impuissant. Arracher une femme des mains de ses adversaires, démanteler un réseau de prostitution, mettre fin aux activités de maniaques dangereux : tout cela il le faisait depuis des années. Il était même passé maître dans ce jeu dangereux. Ses collègues parlaient de lui avec admiration ou envie.

Mais là, il ne pouvait rien faire. Toute sa science de superflic ne lui servait pas plus qu’un canot pneumatique au milieu du Sahara.

— Ne te frappe pas, Boris, on a fait tout ce qu’on a pu. Même les toubibs sont désemparés, lui dit doucement Brichot, avec cette sorte de divination que donnent les longues amitiés.

— Je sais, Mémé, je sais. Mais peut-être que si nous étions arrivés plus tôt…

Aimé Brichot prit Boris par l’épaule et l’entraîna hors de la chambre où Vanessa continuait de s’agiter : cela ne servait à rien de rester là, à tourner les mêmes pensées stériles dans sa tête.

Ils retrouvèrent Alain Pringent dans une pièce attenante à la chambre de Vanessa. L’homme de la DST avait perdu toute sa superbe. Visiblement, il était accablé par ce que le lieutenant Mc Leod lui avait appris. Il accueillit Corentin et Brichot d’un sourire las.

— Vous l’avez vue ? demanda-t-il d’une voix éteinte.

— Nous sortons de sa chambre à l’instant, fit Brichot. Son état est toujours le même.

Alain Pringent poussa un profond soupir de découragement et se tourna vers Boris :

— Ne m’en veuillez pas pour tout à l’heure : j’étais vraiment à cran.

Boris esquissa un geste de la main, signifiant que cela n'avait vraiment aucune importance.

Le psychiatre qui s'occupait de Vanessa depuis la veille fit son entrée dans la pièce.

— Alors docteur ? questionna aussitôt Alain Pringent.

Le psychiatre fit la grimace :

— Messieurs, je ne voudrais pas trop vous décevoir, mais le cas de mademoiselle Moret est sérieux, très sérieux. Il est trop tôt pour entreprendre une thérapie sérieuse, car elle est encore sous le choc des événements d'hier.

Le médecin marqua une pause avant de poursuivre :

— Et en tout état de cause, il faut que vous sachiez que les chances de guérisons sont minces…

— Vous voulez dire, demanda Brichot, qu'elle risque de se prendre toute sa vie pour un oiseau ?

— C'est à craindre, murmura le psychiatre. Le traumatisme a été si violent… Ou alors, il faudrait qu'un déclic se produise, mais ça… De toute façon, mademoiselle Moret est transportable. Et comme des ordres viennent d'arriver de Paris en ce sens, elle sera rapatriée demain vers la France. Voilà, Messieurs, il faut que je vous laisse : j'ai encore beaucoup à faire.

Corentin et Brichot n'avaient plus rien à faire là : ils quittèrent la pièce sur les talons du psychiatre, laissant Alain Pringent effondré sur sa chaise.

Boris héla le serveur pour lui commander une autre bière pour lui et un second whisky pour son coéquipier. La nuit était tombée depuis longtemps déjà, mais ni l'un ni l'autre n'avait envie d'aller se coucher. Ils traînaient au bar de leur hôtel, chacun tournant et retournant dans sa tête les éléments de l'affaire.

Ce n'était pas vraiment brillant. Il ne restait qu'une semaine avant que Karim Amsellah, l'homme recherché par la DST, ne se manifeste, d'une façon ou d'une autre. Et, à moins de croire au miracle, il ne fallait plus compter sur Vanessa pour le retrouver avant.

En fait, les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine avaient réussi leur mission qui était de retrouver Vanessa, mais cela ne servirait à rien. Ils

n'avaient que la consolation de se dire qu'ils avaient arraché la jeune prostituée à une mort quasi certaine.

— Allez viens, Mémé, soupira Boris, on va aller prendre le dernier dans ma chambre.

Boris se pressa d'ouvrir sa porte : le téléphone sonnait. Il reconnut instantanément la voix d'Audrey :

— Boris ? Comme je suis contente de t'entendre ! Je suis sortie de l'hôpital cet après-midi…

— Tu vas bien ? demanda Boris, content lui aussi d'entendre la voix chaude de la jeune femme.

— Oui, je vais bien… Mais je n'ai pas très envie de passer la soirée seule…

— Tu veux que je passe te voir ? demanda Boris, comprenant parfaitement où Audrey voulait en venir.

— Oh, ce serait super ! s'exclama-t-elle. Je t'attends dans une heure chez moi, ça va ?

Boris se retourna vers Brichot qui le contemplait d'un air réprobateur :

— Encore une femme, évidemment ! dit-il d'un ton pincé.

— Ecoute, Mémé, je…

Il n'eut pas le temps de poursuivre ses explications : le téléphone sonnait de nouveau. Cette fois, ce fut la voix grave de Jennifer Helder qui retentit dans le combiné :

— Inspecteur Corentin ? Jenny Helder à l'appareil. Je tenais à vous remercier d'avoir si bien tenu parole : on vient de me faire savoir que mes comptes étaient « parfaitement en ordre » ! D'ailleurs, si vous êtes libre ce soir, je suis toute prête à vous prouver de façon éclatante ma… gratitude.

Boris sourit : la maquerelle semblait être revenue à des sentiments plus « féminins » à son égard. Il réussit quand même à prendre une voix désappointée :

— Je suis absolument désolé, madame Helder, c'eût été avec le plus grand des plaisirs. Mais ma soirée est prise et il m'est impossible de l'annuler. Et comme nous partons demain pour Paris…

Jennifer Helder eut un petit rire de gorge : visiblement elle n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste.

— Eh bien, tant pis, fit Jenny, avec une gaieté forcée, ce sera pour une autre fois !

— Peut-être, fit Boris, peut-être…

Ayant raccroché, il se tourna vers Brichot et le regarda d’un air faussement penaud :

— Mémé, je sais bien que je ne suis qu’un affreux satyre qui ne mérite pas ton amitié, mais je suis absolument obligé de sortir. Tu crois que tu pourras t’endormir tout seul ?

Avant que son coéquipier ait eu le temps de protester, Boris Corentin était déjà dehors.

CHAPITRE XXI



Vanessa continuait de tourner sans fin dans sa chambre. Les traits figés, le regard vide, elle allait jusqu’à la fenêtre, puis revenait vers la porte, et ainsi de suite, inlassablement. Elle avait toujours cette démarche étrange qui lui faisait lever haut les genoux et reposer le pied bien à plat sur le sol.

Les hommes de la DST se regardèrent, accablés. Depuis une semaine que Vanessa avait été rapatriée dans un hôpital militaire parisien, aucune amélioration sensible de son état n’avait pu être notée. Et, d’après la bande

enregistrée à Lyon, le rendez-vous que lui avait fixé Karim Amsellah était prévu pour le lendemain !

Depuis sept jours, chaque matin, Alain Pringent et ses collègues parisiens venaient aux nouvelles. Toujours déçus.

Ce mardi 30 septembre, les hommes de la DST étaient accompagnés, dans leur visite quotidienne par Aimé Brichot et Charlie Badolini, le patron de la Brigade Mondaine. Les médecins de l'hôpital militaire avaient fait savoir la veille qu'ils étaient en mesure, après une semaine de traitement et d'observation, de rendre leurs premières conclusions. Boris Corentin avait fait savoir qu'il arriverait un peu plus tard, sans vouloir en dire davantage.

Les policiers étaient en train de contempler Vanessa de la chambre voisine, à travers une glace sans tain, lorsque le psychiatre qui suivait la malade entra.

Aussitôt, tous se précipitèrent vers lui, comme s'il allait leur annoncer que Vanessa était subitement et miraculeusement guérie.

— Messieurs, attaqua-t-il, je sais l'importance que revêt pour vous mademoiselle Moret. Malheureusement, je ne pense pas qu'elle soit en mesure de vous être d'une quelconque utilité.

La déception qui se peignit sur le visage des hommes de la DST aurait été comique à voir si la situation avait été moins dramatique !

— Vous êtes sûr qu'il n'y a vraiment aucun moyen ? hasarda Alain Pringent.

Le psychiatre le toisa d'un air un peu agacé, mécontent que l'on pût mettre en doute son diagnostic.

— Ecoutez, reprit-il d'une voix impatiente, je vais vous dire exactement où nous en sommes. Il est certain que l'état de mademoiselle Moret s'est amélioré…

Immédiatement, les policiers reprirent espoir. Un espoir que le psychiatre fit voler en éclats :

— Mais si mademoiselle Moret ne se prend plus tout à fait pour un oiseau, il n'en demeure pas moins qu'elle ignore encore complètement qui elle est et qu'il faudra très longtemps pour qu'elle recouvre toute sa mémoire… Si jamais elle y parvient un jour. D'ailleurs, nous ne sommes même pas parvenus à lui arracher un mot. Jusqu'à présent, elle n'est capable que de pousser des cris inarticulés.

Badolini et Brichot se regardèrent. Bien sûr, la suite de l'affaire ne concernait plus la Brigade Mondaine, mais ils ne pouvaient s'empêcher de se sentir un peu responsables de ce qui arrivait.

Mais seulement entre eux : le jour où Vanessa avait été rapatriée, le chef de la DST avait tenté d'insinuer que Corentin et Brichot avaient partiellement échoué dans leur mission. Charlie Badolini ne l'avait même pas laissé terminer et l'avait remis à sa place assez sèchement. Réprimander ses hommes si le besoin s'en faisait sentir, Badolini ne s'en privait pas. Mais jamais il n'avait admis que quelqu'un d'autre le fît à sa place.

Soudain, la porte s'ouvrit et Boris Corentin fit son apparition. Tous les regards convergèrent sur lui. Il portait un paquet enveloppé à la main. Assez volumineux. Sans dire bonjour à personne, il alla droit vers le psychiatre :

— Docteur, dit-il, puis-je vous parler un moment ?

Le médecin le suivit dans le couloir, sous l'œil intrigué des policiers. Boris se mit à lui parler à voix basse en lui désignant du doigt la chambre de Vanessa.

Lorsqu'il se tut, le médecin arborait une mimique peu convaincue.

— Essayez toujours, dit-il à voix haute. Au point où nous en sommes !

Sans hésiter, Boris ouvrit doucement la porte de la chambre de Vanessa et entra.

Dès qu'ils virent Boris pénétrer dans la chambre de la malade, les policiers se ruèrent devant la glace sans tain, se demandant quelle était son idée.

Vanessa était assise au bord de son lit, d'une immobilité de morte. Dès qu'il avait franchi le seuil de la pièce, Boris avait commencé de parler. Les policiers voyaient remuer ses lèvres, mais ne pouvaient saisir ce qu'il disait car il parlait à voix basse. Sans doute pour ne pas effrayer Vanessa.

Lentement, Corentin s'approcha du lit. Il tira une chaise à lui et s'assit juste en face de Vanessa. Le spectacle était fascinant : Boris ne quittait pas la jeune femme des yeux et lui parlait sans discontinuer. Derrière la vitre, les policiers entendaient le murmure grave de sa voix. Vanessa semblait l'écouter, mais son regard demeurait sans expression.

Enfin, au bout d'une minute ou deux, Boris Corentin entreprit de défaire l'emballage de son paquet. Stupéfaits, Brichot et Badolini se regardèrent : ce que Corentin avait apporté, c'était une cage contenant deux serins !

Boris sortit complètement la cage de son emballage et la posa sur le lit, à côté de Vanessa.

Dès qu'elle vit les oiseaux, celle-ci eut d'abord un mouvement de recul provoqué par la surprise. Mais aussitôt, elle se rapprocha pour contempler les deux serins en train de voleter et de pépier.

Boris continuait de parler. Il lui désigna la cage du doigt, puis il passa sa main sur son visage. Fascinée, Vanessa continuait d'observer les oiseaux avec une attention extraordinaire.

Soudain, de l'autre côté de la glace sans tain, le psychiatre ne put retenir une exclamation : le regard vide et sans expression de Vanessa venait de s'animer ! Comme si un déclic s'était brusquement produit dans son cerveau torturé.

Elle fronça les sourcils, pencha un peu la tête de côté. Elle avança sa main vers la cage, puis, aussitôt la porta à ses lèvres qu'elle caressa du bout des doigts.

De nouveau, elle reporta son attention sur Boris qui continuait de parler.

Tous ensemble, les policiers poussèrent un cri : Vanessa avait brusquement ouvert la bouche et prononcé quelques mots !

Ils virent Boris se pencher un peu plus vers elle et lui poser une question qu'ils n'entendirent pas. La jeune femme fixait son attention sur lui, de manière presque désespérée. Elle semblait faire un prodigieux effort de concentration.

De nouveau, elle regarda la cage et porta sa main à son visage. Puis elle fixa son regard sur Boris et articula quelques mots.

Presque aussitôt, comme épuisée par un trop intense effort, elle se laissa tomber sur le lit. Mais son visage n'était plus le même : sur ses lèvres décolorées par la fatigue, flottait une ébauche de sourire.

Doucement, Boris se leva de sa chaise. Il se pencha sur le lit et passa sa main sur le visage inondé de sueur de la jeune femme. Puis, lentement, il se dirigea vers la sortie…

Quand Boris pénétra dans la chambre attenante où se trouvaient les policiers, il fut accueilli par un grand silence : même s'ils ne voulaient pas se l'avouer, ils étaient tous fortement émus par cette sorte de résurrection qui venait de s'opérer sous leurs yeux.

Boris lui-même se sentait bizarre. Une drôle de boule lui serrait la gorge.

Tout de suite, le psychiatre se précipita au chevet de sa malade.

Ce fut Alain Pringent qui, le premier, rompit le silence que nul n'osait briser.

— Que vous a-t-elle dit ? demanda-t-il d'une voix encore un peu tremblante.

Boris le regarda un long moment avant de répondre. Lui non plus n'avait pas une voix très assurée :

— Elle m'a dit beaucoup de choses auxquelles je n'ai rien compris. Des propos incohérents. Mais elle s'est brusquement souvenue qu'elle devait être à Paris le premier octobre.

Les hommes de la DST durent se retenir pour ne pas sauter en l'air de joie. Une joie que Boris se chargea immédiatement de tempérer :

— Malheureusement, poursuivit-il, j'ai eu beau insister pour connaître le lieu de son rendez-vous avec Karim Amsellah, elle n'a pu me répéter qu'un mot : « Angleterre ».

Le découragement s'abattit sur les policiers : manifestement, Vanessa confondait tout. Dans son cerveau embrumé, elle mélangeait son voyage à Londres avec son rendez-vous parisien. Cette fois, il n'y avait plus rien à faire.

Silencieusement, les hommes de la DST sortirent de la chambre, sans même songer à remercier Boris.

Aussitôt, le psychiatre fit irruption dans la pièce, un sourire de triomphe aux lèvres :

— Vous avez eu une idée géniale, dit-il à Boris. Elle vient encore de bredouiller quelques mots ! Manifestement, vous avez réussi à produire un déclic en elle. Maintenant, ses chances de guérison sont beaucoup plus importantes !

Boris sourit sans répondre : c'était toujours ça. À présent, il se sentait la conscience tranquille.

— Est-ce que tu peux m'expliquer comment t'est venue l'idée des oiseaux ? demanda Brichot, tandis que Boris et lui sortaient de l'hôpital.

— Tout à fait par hasard, dit Corentin. Je me suis dit que, depuis sa séquestration par Cobden, Vanessa n’avait pas dû voir de vrais oiseaux. Et j’ai pensé que, peut-être, le fait de lui en montrer, de lui expliquer ce que c’était et de lui faire comprendre qu’elle était différente, cela allait déclencher quelque chose chez elle.

Aimé Brichot regarda sa flèche, sans dissimuler son admiration :

— Chapeau ! Mais le fait de voir des oiseaux aurait pu, à l’inverse, la plonger dans une crise violente.

— J’y ai pensé, admit Boris. C’est bien pour cela qu’en arrivant à l’hôpital, j’ai tenu à demander avant au psychiatre ce qu’il pensait de mon idée. Et je peux te dire qu’en entrant dans la chambre de Vanessa, je ne faisais pas le fier !

Boris, à cette évocation, eut un sourire, mais redevint instantanément sérieux :

— Malheureusement, sur le plan de l’enquête, mon idée n’a servi à rien.

À peine avait-il fini sa phrase que Brichot s’immobilisa, au beau milieu du trottoir.

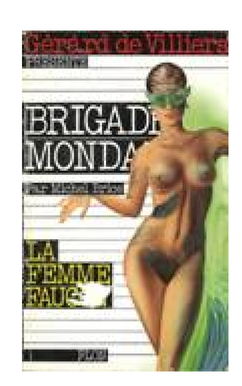
— Qu’est-ce qui t’arrive, Mémé, tu es malade ?

— Non, mais je pense brusquement à un truc… Il existe un hôtel dans le sixième arrondissement…

— Il y en a même plusieurs, ironisa Corentin.

— Oui, mais il n’y en a qu’un qui s’appelle… « Angleterre » !

EPILOGUE



Charlie Badolini leva son verre et regarda Corentin et Brichot.

— Inspecteur divisionnaire Corentin, inspecteur principal Brichot, dit-il d'une voix solennelle, je suis content de vous !

Et il trempa ses lèvres dans le champagne pétillant. Boris eut du mal à réprimer un sourire. Par moment, l'emphase de Charlie Badolini lui faisait penser à Napoléon au soir d'Austerlitz ! C'est vrai que le patron de la Brigade Mondaine était Corse lui aussi, mais tout de même !

Cela étant, Badolini avait raison d'être content : la veille à vingt-trois heures, au bar de l'hôtel *Angleterre,* les hommes de la DST avaient mis la main sans coup férir sur Karim Amsellah.

Il s'en était fallu de très peu, d'ailleurs, que cette arrestation n'ait pas lieu. En effet, la DST avait planqué près de vingt-quatre heures, puisqu'elle ne connaissait pas l'heure précise du rendez-vous fixé à Vanessa.

À onze heures du soir, les policiers commençaient à redouter de devoir repartir bredouilles, lorsque Karim Amsellah était enfin arrivé... pour être immédiatement cueilli.

— Et tout cela sans tirer un seul coup de feu ! s'exclama Badolini, tout joyeux, en allumant son éternelle Celtique.

Boris Corentin savait très bien ce qui rendait son patron aussi joyeux. C'est grâce à l'idée de Boris et à l'anglophilie de Brichot, que la DST avait pu mettre la main sur Amsellah. Une façon éclatante de prouver à ces messieurs que la Brigade Mondaine n'était pas « un truc de rigolos ».

— Est-ce que Karim Amsellah a parlé ? demanda Brichot.

— Oui, tout de suite, répondit Badolini. Il a reconnu que ce « dernier délai » dont il avait parlé à Vanessa était bien vingt-trois heures. Mais, par une espèce d'ironie du sort, c'est lui qui avait été retardé. C'est pour cela qu'il n'est arrivé qu'au dernier moment.

— Il aurait mieux fait de traîner un petit peu plus, conclut Brichot, très philosophe.

Boris fit tinter les glaçons contre les parois de son verre de whisky. Il s'était bien passé une semaine depuis l'arrestation de Karim Amsellah et Corentin avait repris la routine. Pas fâché de souffler un peu après son équipée à Londres, fertile en émotions. Encore que souffler était beaucoup dire. Ghislaine, son éternelle fiancée, était rentrée de trois semaines de vacances en Grèce. Et elle était rentrée gonflée à bloc. Ce qui fait que les nuits de Boris étaient plutôt courtes en sommeil, mais fertiles en extases de toutes sortes. Car pour égaler Ghislaine sur le plan des fantaisies amoureuses, comme elle le disait elle-même avec humour, il fallait « se lever de bonne heure » ! Ou plutôt se coucher très tard…

Boris et Ghislaine s'étaient réveillés vers neuf heures et Boris, en amant attentionné, était allé acheter des croissants frais et en avait profité pour remonter *France-Soir*.

Tandis qu'il préparait un café à l'italienne, Ghislaine, allongée sur le lit dans une adorable nuisette transparente, parcourait les nouvelles du jour.

La « une » du quotidien de la rue Réaumur était barrée par un seul titre, en énormes caractères : « Les terroristes battus en brèche ». L'article racontait comment la DST avait pu démanteler entièrement un important réseau de terroristes arabes. La photo et le nom de Karim Amsellah figuraient également en première page.

Boris revint avec la cafetière fumante et la posa sur la table de chevet. Ghislaine se tourna vers lui en souriant ironiquement et lui mit sous le nez le titre du journal :

— Tu vois, tous tes collègues ne sont pas comme toi : il y en a qui font la « une » de l'actualité. Tout le monde ne travaille pas dans l'ombre comme monsieur Corentin !

Boris sourit et vint s'asseoir au bord du lit, tout contre sa maîtresse. Il posa une main sur son genou impeccablement bronzé et laissa glisser ses doigts le long de sa cuisse… jusqu'à ce qu'il ne puisse plus monter plus haut.

— Je traite des affaires sérieuses, moi, lui murmura-t-il à l'oreille. Je ne m'occupe pas de ce genre « d'oiseaux ». Mais puisque tu me reproches de toujours œuvrer dans l'ombre, je vais te montrer sur-le-champ ce que je sais faire en plein jour !

TABLE



---

[1] Cagoule de cuir dont on se sert pour aveugler le faucon. On l'ôte au moment de l'envol.

[2] Il s'agit du *De arte venandi cum avibus,* l'ouvrage de référence en matière de fauconnerie, écrit par Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250).

[3] Tennessee Williams : dramaturge américain, auteur notamment de *Un tramway nommé désir,* et *La chatte sur un toit brûlant.*

[4] Nom donné aux célèbres taxis londoniens.

[5] En gagnant la bataille d'Hastings, en 1066, Guillaume le Conquérant se rendit maître de l'Angleterre.

[6] Un « blanc » est un dossier ultra-confidentiel.